



Le commander et la Mamma

Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

G.-J. ARNAUD



**LE COMMANDER
ET LA MAMMA**

DU MEME AUTEUR

dans la collection « Espionnage » :

Forces contaminées.
Mission D.C.
Fas-similés.
Brumes jaunes.
Mainmise.
La cellule imparfaite.
Equipages en alerte.
Commandos perdus.
Fonds dangereux.
Convois suspects.
Cargaison insolite.
Les égarés.
Le Commander rit jaune.
Doublé pour le Commander.
Le Commander prend la piste.
Le Commander et l'évadé.
Piège pour une nation.
Un amiral pour le Commander.
Echec au froid, Commander.

Dans la collection « Spécial-Police »

Virus.
L'éternité pour nous.
(Porté à l'écran sous le même titre.)
Faux frère.
Haut vol.
Dernier convoi.
Agonie.
Afin que tu vives.
Un coup de chien.
Exhumation.
Chutes.
Les aveux.
Témoin unique.
Droit d'asile.
La mine.
Les détrousseurs.
La tentation.
Infortune.
Substitution.
Tel un fantôme.
Tatouage.

Les yeux fous.
Les intrus.
Notre oncle de Cincinnati.
Ronde funèbre.
Le guet-apens.
Le rescapé.
Balle de charité.
Retour de fièvre.
Traumatisme.
Un charter pour l'enfer.

Dans la collection « Grands Romans »

L'enfer des humiliés.
Les nuits fauves.
A l'ombre du défi.
Le sang d'un été.
De soleil et de houe.
Les lendemains sauvages.
Noir est l'horizon.
La troisième moisson.
Les seigneurs méprisés.
Les épaves de l'oubli.
Nous, les Lemonnier.

C.-J. ARNAUD

LE COMMANDER
ET LA MAMMA

ROMAN D'ESPIONNAGE

ÉDITIONS FLEUVE NOIR
69, Boulevard Saint-Marcel – PARIS-XIII^e

© 1971 « Éditions Fleuve Noir », Paris.
Reproduction et traduction, même partielles,
interdites. Tous droits réservés pour tous pays,
y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

CHAPITRE PREMIER

Ce n'était qu'une vieille femme fatiguée, tout habillée de noir, comme on en rencontre tant dans les rues d'Athènes. Celle-ci, au lieu de se dessécher et de ressembler à un épouvantail pour moineaux, conservait une corpulence importante, sans mauvaise graisse, un œil très vif qui cachait son éclat dans des paupières fripées. Le visage portait mal la lassitude et on lui donnait largement la soixantaine, alors qu'elle ne l'avait pas encore atteinte. Le tailleur en laine noire qui l'habillait luisait aux coudes et aux fesses et, avec cette chaleur caniculaire, constituait un véritable carcan. Un chemisier blanc sans fioritures montait très haut sur le cou fané et puissant. En y regardant de près, on pouvait trouver à cette femme quelque chose d'insolite et même d'inquiétant, mais nul ne faisait attention à elle dans le hall très frais de cet immeuble récent, uniquement occupé par les bureaux d'une vingtaine de sociétés commerciales. Assise dans un coin, discrète, son cabas posé à côté d'elle, la vieille dame ne préoccupait même pas le gardien isolé dans sa cage de verre à l'entrée. Lui aussi pensait que, traquée par la chaleur, elle venait profiter un moment de l'air conditionné et que cette présence ne nuisait à personne. Bien sûr, la vieille venait un peu trop souvent tous les après-midis, régulièrement depuis près d'une semaine, mais bien d'autres intrus en faisaient autant. Ceux-là abandonnaient des journaux, des mégots, des papiers de bonbons alors que la vieille laissait sa place aussi propre qu'elle l'avait trouvée. Elle paraissait complètement inoffensive.

Vers 4 heures, ce jour-là, un mardi, une Buick de couleur noire s'immobilisa devant l'immeuble, en double file. Trois hommes en sortirent, un quatrième restant au volant. Le gardien, d'abord intrigué, frissonna ensuite, les nouveaux venus se dirigeant vers sa cage vitrée. Sans les connaître, il les identifia. Flics. Et appartenant certainement au K.Y.P., la police politique. Celui qui était le premier avait une sale tête de gangster américain avec son nez de boxeur et sa mâchoire carrée. Il portait un costume en tissu léger très bien coupé, gris avec des rayures blanches, une cravate rouge. Les quelques cheveux qui lui restaient frisaient autour d'un crâne safrané par le soleil.

— Kavoulos ?

Il donnait l'impression d'aboyer, et le gardien se ratatina dans sa

peur, se souvenant qu'il avait un cousin qui avait flirté jadis avec l'E.L.A.S.

— La société Kavoulos ? Au troisième étage, les bureaux 17. En sortant de l'ascenseur, vous n'aurez qu'à suivre la flèche.

Les trois hommes s'éloignèrent vers le fond du hall et le gardien soupira de soulagement puis, la curiosité reprenant le dessus, se demanda ce que ces types voulaient à Kavoulos. Le gros Kavoulos s'occupait d'importation de marchandises et travaillait uniquement avec les Etats-Unis. Depuis que les Colonels tenaient le pouvoir, il plastronnait car ses affaires marchaient fort. Au troisième, il occupait quatre pièces et simplement deux secrétaires. Il travaillait uniquement par téléphone, laissait à d'autres le soin de transporter et de stocker la marchandise.

La plus jeune des secrétaires de la firme Kavoulos sursauta lorsque les trois hommes pénétrèrent dans la salle d'attente, faillit protester, mais, comme le gardien, devina ce que représentaient ces inconnus.

— Kavoulos ?

— Un instant, s'il vous plaît, je le préviens... De la part de ?...

— Inutile !

L'homme au nez cassé, suivi par les deux autres, se dirigea vers la porte de droite, l'ouvrit, fit sursauter également la secrétaire particulière de Kavoulos, une blonde authentique d'origine allemande. Elle n'eut pas le temps de protester que le trio disparaissait chez son patron.

Kavoulos, en bras de chemise, les pieds sur son étonnant bureau en acier poli, feuilletait d'un œil blasé un épais dossier envoyé par un de ses rabatteurs américains. Gras, le ventre débordant de sa ceinture, l'œil de velours cerné par des ombres suspectes, il prêtait à équivoque. D'autant plus que pour se grandir, il portait des talonnettes et marchait en se dandinant curieusement. Ses cheveux noirs partagés par une raie médiane, tombaient sur ses oreilles.

— Comment osez-vous ?... dit-il.

— La ferme, Kavoulos ! Regardez d'abord ceci.

L'homme au nez de boxeur lui tendait une carte spéciale. Le gros homme changea de couleur.

— Mais pourquoi ?...

— Mon nom est Georgiou Stournia, dit l'autre de sa voix hargneuse. Je suis un agent de la C.I.A. comme vous pouvez le voir, et nous travaillons en collaboration avec le K.Y.P. Je suis grec, fils d'émigrés aux U.S.A. Inutile de me bluffer. Cette fois, les choses ont été bien faites, et à Washington, ils ont choisi les gens qu'il fallait pour apprendre à vivre à ceux de ce pays.

Un homme prenait position près de la fenêtre, l'autre à la porte. Stournia s'assit à califourchon sur une chaise, s'appuya au dossier.

— Oui, apprendre à vivre.

On savait depuis quelques mois dans la capitale que des Américains d'origine grecque servaient d'auxiliaire aux Colonels, mais Kavoulos ne s'en était jamais inquiété.

— Que puis-je pour vous, Kirie Stournia ?

L'autre le considéra durant quelques minutes comme s'il n'était qu'un déchet répugnant et, peu à peu, l'atmosphère devint insoutenable. Kavoulos resserra sa cravate, eut envie de mettre sa veste, car l'air conditionné lui paraissait glacial. Il essaya de soutenir le regard de son visiteur, mais en vain.

— Nikos, le dossier.

Nikos retint un demi-sourire. C'était le plus grand de la bande, le mieux réussi également. Très beau garçon, bien découplé, il était vêtu avec une élégance plus sobre. Seule une énorme chevalière en or jurait un peu à sa main droite. Il prit un carnet dans sa poche, l'ouvrit et le passa à Stournia. Effaré, Kavoulos contemplait le « dossier ».

— Ecoutez-moi bien, mon vieux, car je n'ai pas envie de répéter. Pendant des années vous avez été un trafiquant d'armes très coté. Vous en avez fourni un peu partout, mais surtout à l'E.L.A.S., à Chypre, et à certains irréductibles des îles. Vrai ?

— C'est de la vieille histoire, gémit l'importateur. Vous savez bien que depuis des années je me contente d'importer des produits inoffensifs et directement des Etats-Unis. Surtout de la camelote en plastique comme des ustensiles de ménage. Dans les îles, ça marche fort en ce moment, et le trésor national n'a rien à regretter, puisque je paye des impôts élevés là-dessus...

— Bien. Que diriez-vous d'un million de drachmes par mois pour commencer ?

De plus en plus effaré, croyant vivre un cauchemar, Kavoulos voulut se lever. Mais Nikos fit simplement « tss » à deux reprises dans son dos, et il n'osa plus bouger.

— Pourquoi un million ? balbutia-t-il.

— Parce que vous gagnez beaucoup d'argent et que vous profitez de l'ordre qui règne actuellement. Savez-vous comment cet ordre peut être maintenu ? Grâce à une foule de petites gens qui reçoivent entre cent et mille drachmes par jour. Depuis la concierge qui surveille ses locataires jusqu'au chauffeur de taxi qui écoute les conversations dans son véhicule. Il y a aussi les petits commerçants, les vendeurs de journaux, de glace, de boissons, les mille petits artisans du vieux quartier de Plaka. Votre million permettra d'assurer une journée de

paye à bon nombre de ces collaborateurs.

— Un million ? Vous voulez dire que je devrais vous donner un million par mois ?

— Exactement. Voyez-vous, Kirie Kavoulos, nous sommes bien renseignés. Vous faites exactement un million cinq cent mille drachmes de bénéfice par mois, soit cinquante mille dollars. Vous nous en donnerez trente-quatre mille, par exemple, ils vous en reste seize, ce qui n'est quand même pas mal !

Kavoulos passa la main sur son visage, essuya la transpiration qui en sourdait comme d'une poterie poreuse :

— Mais enfin, le gouvernement peut payer ces..., informateurs... Pourquoi serais-je aussi lourdement frappé ?

— Parce que vous avez envie de vivre tranquille, Kirie Kavoulos. Sans les colonels, sans la C.I.A. et sans nous, le désordre s'installerait dans les rues. On vous reprocherait votre fortune, votre Cadillac, vos petites maîtresses. Il y aurait des contestataires pour vous critiquer, peut-être même vous attaquer. Avec nous, votre vie est assurée. Une bonne, une excellente assurance. Mais ça coûte cher. Un million de drachmes.

Kavoulos réagit :

— Je connais des gens au gouvernement... Je vais leur téléphoner...

Il décrocha et son doigt tremblant essaya de former le numéro sur le cadran. Stournia souriait curieusement.

— Mais ne vous en privez pas, Kirie Kavoulos.

On répondait à l'autre bout du fil, et le visage de l'importateur s'anima.

— Allô... Ministère de l'intérieur ? Puis-je parler à Kirie Stephanopoulos ? De la part de Kavoulos... C'est ça, oui, j'attends.

Déjà plus sûr de lui, il prit un cigarillo dans une boîte en argent, défit la cellophane d'une main, le porta à sa bouche. A sa grande surprise, Stournia se pencha pour lui tendre la flamme d'un magnifique briquet en or.

— Oui... J'ai demandé à parler à Kirie Stephanopoulos... Je suis Kavoulos, l'importateur. Un ami intime de Kirie Stephanopoulos... Il est en conférence ? Mais je peux attendre.

Il passa une main brusque sur sa joue grasse, la retira gluante d'une transpiration aussi glacée que celle de la mort.

— Dites-lui de me rappeler... A mon bureau. Comment, impossible ?

Le gros homme venait de rugir ce dernier mot. Mais tout de suite après, il se calmait.

— Bon, passez-moi son secrétaire...

Avidement, il chercha un nom sur un calepin posé devant lui, bousculant les pages, n'arrivant pas à trouver celle qui l'intéressait.

— Kifisse, dit placidement Stournia.

Les yeux de l'importateur s'arrondirent.

— Comment ?

— Le secrétaire de Stephanopoulos est un certain Kifisse. Vous ne vous souveniez pas ?

Mais l'autre écoutait ce qu'on lui disait au bout du fil.

— Dites-lui que j'ai dans mon bureau, coupa-t-il avec nervosité... Oui, dans mon bureau, trois hommes qui se réclament du K.Y.P. et qui... Kirie Georgiou Stournia... Comment ?

Décomposé, il raccrocha.

— On vous a répondu que vous deviez vous entendre directement avec moi, n'est-ce pas ?

Le gros bonhomme hocha la tête, tordit ses lèvres de jouisseur comme s'il allait pleurer.

— Un million de drachmes. Nous repasserons demain matin. Pas de chèque, pas de gros billets.

— Non... Jamais...

Georgiou Stournia se rassit, l'air agacé :

— Ecoutez-moi, Kavoulos. Vous avez l'air intelligent. Pourquoi vous obstiner ? Nous arriverons à nos fins. Vous risquez d'être arrêté pour certaines accusations graves, enfermé. Vous savez comment ça se passe avec la police militaire et le K.Y.P. ? Automatiquement, vous serez torturé. Et puis, si vous avez de la chance, ce sera le camp de concentration de Zatourna ou celui d'Oropos où vous pourrirez. Jamais vous n'arriverez à établir votre innocence. Vous n'êtes pas un type très populaire et vous n'avez aucun ami. Rien que des relations ou des gens que vous payez gros pour obtenir des avantages ou des licences. Qui vous défendra ? Pour un million de drachmes, vous accepteriez de mourir en deux ou trois ans de détention ?

— Sans moi, vous ne ferez pas ce million par mois. C'est grâce à mon travail, ma compétence que...

— Exact. Mais nous les trouverons ailleurs ! Vous tenez un langage enfantin, Kirie Kavoulos. Vraiment, je vous croyais plus habile que ça !

— J'ai des dettes, lança l'importateur... Je me suis engagé pour l'achat d'une propriété, et...

— Cela ne nous regarde pas. Demain matin, nous viendrons chercher ce million de drachmes. Vous le préparerez dans une serviette en cuir fermant à clé.

Kavoulos secouait la tête d'un air têtue. Lâche, sournois, délateur pendant la guerre et la révolution, il avait parfois des sursauts farouches, indépendants de sa volonté. Il se fermait au monde, aux menaces, aux conseils, devenait impénétrable. Cela pouvait durer une heure comme un mois. Georgiou Stournia le comprit et fit un signe à Nikos et à Berdakys. Les deux hommes se replièrent sur le malheureux importateur avec une telle rapidité qu'il n'eut pas le temps de se débattre. Nikos lui coinça les bras par-derrière et Berdakys l'examina en silence.

— Tu ne l'amoches pas trop. Juste une leçon.

Berdakys appuya soudain son pouce sur l'œil droit, avec une telle force que le gros homme crut que son lobe oculaire éclatait. Il rugit de douleur, essaya de mordre la main de son bourreau, mais plus rapide, l'autre enfonça un index à chaque coin de sa bouche, tira sèchement sur les commissures des lèvres. Elles se déchirèrent d'un coup et le sang jaillit sur les paperasses du bureau. L'air satisfait, Berdakys s'écarta, tandis que Kavoulos geignait de douleur.

— On dirait que tu as mangé la bouillie avec un sabre, lui dit Stournia. Lorsque tes petites amies te regarderont, elles feront une drôle de grimace.

Puis il le rassura :

— Tu pourras aller te faire recoudre. Ce n'est pas douloureux à cet endroit.

Nikos le lâcha et Kavoulos sortit son mouchoir de sa poche pour arrêter le sang.

— Tu peux aller au cabinet de toilette, dit Stournia. Nikos, accompagne-le.

L'importateur se leva et soudain il fonça vers Berdakys, les poings ridiculement levés. Le garde du corps n'eut qu'à parer en souriant, puis le claqua sur les oreilles avec les paumes.

— Ne te plains pas, dit Stournia en voyant Kavoulos se prendre la tête à deux mains. Plus fort et c'étaient les deux tympanes crevés. Tu devrais te comporter plus sagement.

L'importateur se laissa aller sur son fauteuil, la tête toujours entre ses mains, mordant dans son mouchoir qui se teignait en rouge.

— Demain, dit Stournia.

Il se leva, sortit, suivi des deux hommes. La secrétaire d'abord, puis la jeune fille de la réception les regardèrent disparaître avec des yeux pleins d'appréhension. De même, au rez-de-chaussée, le gardien se raidit dans sa cage de verre en les voyant réapparaître. Ils s'engouffrèrent dans la Buick qui s'éloigna en silence. Rassuré, il épongea son front, jeta un coup d'œil à la vieille dame en noir et

sursauta. Maintenant, elle se trouvait devant le parlophone, se penchait timidement, avec un sourire obséquieux.

— Qu'y a-t-il pour votre service, Kyria ?

— D'où viennent-ils ?

Le gardien crut avoir mal entendu.

— De qui parlez-vous ?

— Des trois policiers, dit la vieille dame.

Le billet de mille drachmes glissa sous le guichet et palpita tout près des doigts du gardien qui se hâta de le faire disparaître.

— Chez Kavoulos.

— Etage ?

— Troisième.

Elle inclina la tête, le tint un moment sous son regard perçant. Jamais il n'avait rencontré des yeux aussi noirs, aussi pleins de menaces.

— Merci, dit-elle.

Il crut qu'elle allait sortir, mais non. Elle se dirigeait vers les ascenseurs. Mille drachmes, c'était bon à prendre. Une jolie somme. Pourquoi un tel pourboire ? La vieille dame attendait de lui un mutisme total et il n'était pas près de la décevoir. D'ailleurs, dans une heure, son service serait terminé et il pourrait se payer un bon petit repas dans un *bouzoukia* proche du Pirée. Il aimait beaucoup la mer.

Les deux secrétaires de la société Kavoulos sortirent, à la fin de la journée, sans avoir revu leur patron. Celui-ci leur parla par interphone, déclarant qu'il voulait rester seul et ne pas être dérangé. Il parlait drôlement sans articuler distinctement ses mots, contrairement à son habitude.

Embusquée dans un coin du corridor, la vieille dame vit sortir les deux jeunes filles qui riaient et bavardaient librement. Partout, les bureaux se vidaient et elle se rapprocha du 17, poussa la porte sans difficulté. Tenant son sac serré sur son cœur, elle inspecta la réception avec méfiance, referma la porte derrière elle. Silencieuse et tranquille, la vieille dame passa dans la pièce voisine, le bureau de la secrétaire, continua jusqu'à la pièce où Kavoulos, la bouche enflée, la tête en feu, essayait de réfléchir.

— Que voulez-vous ? prononça-t-il difficilement en fixant sur son étrange visiteuse un regard hébété.

— Je suis là pour vous aider à résoudre vos difficultés présentes, dit la grosse et vieille femme en s'approchant. D'ici quelques instants, tout vous paraîtra anodin.

CHAPITRE II

Kavoulos avait les vieillards en horreur. Il détestait également les pauvres, les enfants et bien d'autres choses encore. La présence de cette folle vêtue de noir lui devint insupportable.

— Sortez ! hurla-t-il, oubliant ses lèvres déchirées.

Il ne put en dire plus et porta son mouchoir à sa bouche avec un gémissement étouffé. La vieille dame s'assit en face de lui, sur la chaise qu'avait occupée Stournia, mais en la retournant. Elle posa son sac en mauvais cuir écaillé sur ses genoux, tira la fermeture métallique. L'œil de l'importateur suivit chacun de ses gestes avec curiosité.

— Que voulait Stournia ?

Le gros homme l'avait prise pour une quêteuse à domicile, de la Croix-Rouge ou d'un organisme de charité. Surpris, il se redressa, et la contempla en silence durant une minute. Elle attendait sa réponse, le visage figé, chaque ride paraissant tracée dans de la cire.

— Vous connaissez ce Stournia ?

— Répondez-moi, Kirie, sans chercher de détour.

— De quel droit ?

Soudain, une lueur de ruse passa dans ses yeux, et il tendit sa main vers le téléphone. La vieille dame plongeait sa main dans son sac, en retira un vaporisateur en verre tarabiscoté, appuya sur la poire. Kavoulos poussa un hurlement, retira sa main et regarda fumer le fil du téléphone, ses paperasses. Seule l'ébonite de l'appareil paraissait intacte. Il essuya sa main contre sa cuisse, mais la douleur subsista.

— Vitriol, dit-elle. Répondez ou je vous pulvérise l'acide au visage.

Cette succession de gens cruels dans son bureau apparut soudain comme un signe du destin à l'armateur. Depuis la prise du pouvoir par la junte militaire, il subodorait dans tout le pays un goût certain pour la violence, lisait dans le regard des passants dans la rue des menaces à peine déguisées. En moins d'une heure, il savait que depuis trois ans, il avait eu beaucoup de chance, mais que celle-ci tournait maintenant, dévoilant l'autre côté du décor. Paralysé par la peur, il paraissait hypnotisé par la vieille dame au regard pesant.

— Que vous a demandé Stournia ?

— De l'argent, s'entendit-il répondre à son grand étonnement.

— Combien ?

— Un million de drachmes par mois.

— En échange de quoi ?

Il se détendit légèrement, osa hausser les épaules.

— Ma vie, ma sécurité.

— Ils appartiennent au K.Y.P. ?

— Toujours. Stournia m'a montré une carte. Mais avec son accent américain, je miserais sur la C.I.A. Il est vrai que désormais, cette dernière domine la vie politique du pays.

— Vous allez leur donner cette somme ?

Kavoulos écarta le mouchoir de sa bouche, entrouvrit celle-ci pour lui montrer les deux déchirures aux commissures des lèvres.

— Le moyen de faire autrement, vous le connaissez ? Vous avez dit que vous veniez résoudre mes difficultés présentes et je vous ai prise pour une de ces prêcheuses à domicile. Vous ne pouvez rien contre eux. Peut-être êtes-vous une de leurs victimes et me proposez-vous de créer un syndicat de défense ? ajouta-t-il avec une ironie amère. Fichez le camp, vous et votre vitriol !

— Donc vous ne comptez pas leur résister ?

— Pas envie de me retrouver à Zatourna !

La vieille dame hocha la tête, remit son vaporisateur dans son sac. Kavoulos suivait chacun de ses gestes avec un soulagement de plus en plus grand lorsque son cœur s'arrêta de battre. Maintenant, la vieille dame exhibait un énorme automatique prolongé par un silencieux, et l'ancien trafiquant d'armes reconnut un Beretta calibre 11 mm.

— Mais qu'allez-vous faire ?

— Vous tuer, Kirie. Puisque vous refusez de résister à ces hommes, vous devenez automatiquement leur complice et donc mon ennemi. Je le regrette pour vous.

Il voulut dire qu'il ne la connaissait pas, qu'il ne lui voulait aucun mal, mais la balle l'atteignit entre les deux yeux. La détonation ressemblant au bruit d'un coup de poing sur une table. La vieille dame se leva, posa son sac sur le bureau pour y enfermer l'arme et tirer la fermeture.

Il y avait un autre gardien dans la cage vitrée, et il ne fit pas attention à la lourde silhouette noire qui sortait. Elle prit l'autobus à la station la plus proche, changea deux fois avant de descendre dans le quartier de Plaka, au pied de l'Acropole. Elle s'enfonça dans le réseau des petites ruelles qui rampaient à l'assaut de la colline, pénétra dans un corridor très sombre. Sans paraître le moins du monde essoufflée, elle grimpa jusqu'au deuxième, sortit une clé de son sac pour ouvrir la

porte d'un petit garni de deux pièces qui donnaient sur la ruelle.

Soigneusement, elle ôta la veste de son tailleur, la disposa sur un cintre quelle rangea dans une penderie improvisée entre une vieille armoire branlante et le mur. Une tringle était cachée derrière un rideau à fleurs. Dans la cuisine, elle prit une bouteille de whisky, s'en versa dans un verre deux doigts qu'elle avala d'un trait. Après quoi, elle alluma un cigarillo, jeta un coup d'œil à l'extérieur. Le linge étendu cachait le mouvement de la rue traversière. Elle s'en moquait. Son œil méfiant cherchait un éventuel observateur. Rassurée, elle termina tranquillement son cigarillo, écrasa le mégot sur le rebord de la fenêtre.

Un peu plus tard, elle se versa encore un peu de whisky, s'assit à sa table pour consulter un petit carnet à la couverture verte. Elle parut s'hypnotiser sur un nom, celui d'un certain Tsaroulis qui dirigeait une petite compagnie de navigation par cabotage au Pirée. Elle nota son adresse, la répéta à plusieurs reprises pour s'en souvenir, quitta son meublé vers 8 heures du soir.

On la connaissait très bien à la taverne voisine où elle prenait son repas tous les soirs depuis deux mois, date de son arrivée à Athènes. Tout le monde l'appelait la *Mamma* dans le petit établissement dont le patron était italien comme elle-même.

— Alors, *Mamma*, bonne journée ? lui demanda la serveuse en venant prendre la commande.

— Excellente. Je me suis bien promenée.

— Qu'est-ce qu'on vous sert, aujourd'hui ? Les *souvlakias* sont excellentes et servies avec un riz pimenté.

— Très bien, dit la *Mamma*. Et une bouteille de *Kokkineli*.

Elle mangea avec appétit ses brochettes, son riz, vida sa bouteille. Le patron vint bavarder avec elle avant l'afflux des touristes. Elle lui offrit un cigarillo qu'il coinça derrière son oreille. Lui aussi avait vécu aux Etats-Unis avant de s'installer en Grèce. Pourquoi pas dans son Naples natal ? Mystère. Sans le savoir, il la renseignait sur bon nombre de gens.

La *Mamma* dormit très bien, se réveilla à l'aube dans la douce fraîcheur qui montait de la ruelle arrosée par les commerçants du rez-de-chaussée. Elle fit une toilette soignée dans une grande bassine en plastique, s'habilla, vérifia le contenu de son cabas noir et sortit.

La compagnie Tsaroulis possédait des bureaux crasseux sur le port, à proximité de leur dock où s'entassaient toutes sortes de marchandises que deux vapeurs poussifs s'évertuaient à distribuer dans toutes les îles.

La *Mamma* possédait des renseignements précis sur la compagnie

Tsaroulis. Bien qu'équipée de matériel vétuste, son chiffre d'affaires atteignait un montant considérable et les bénéfices représentaient dix millions de drachmes par an, soit trois cent vingt mille dollars. Les marchandises transportées par les vapeurs Tsaroulis étaient revendues par des grossistes Tsaroulis. Le fondateur de l'affaire avait maintenant soixante-dix ans et se faisait de plus en plus remplacer par son fils aîné Domenikos, âgé de quarante-cinq ans. Mais le vieux forban gardait l'œil sur tout. Son astuce avait été, quelque cinquante ans plus tôt, d'installer bon nombre de ses cousins, petits-cousins dans les îles en tant que grossistes gérants chargés de revendre les marchandises venues du continent. Depuis tout marchait comme sur des roulettes, et la fortune des Tsaroulis était solide. Mais depuis deux semaines, des bruits étranges circulaient dans l'entourage de l'armateur. On le disait en difficulté financière. D'ailleurs, le petit homme fébrile aux cheveux gris, silhouette bien connue sur les quais du Pirée, paraissait préoccupé, et son état de santé devenait un souci pour sa famille. Son fils, Domenikos, un gaillard jovial et bien portant, avait perdu une dizaine de kilos et ne se livrait plus à sa double incursion hebdomadaire dans un établissement spécialisé et luxueux du quartier réservé. Le personnel à terre et navigant se posait des questions inquiètes sur l'avenir de la compagnie.

La *Mamma* erra une bonne partie de la journée dans les docks. On la vit dans plusieurs endroits, mais nul ne sembla faire attention à cette vieille femme habillée de noir qui paraissait s'intéresser aux cargos et aux manœuvres de chargement. Vers les 4 heures, le vieux Tsaroulis se leva de sa sieste et alla boire son *ouzo* dans un bar proche de ses bureaux. Au retour, il traversait un entassement de barriques pleines de vins qui attendaient sur plusieurs hauteurs d'être grutées dans la cale d'un de ses vapeurs, lorsque la vieille femme lui barra le passage. Comme elle tenait toute la place, il s'apprêtait à faire demi-tour, mais elle l'interpella :

— Kirie Tsaroulis, je voudrais vous parler.

Les petits yeux verts de l'armateur fouillèrent le visage lourd de la *Mamma*, essayant d'y trouver une ressemblance.

— Non, vous ne me connaissez pas, dit-elle.

— Si c'est pour me soutirer quelques drachmes, vous tombez mal. En ce moment, les affaires...

— Elles vont mal parce que vous acceptez de leur donner tout cet argent, dit-elle.

Tsaroulis se raidit, pinça ses lèvres sèches :

— De quoi parlez-vous ?

— De Stournia. Combien vous prend-il chaque mois ?

— Foutez le camp !

Il voulut tourner les talons, mais elle fut plus rapide. Lui saisissant le bras dans sa poigne de femme musclée, elle l'obligea à rester sur place :

— Ecoutez-moi. Pourquoi payez-vous ?

Lui aussi crut comprendre :

— Etes-vous également victime de ce racket ?

— Peut-être, mais de façon indirecte. Combien donnez-vous ?

Le vieux ferma à demi les yeux. Impressionnante cette bonne femme, et les quais étaient encore déserts, les dockers ne se pressaient pas d'arriver.

— Alors ?

— Cinq cent mille drachmes tous les mois.

— Et c'est demain l'échéance ?

Il sursauta :

— Comment le savez-vous ?

— Un des vapeurs est fichu et il vous faudrait le remplacer, mais vous ne pouvez même pas payer les échéances d'un crédit maritime. Vous ne tiendrez pas longtemps à ce rythme. Refusez de payer Stournia demain.

— Vous êtes folle, non ? Si je refuse...

— Il vous menace d'arrestation, vous et votre fils.

— Il y a aussi mes petits-enfants, dit le vieil homme.

Mais soudain, il réalisa que ces confidences ne se justifiaient pas et prit un air distant :

— Laissez-moi passer. Cette affaire ne vous concerne pas.

— Si, Kirie. Vous refusez de résister au chantage ?

— Si vous ne me laissez pas passer, j'appelle.

— Un instant. Je vais vous montrer quelque chose.

Intrigué, il la vit ouvrir le cabas qu'elle tenait à la main. Pour cela, elle le posa au sol, se baissa, se redressa avec le Beretta muni du silencieux dans la main.

— Désolée, Kirie, mais un complice de ces gens-là ne mérite pas de vivre. Vous auriez pu résister, mais c'était rejoindre l'opposition dans la clandestinité, et cela vous ne le voulez pas.

Il ouvrait la bouche pour crier lorsqu'elle lui tira une balle entre les deux yeux. Il tomba à la renverse, sa tête cogna une barricade et il resta ainsi coincé dans l'étroit passage. Posément, elle rangea son arme, referma son sac et s'éloigna vers le quai à travers les piles de barriques.

D'un pas ferme, elle pénétra dans les bureaux de la compagnie Tsaroulis. Le personnel n'y travaillait que le matin de 7 heures à 2

heures. Sans frapper, elle pénétra dans la pièce où Domenikos Tsaroulis étudiait des bordereaux de marchandises récemment achetées.

— Désolé, dit-il, mais pour tout transport il faut venir le matin. Vous n'avez pas vu l'écriteau ?

— Kirie, je viens de voir votre père. Je n'ai pas pu le convaincre malheureusement.

Agacé, le fils Tsaroulis examina de plus près cette grosse femme, lui trouva une expression désagréable. De loin, on pouvait la prendre pour une grand-mère inoffensive, mais l'expression du regard démentait vite cette impression.

— Le convaincre de quoi ? Que voulez-vous ?

— Demain, ne payez pas Stournia. En le faisant, vous encouragez ce racket. Bientôt, tout le pays tombera sous leur coupe et le plus petit commerçant, le plus humble fonctionnaire devra payer. Me comprenez-vous ?

Un sourire froid découvrit les dents magnifiques de Domenikos.

— Tiens ! Nous y voilà. Vous aussi vous payez ? Qu'essayez-vous d'organiser ? Refuser ne servirait à rien et moi ou mon père le paierions très cher. Et puis, d'où tenez-vous tous ces renseignements ?

Il fronça les sourcils :

— Appartenez-vous à un mouvement clandestin ?

— Et puis ?

— Dans ce cas disparaissez au plus vite avant que je ne téléphone à la police !

— Oseriez-vous ?

Domenikos la considéra avec stupeur, puis secoua la tête avec indulgence :

— Ecoutez, grand-mère, vous devriez rentrer chez vous et oublier toutes ces questions qui vous dépassent. J'ai beaucoup de travail et je n'ai pas de temps à perdre.

— Tant pis, dit-elle. En payant, vous devenez leur complice et en même temps mon ennemi.

— Mais voyons, vous délirez... Je suis forcé...

Le gros automatique venait d'apparaître, et Domenikos réagit avec une rapidité déconcertante. Il faillit même atteindre son but, et la balle le toucha à la gorge, traversa son cou de part en part. Immobilisé sur place, il s'effondra lentement sans la quitter des yeux, surpris, désespérément surpris.

En sortant, la *Mamma* croisa un homme essoufflé qui lui lança au passage :

— Il est arrivé un grand malheur à Kirie Tsaroulis. Je viens chercher son fils.

— Il n'est pas là, déclara-t-elle tranquillement. Je crois qu'il se trouve sur le quai voisin.

L'autre s'éloigna en courant sans en demander plus.

Stournia et ses hommes apprirent la mort de Kavoulos le matin vers dix heures, en apercevant les voitures de police devant le grand immeuble. Nikos alla aux nouvelles et rapporta celle-là, curieuse, à Stournia.

— Tu es sûr qu'il ne s'agit pas d'un suicide ?

— Absolument ! On n'a pas retrouvé d'armes. En revanche, il paraît qu'on lui a jeté de l'acide sur la main et sur ses paperasses.

— De l'acide ?

Il fronçait les sourcils.

— Que fait-on ?

— On rentre rue Nileosi.

Dans la journée, et par l'intermédiaire du K.Y.P., il obtint des renseignements plus précis sur l'assassinat de l'importateur. Le gardien signalait la présence d'une vieille femme vêtue de noir à l'heure du crime, et Stournia haussa les épaules :

— Si les flics s'orientent de ce côté, ils ne trouveront rien. Le coup a été accompli par un professionnel.

Mais le lendemain matin, lorsqu'au petit déjeuner, il lut dans son journal que les Tsaroulis père et fils avaient été abattus à un quart d'heure d'intervalle, il devint furieux.

— Un million cinq cent mille drachmes de foutus ! Les deux affaires vont faire faillite, dit-il à ses compagnons, et nous allons devoir nous expliquer avec le patron.

Ce dernier téléphona une demi-heure plus tard.

— Ici Constantin Coroliou. Que s'est-il passé ?

S'efforçant de faire bonne figure devant Nikos et Berdakys, Stournia raconta la visite de la veille à Kavoulos.

— Il était disposé à payer, affirma-t-il, et, hier matin, nous devions prendre l'argent chez lui.

— Et les Tsaroulis ?

— Ce matin. Mais j'ai lu le journal avant d'aller chez eux.

— La police, dans les deux cas, recherche une vieille dame habillée de noir et qui porte un cabas à la main. Nous pensons qu'il s'agit d'un homme déguisé.

— Aurait-elle aussi liquidé les armateurs ?

— Un témoin affirme qu'il a vu une vieille femme dans leurs

bureaux alors qu'il venait annoncer la mort du père. Vous devriez faire une enquête sérieuse. Je vous donne deux jours pour découvrir cette bonne femme ou le gars qui s'est déguisé ainsi.

Stournia put enfin raccrocher. Il croisa les regards des deux autres, tortilla le bout de son nez cassé :

— On va traquer la mémé, déclara-t-il.

CHAPITRE III

Jamais son patron, le Commodore Gary Rice, n'avait pris de telles précautions pour le rencontrer. Le Commander Serge Kovask flairait à l'avance une mission explosive, exceptionnelle et certainement en dehors de toutes références connues. Cette rencontre en pleine mer, au large d'Atlantic-City, découlait de plusieurs coups de téléphone mystérieux au cours des deux derniers jours. Pour finir, le Commodore lui avait fait parvenir une série de chiffres, les coordonnées d'un point maritime situé à vingt milles en pleine mer. Kovask avait loué un canot automobile puissant et fonçait vers l'ouest. A proximité du lieu de rendez-vous, il ralentit, aperçut la tâche claire d'un autre canot à moteur qui se balançait sur l'eau très calme. Portant une casquette à longue visière, le Commodore plongeait une ligne dans l'océan, ne s'intéressa que médiocrement aux manœuvres d'accostage de son agent spécial.

— Bonjour, *sir*.

Depuis sa dernière opération, le Commodore paraissait réellement en forme. Amaigri, ce qui le rajeunissait, bronzé, le regard toujours aussi vif, il semblait recommencer une deuxième vie.

— Bonjour Kovask. Bon voyage ?

— Excellent. Heureusement que la météo prévoit un calme plat pour quarante-huit heures, car avec cet engin, il vaut mieux éviter la force 3.

— J'avais tout prévu, et c'est pourquoi j'ai choisi ce jour. Il fallait que chacun de nous puisse utiliser un petit engin pour éviter d'autres témoins.

Il rangea sa ligne, refusa la cigarette que lui tendait son collaborateur.

— Non. Ici nous sommes tranquilles pour parler, et ce que j'ai à vous dire devra rester entre nous. Si je vous ai convoqué, c'est que je vous fais confiance et que je connais vos idées politiques. Vous êtes un chaud partisan de la démocratie, ce qui est assez rare parmi les officiers de la *Navy*.

— C'est peut-être pour échapper à cette ambiance de gens qui se prennent pour des aristocrates que j'ai rejoint votre service, dit le Commander.

— Oui, je sais. Dites-moi, que pensez-vous de la situation en Grèce ?

Surpris, Kovask pencha la tête vers l'eau. Les deux bateaux se touchaient, simplement maintenus par la main du Commander sur le plat-bord de celui du Commodore. Il regarda son visage se déformer dans tous les sens au sein de la masse liquide.

— La dictature s'y exerce à visage ouvert grâce à l'appui de nos collègues de Langley.

Le Commodore soupira de soulagement :

— Bien. Je ne sais pas où nous allons, Serge, mais il y a dans cette histoire de mainmise de la C.I.A. en Grèce les prémices d'un danger très grave pour notre pays. J'ai l'impression, et je voudrais une certitude, que certains hommes appartenant à l'Agence font là-bas leurs premières armes et qu'ils essaient une recette qui peut réussir chez nous.

Kovask tirait doucement sur sa cigarette, l'esprit en éveil. Lui-même éprouvait un malaise diffus depuis des mois en lisant certains comptes rendus de presse, les articles de journalistes plus intéressés par les véritables problèmes que par les catastrophes spectaculaires.

— Et si ce n'était qu'en Grèce ! Mais il y a le Brésil, l'Amérique Centrale, les Antilles, le Cambodge, etc. Mais, en Grèce, le phénomène doit être facile à isoler. Si nous le combattons là-bas peut-être que la Maison Blanche finira par comprendre.

Cette dernière phrase fit tressaillir. Kovask, Une fois encore, le Commodore allait lui demander d'accepter une de ces missions-suicide où il devrait marcher sur le fil d'une lame de rasoir, et sans aucun soutien légal.

— La Mafia a pris pied à Langley, déclara soudain le Commodore. Désormais, ses hommes sont utilisés dans les pays étrangers pour les besognes les plus basses. Jusqu'à présent, la C.I.A. échouait dans ses implantations extérieures, faute de pouvoir pénétrer dans la pègre locale et de posséder une force d'intimidation certaine. Elle pouvait traquer les intellectuels, les politiques, les syndicalistes, mais que pouvait-elle contre le petit peuple inorganisé, inconscient ? Une masse de manœuvres ? Pour un oui, pour un non, les gens inorganisés, apolitiques, changent d'opinion. Désormais, elle utilise certains mafiosi d'origine étrangère et, pour la Grèce, les candidatures n'ont pas manqué. Ils sont installés là-bas comme le ver dans le fruit et ils vont le pourrir à jamais. Grâce aux sommes prodigieuses dont ils disposent, ils ont pu pénétrer au cœur de la population, organiser le plus grand réseau d'informateurs jamais connu. A Athènes et dans les principales villes, des centaines, peut-être des milliers de gens sont au service de la Mafia : les concierges, les facteurs, les chauffeurs de

taxis, les marchands ambulants, les domestiques, tous ces gens-là sont payés régulièrement et fournissent des rapports sur tous les autres.

— L'argent vient de chez nous ? demanda Kovask.

— Non, et c'est justement l'astuce incroyable. Les Mafiosi rançonnent de riches commerçants, des entrepreneurs, des industriels, des armateurs. Cet argent sert à payer les informateurs. La C.I.A. ferme les yeux, accorde ses cartes d'identité à des gangsters. Le K.Y.P. en fait autant.

Kovask laissa dériver sa pensée. La Mafia prenait de plus en plus de place dans l'économie intérieure du pays. Pour le moment, avec soixante milliards de dollars de revenus annuels, elle arrivait loin devant la Général Motors, juste derrière le budget du Pentagone qui dépassait quatre-vingt-cinq milliards de dollars. Mais l'organisation du crime espérait doubler ce chiffre dans les années à venir. La Main Noire, après avoir fait main basse sur bon nombre de syndicats dont celui des camionneurs, toujours dirigé par le Mafiosi célèbre Harry Davidoff, venait de créer l'Association du Fret Aérien qui tentait de s'imposer sur tous les aéroports des U.S.A. Un livre alarmant paru ces derniers mois proposait au gouvernement de traiter d'égal à égal avec la Mafia, étant donné le pouvoir qu'elle détenait.

— J'ignorais que c'était fait, dit-il à son chef.

— Nous basculons entre ses griffes et c'est voulu. Les nostalgiques de la force et de l'autoritarisme pensent que seuls les petits truands de quartier pourront isoler les contestataires de toute nature, les gauchistes, les faire disparaître et ramener le calme.

— Hitler n'a pas agi autrement, puisqu'il a embrigadé ainsi tous ceux qui avaient un casier judiciaire chargé. Et cette expérience a lieu en Grèce, en ce moment ?

Le Commodore inclina la tête, regarda autour de lui comme si on pouvait surprendre ses paroles. La mer déserte, à l'exception d'un cargo qui passait au large, minuscule.

— Vous souvenez-vous de Constantin Coroliou ?

Kovask rechercha dans ses souvenirs. Ce nom lui disait quelque chose.

— La fusillade de Nashville.

— Bien sûr, s'exclama Kovask. La liquidation d'un petit syndicat de chauffeurs indépendants. Onze morts, si je m'en souviens bien ?

— Quatorze. Dont deux femmes. Il y a cinq ans. Depuis, le F.B.I. recherchait Coroliou avec l'intention de lui coller un tas d'affaires sur le dos. Il avait pu filer en Grèce. Nos petits amis de Langley l'ont trouvé là-bas et ont utilisé ses compétences. Il paraît qu'il a subi une opération qui modifie son physique. C'est lui qui dirige un service

parallèle à Athènes, un peu comme Laffont qui, travaillant pour la Gestapo, avait créé à Paris une organisation indépendante plus dangereuse que toutes les autres. Constantin Coroliou travaille dans l'ombre, lui. Il n'apparaît jamais, dirige ses équipes par téléphone. Il a fait venir à grands frais ses anciens petits copains de Nashville. Une de ces équipes est sous le commandement d'un certain Stournia, célèbre pour sa cruauté, et qui doit avoir une quarantaine d'années. J'ai d'ailleurs apporté un dossier que vous emporterez. Il y a des photographies, des renseignements. Je ne vous conseille pas de les conserver longtemps, et surtout de ne pas entrer en Grèce avec.

Kovask jeta son mégot à l'eau, le regarda se défaire. Un gros poisson surgit pour le pousser du museau.

— Parce que je vais en Grèce ?

— Vous êtes libre de refuser. Ce sera très dur, très difficile. Vous aurez tout le monde contre vous, depuis l'ambassade jusqu'à la C.I.A., évidemment, sans oublier le K.Y.P. grec, l'armée, les colonels, bref pas mal de gens.

— Et quel sera le motif de mon voyage ?

— L'installation d'un vaste complexe de ravitaillement pour la VI^e Flotte.

Cette fois, Kovask trouva que le Commodore exagérait :

— Vous savez bien que la VI^e est ravitaillée en mer, ce qui lui évite de construire et d'entretenir de grandes installations à terre ? Ce qui nous permet également de nous passer de bases et de rencontrer l'hostilité des populations ?

— Oui, mais il nous faut un centre de transit et nous étudions les possibilités d'une installation en Grèce. Vous serez bien accueilli par tout le monde. Et puis vous disparaîtrez. En laissant croire que vous avez été victime d'un réseau étranger. Je vous fournirai toutes les indications utiles à ce sujet. La C.I.A. prendra l'affaire en main et vous cherchera là où vous ne serez pas.

— Le but de cette ruse de guerre ?

— Retrouver Coroliou, l'enlever et le ramener aux U.S.A. On fera son procès et il expliquera alors ce qu'il faisait en Grèce. Le scandale sera tel que la C.I.A. ne s'en relèvera pas.

Kovask contempla gravement le visage buriné de son patron.

Le Commodore lui sourit :

— Quelque chose vous choque ?

— Si je ne vous connaissais pas depuis si longtemps, je vous accuserais d'être un agent communiste. Je suis entré dans ce service pour avoir mon indépendance et servir mon pays, et je passe mon temps à tenter d'abattre la puissance de la C.I.A.

— Avouez que vous aimez ça et que vous détestez cette organisation inhumaine qui nous a conduits à plusieurs reprises à deux doigts de la catastrophe. Souvenez-vous...

— Je vous en prie, dit Kovask... On n'aurait pas assez de temps pour établir la liste. Vous savez bien que cela me plaît et que je déteste tout ce qui vient de Langley. Ils donnent de notre pays une image qui est fausse, truquent tout, sont au service d'une force occulte qui essaye de prendre le pouvoir depuis la fin du maccarthysme. Je suis prêt à partir en Grèce.

— Vous serez seul.

— Marcus Clark ?

Le Commodore regarda au loin :

— Je ne suis pas assez certain de son équilibre moral. Lutter contre la C.I.A, c'est en quelque sorte trahir pour lui, aller contre les intérêts immédiats de notre pays. Il n'est pas capable de juger à long terme comme vous.

— *Sir*, dites-moi... Vous n'êtes pas seul dans ce pays à lutter contre Langley ? Je veux dire parmi les hautes personnalités de l'administration ?

Gary Rice sourit avec une certaine mélancolie :

— Non, bien sûr... Nous formons un petit comité. Cela ressemble à un quarteron de comploteurs, mais il n'en est rien. Nous sommes simplement excédés par des initiatives inadmissibles. Il est possible qu'un jour je sois découvert, arrêté, dégradé, jugé. Peut-être si vous échouez en Grèce et si vous êtes vous-même capturé. Ne prenez pas ces Mafiosi pour des enfants de chœur. Ils sont organisés, puissants, riches et sans pitié... Sans pitié, répéta-t-il.

— Je tâcherai de réussir.

— Vous aurez une alliée involontaire.

— Une ? Une femme ?

Ce qui amusa Rice.

— Oui, une femme, et quelle femme !

— Jolie ?

— Soixante ans environ, grande et bâtie comme un cheval. Elle boit et fume comme un soudard, n'a pas froid aux yeux.

Kovask fit une grimace significative.

— Elle appartient à votre service ?

— Grands dieux, non ! Jusqu'à présent, elle joue les indépendantes et ça ne lui a pas trop mal réussi. On l'appelle la *Mamma*. Elle contre Coroliou et Stournia en liquidant leurs riches protégés. Elle en a supprimé trois déjà, et les autres commencent à renâcler sérieusement

pour donner leur argent. Ils croient que la Mafia se moque d'eux et les descend malgré ses promesses. La C.I.A. est furieuse. Mais on ne retrouve pas cette bonne femme et personne n'y croit.

— Et vous si ?

— Je sais même de qui il s'agit.

Une autre cigarette apparut entre les lèvres de son agent secret. Il soupira, regrettant les bonnes pipes qu'il fumait avant son opération.

— La *Mamma* est américaine. D'origine italienne, mais américaine. Son nom de jeune fille est Francesca Pepini. Elle a épousé un Grec nommé Varkos. Il a été tué par les hommes de Constantin Coroliou à Nashville. C'était lui le trésorier du syndicat indépendant.

— Elle cherche à le venger ?

— Sûrement. Elle doit vouloir mettre la main sur Constantin Coroliou, mais lui ignore tout de son identité.

— Mais vous, comment avez-vous pu la connaître ?

— Une idée. Depuis longtemps, je touille dans le passé de ce Coroliou et je me suis intéressé au dossier qui le concerne. Je connais toutes ses victimes dont celles de Nashville. Le reste n'a été qu'une question de déduction.

Il se pencha, prit une serviette sous le pontage avant, en tira une photographie.

— Voici Cesca Pepini, dite la *Mamma*.

— Pas l'air commode, hein ?

— Non. Elle a juré sur la tombe de son mari de le venger, ainsi que ses compagnons. Si vous pouvez vous en faire une alliée, tant mieux, sinon méfiez-vous. Elle se balade avec un vaporisateur plein de vitriol et un gros calibre avec silencieux. Elle fait mouche à tous les coups. Une sacrée tireuse.

La photographie représentait le visage lourd, inquiétant d'une femme aux cheveux encore noirs et aux yeux vifs. Des bajoues descendaient sur son cou et tiraient sur la bouche aux lèvres minces. Pourtant, derrière ce masque tragique, Kovask crut lire un sentiment plus doux, une vague bonté qui ne devait apparaître que pour quelques privilégiés.

— Elle vous plaît ?

— Vous êtes sûr qu'elle se trouve en Grèce ?

— Depuis plusieurs mois et sous nom de fille. Ainsi elle passe inaperçue. D'ailleurs, personne, ni à la C.I.A. ni chez Coroliou, ne pense à elle. Tout le monde s'accorde pour croire qu'il s'agit d'un homme déguisé opérant pour le compte d'un réseau clandestin. Cela nous donne un gros avantage. Dès que vous aurez officiellement disparu, retrouvez cette femme et voyez ce que vous pouvez faire avec

elle. Si elle refuse..., tant pis pour elle. Vous devez réussir. Il faut que la mainmise de la Mafia sur la C.I.A. soit publiquement dénoncée et seule une action légale, le procès de Coroliou peut y parvenir.

— Y a-t-il des hommes de la C.I.A. qui me connaissent à Athènes ?

— Certainement. Vous serez surveillé, mais je ne pense pas qu'on vous soupçonne de vouloir vous attaquer à Coroliou. Nous avons lutté contre la C.I.A. à plusieurs reprises, souvent nous avons dû réparer les bourdes commises, mais jamais nous ne nous sommes livrés à une telle attaque délibérée.

— Et après ? demanda doucement Kovask. Coroliou dira qui l'a enlevé, dans quelles conditions. Il y aura des retombées. On découvrira que je suis vivant.

Le Commodore arrangea sa casquette sur son crâne, baissa la visière.

— J'y ai songé. Si nous réussissons, ces problèmes ne seront pas tellement importants.

— Après le procès, murmura Kovask. Mais avant...

— Vous serez peut-être obligé de vivre à l'étranger quelque temps. Mais, évidemment, certains risques persisteront longtemps. Vous êtes toujours à temps de refuser.

— Il n'en est pas question, mais si Coroliou ignorait toute sa vie, du moins le peu qu'il lui restera à passer dans ce pays si je le ramène, que je suis à l'origine de tout ? C'est peut-être la meilleure solution pour notre sécurité future. Il doit y avoir le moyen de l'attirer dans un piège, non ?

Le Commodore prit la serviette par sa poignée, la lui passa :

— Fouillez, creusez son dossier, vous y trouverez sûrement un détail qui ne m'a pas sauté aux yeux. Mais souvenez-vous qu'il sait ce qu'il risque en revenant. On a pu prouver qu'il participait en personne à la tuerie de Nashville. Un témoin a pris une photographie. Bien sûr, il a changé de visage, mais malgré tout...

Kovask rangea soigneusement la serviette en cuir.

— Prenez soin de vous, dit Rice d'une voix rauque. Si vous deviez abandonner, je saurais que c'est vraiment parce qu'il n'y avait pas autre chose à faire.

— D'accord, mais je sais que vous n'aimeriez pas ça.

Sa main lâcha le plat-bord de l'autre canot, et tout de suite, il dérivait lentement.

— Demain à mon bureau pour que je vous confie officiellement cette mission sur le complexe de ravitaillement pour la VI^e Flotte. Ainsi, tout sera en règle.

Le Commander lança son drive-z qui répondit tout de suite à ses

sollicitations. Bientôt, il ne fut plus qu'une vague d'écume isolée dans l'immensité bleue.

CHAPITRE IV

L'attaché naval de l'ambassade d'Athènes était un homme de cinquante ans ayant le grade de commodore, élégant, les cheveux argentés, l'air assez content de lui. Averti de la mission d'exploration de Kovask au sujet d'un vaste complexe de ravitaillement sur la côte est du Péloponèse, il ne cachait pas sa désapprobation, mais au fond de lui-même, devait s'en moquer éperdument.

— On devait éviter toute friction avec la population. Une base sera une erreur grossière.

— Tout le personnel sera civil et en majorité grecque. D'ailleurs, il ne s'agit que d'un premier contact. Mais j'ai dans cette serviette des documents assez importants sur la façon dont sera organisé ce support logistique de la VI^e Flotte.

— Ne sera-t-elle pas plus vulnérable si tout le ravitaillement est centralisé dans ce pays ?

— Pas tout le ravitaillement, mais une partie. Et puis, entre nous, j'ai l'impression qu'il s'agit d'un leurre pour tromper nos adversaires.

John Morlay souleva un sourcil surpris. Cette façon élégante de marquer l'étonnement devait avoir un certain succès dans la bonne société locale.

— Un coup fourré ?

— Peut-être, dit Kovask en se levant. J'ai maintenant rendez-vous avec Terry Darmon.

L'expression de l'attaché naval se renfroigna et cette fois, il ne jouait plus.

— La C.I.A., bien sûr ! Ici, il faut toujours passer par eux. Savez-vous que je dois signaler mes déplacements importants, adresser un rapport sur mes nouvelles fréquentations ? Bref, tracasseries sur tracasseries. Et inutile de se plaindre. Ils sont très puissants.

— Ce Darmon, quel genre ?

— Quarante ans, grand et costaud. Plus futé qu'intelligent, mais un travailleur acharné. Il détient tous les pouvoirs en quelque sorte, et traite d'égal à égal avec Papadopoulos, et les Colonels. Implacable et secret. Il se passe de drôles de choses dans ce pays, plus que n'en disent les journaux étrangers, mais il couvre tout de sa personnalité.

On dit qu'un jour, il dirigera Langley. S'il ne se fait pas descendre avant, ce qui est possible. Il y a eu deux attentats contre lui. On n'en a rien su, évidemment, mais c'est certainement vrai.

Prudent, Kovask jugea inutile d'insister. Il serra la main de Morlay, quitta l'ambassade pour se rendre au rendez-vous fixé par Darmon rue Pendarou. Au cours du trajet, son chauffeur de taxi essaya de le faire parler habilement.

— Américain, hein ? Touriste ?

— Bien sûr, fit Kovask avec un sourire imperceptible.

Il se souvenait de la mise en garde de Rice. Constantin Coroliou utilisait aussi les chauffeurs comme informateurs. L'autre en fut pour ses frais, jugea plus prudent de ne pas insister.

L'adresse rue Pendarou était celle d'un hôtel discret. A l'entrée, une pancarte indiquait qu'il n'y avait plus une chambre de libre, et les trois individus qui erraient dans la réception ne pouvaient être que des gorilles.

— J'ai rendez-vous avec Darmon, dit-il en présentant sa carte.

— Suivez-moi, dit un des costauds.

Dans l'ascenseur, l'homme le fouilla sans vergogne, examina son passeport.

— Pas prudent de vous isoler ainsi avec un inconnu, ironisa Kovask.

L'autre lui jeta un regard lourd :

— Si vous m'agressiez, vous n'en sortiriez pas entier. L'ascenseur monterait jusqu'au dernier étage et vous seriez cueilli à votre arrivée.

Le Commander remarqua alors l'absence de boutons pour les étages, et qu'il était impossible de savoir à quel niveau on se trouvait, aucun chiffre n'apparaissant. De plus, dans un angle, il repéra l'objectif d'une caméra miniaturisée de télévision.

— Très bien, dit-il, je me tiens à carreau.

La cabine stoppa enfin, et il débarqua dans un couloir où attendait un autre convoyeur aussi grand et aussi musclé. C'est en sa compagnie qu'il fut introduit dans un petit bureau où l'attendait Darmon. Ce qui frappait le plus était son crâne complètement chauve, passé au papier de verre, bosselé et luisant. Kovask pensa que Darmon se jugeait plus impressionnant ainsi et que son aspect physique rappelait celui des officiers S.S. de l'occupation.

— Bonjour, Commander. Asseyez-vous. J'ai souvent entendu parler de vous chez nous.

Kovask s'assit sans le lâcher du regard, visage dépouillé de toute expression.

— Que venez-vous faire dans la gueule du loup ?

Ça commençait par un drôle de coup de poing en plein estomac. Il ne savait comment interpréter cette question. Lentement, il sortit ses cigarettes, ne fut pas surpris par le refus de Darmon.

— La gueule du loup ?

— Ici, nous sommes les maîtres, Kovask. Si vous venez pour finir avec la C.I.A., on ne prendra pas de gants. J'ai un rapport sur vous. L'O.N.I. a l'habitude de nous tirer dans les pattes. Plusieurs fois, vous nous avez fait mordre la poussière. Viêt-nam, Mexique, Amérique du Sud.

Il tirait doucement sur sa cigarette, essayant d'oublier l'anxiété qui naissait en lui. Darmon se méfiait, emploierait les grands moyens pour le surveiller et, au besoin, le contrer. Il s'était vraiment jeté dans la gueule du loup.

— Votre mission, je la connais. Quand partez-vous pour la côte est du Péloponèse ?

— Dès demain. Je vais étudier les terrains proposés, l'environnement et les possibilités de créer un port artificiel.

— Drôle d'idée qu'a la Navy. Nous tenons ce pays comme ça...

Il montra son poing droit.

— Mais la moindre gaffe peut tout détruire. J'espère que vous n'en commettrez pas.

— Vous assurez ma protection, je crois ?

— Jour et nuit. Où allez-vous d'abord ?

— Paralia.

— Vous avez vu la carte ?

— Oui. Pas de route, juste un chemin escarpé. Un petit village de pêcheurs plus facile à atteindre par la mer que par la terre, mais j'ai besoin d'un véhicule pour me déplacer. Aussi je choisis la difficulté.

Darmon crispa ses mâchoires :

— La difficulté pour nous également. La surveillance dans ce coin sera dure. L'endroit est accidenté, en partie désert. Les pêcheurs ne voient pas grand monde. Plusieurs étrangers attireront l'attention. Vous avez des documents importants avec vous. Ils peuvent intéresser bon nombre de réseaux d'espionnage.

— Il en existe encore dans ce pays ?

— Ne persiflez pas, Kovask. Vous pouvez nous servir d'appât si vous acceptez de jouer le jeu.

Kovask grimaça :

— Si vous n'attendiez que ma venue pour opérer un coup de filet, je la trouve plutôt saumâtre. J'ai une mission importante à remplir et elle engage l'avenir de la VI^e Flotte. Sans elle, vous ne pourriez vous

maintenir longtemps dans ce pays.

— Vive la Navy ! grommela Darmon. Si nous parlions plus sérieusement ? Je m'occupe de votre voyage. Transport compris jusqu'à Paralia. D'accord ?

Il s'y attendait. Cette proposition ruinait tous ses projets. Il ne disposerait que de la nuit prochaine pour disparaître, devrait improviser. De plus, la C.I.A. le rechercherait dans la capitale alors qu'il aurait voulu que les recherches se dispersent dans le pays. Mais il ne pouvait refuser.

— Je suis bien obligé de vous faire confiance.

— Quel hôtel ?

— *Omonia*, place du même nom.

Darmon cacha mal sa déception :

— Un grand hôtel. Difficile de surveiller toutes les allées et venues là-bas. Pourquoi pas le *Hilton* ? Aussi grand sinon plus, mais plus facile pour nous.

— Trop cher pour moi.

— Vous mégotez sur les indemnités de déplacement, maintenant ?

— J'ai été toujours un peu radin.

— Quelle chambre ?

— 117.

A tout hasard, il s'était méfié du *Hilton* où la C.I.A. devait se sentir comme chez elle, ne le regrettait pas.

— Vous recevrez toutes les instructions dès demain matin, d'ici là, soyez prudent.

Il resta assis derrière son bureau, et Kovask sortit sans lui avoir serré la main. Lorsqu'il se retrouva dans la lumière incomparable de la rue, il se sentit soulagé, heureux de vivre. Darmon et ses gorilles lui flanquaient la frousse.

Dans le taxi qui le ramenait à l'hôtel, il se retourna, repéra tout de suite la petite voiture italienne, une Fiat qui s'accrochait à son sillage. Dans le hall de l'hôtel, il situa son ange gardien du moment, un type jeune, blond aux yeux clairs, vêtu d'un complet beige. Leurs regards se croisèrent avec indifférence. Dans les couloirs, il ne remarqua rien de suspect, s'enferma dans sa chambre pour réfléchir à son problème. S'il voulait disparaître, il devait le faire dans les prochaines heures.

Jusqu'à une heure tardive, il marcha en fumant des cigarettes, descendit pour le dernier service du déjeuner. Toutes les issues de l'hôtel étaient assurément surveillées, son téléphone aussi. Impossible de se faire un complice parmi le personnel. Comment savoir s'il ne travaillait pas déjà pour la C.I.A. ? Et de toute façon, l'enquête qui suivrait mettrait en lumière sa participation. Petit à petit, il

échafaudait un plan et c'est d'un pas décidé qu'il se dirigea vers les ascenseurs pour remonter à son troisième étage.

Bientôt, le vaste établissement s'assoupit dans la sieste où plongeait la capitale jusqu'à 16 h 30, heure d'ouverture des magasins. Kovask ouvrit la porte de sa chambre, tendit l'oreille. Le corridor était vide et silencieux. Portant sa valise, il se dirigea vers les ascenseurs, appela celui de droite, monta dedans et appuya sur le bouton du dernier étage, sortit au niveau des chambres les moins chères. Il appuya sur le bouton renvoi, mais ouvrit brusquement la porte palière. La cabine s'immobilisa avec un mètre de décalage. Il plaça sa valise sur le toit, laissa repartir l'appareil tout en sollicitant le bouton appel.

Durant ces dernières manœuvres, il guetta avec inquiétude les bruits divers, mais nul ne sortit de sa chambre, et pas un valet ou une femme de chambre n'apparut. Il put vérifier ce qu'il avait prévu : sa valise, bien que placée sur champ, n'avait pas été écrasée lorsqu'il avait rappelé la cabine. Un homme pouvait donc s'installer sur le toit de l'appareil sans risques.

Il retourna dans sa chambre avec sa valise, prépara soigneusement sa mise en scène. Il renversa une chaise, déplaça le lit, une table, jeta un cendrier sur la moquette. Dans sa valise, il choisit un berlingot en matière plastique qui contenait apparemment du shampoing. Il en déchira le coin, sema des gouttes d'un sang identique au sien, en humecta longuement une serviette qu'il jeta en boule dans la salle de bains. Il regarda autour de lui, décrocha le téléphone, le laissa pendre au bout de son fil. Alors, rapidement, il prit la serviette en cuir, se dirigea vers les ascenseurs, monta au dernier étage, manœuvra pour pouvoir s'installer sur le toit, referma la grille de protection, la porte opaque. L'appareil remonta légèrement. Les poulies des câbles se trouvaient si haut qu'il aurait pu tenir debout. Brusquement, la cabine descendit et il grimaça, souhaitant que peu de gens empruntent ce mode de transport pour rejoindre leur chambre, s'il ne voulait pas connaître les affres du mal de mer, lui un marin chevronné.

Alors qu'il séjournait au deuxième étage, une demi-heure plus tard, il devina une certaine agitation. La cabine descendit au rez-de-chaussée, remonta au troisième. Il entendit des voix rudes s'exprimant en américain, d'autres plus obséquieuses répondait dans la langue locale. Il en déduisit que sa disparition était signalée. Certainement à cause de la standardiste surprise de voir son voyant allumé et qui avait dû alerter la réception. Bientôt, la rumeur légère s'enfla et de nombreuses protestations s'élevèrent, auxquelles répondirent des explications plutôt rudes. Les policiers grecs fouillaient toutes les chambres. Crispé, il songea qu'il aurait bonne mine si, par hasard, quelqu'un songeait aux ascenseurs.

Bientôt l'hôtel tout entier fut bouleversé par l'intervention de la police. Arrachés à leur sieste, les malheureux clients devaient laisser les agents fouiller partout, regarder sous leur lit, dans leur penderie et dans leur salle de bains. Cette animation dura jusqu'à 6 heures, et la cabine d'ascenseur ne manœuvra qu'une dizaine de fois. Vint le moment où il fallut laisser les clients sortir à leur guise et les policiers grecs se retirèrent, tandis que les hommes du K.Y.P. et de la C.I.A. continuaient leurs recherches. Kovask eut même la chance de surprendre une conversation entre trois hommes de Darmon à son sujet. Ses compatriotes pensaient qu'il avait été grièvement blessé au cours de la bagarre et que son corps avait été transporté dans une pаниère ou une malle-cabine. Plusieurs avaient quitté l'hôtel au début de l'après-midi.

Entre 7 et 9 heures, sa position devint intolérable et il ne compta plus les navettes entre les étages. L'estomac soulevé, accablé par la chaleur et respirant un air qui sentait la graisse dont étaient surchargés les câbles, il n'appréciait plus tellement son plan, se demandant s'il pourrait sortir de l'hôtel aussi facilement qu'il l'avait imaginé. Les hommes de Darmon n'abandonneraient qu'à regret les lieux s'ils n'établissaient pas de façon certaine la manière dont ses agresseurs lui avaient fait quitter sa chambre. Il y aurait toujours quelques hommes pour surveiller l'endroit.

A minuit, il estima qu'il pouvait tenter sa chance. Profitant de ce que sa cabine était immobilisée au deuxième, il se dressa, ouvrit la porte palière du troisième étage, la grille, jeta un regard scrutateur avant de se hisser à ce niveau. Il appela ensuite l'ascenseur, s'y installa pour descendre au sous-sol transformé en garage. La chance voulut que le veilleur de nuit soit en train de nettoyer une Mercedes sur l'aire de lavage. Kovask se glissa à l'arrière d'une Chevrolet plongée dans la pénombre d'où il put surveiller le parking souterrain et la rampe de sortie. Rongeant son frein, il attendit une heure et ne le regretta pas. Un homme de grande taille vint bavarder avec le veilleur de nuit, et, à l'accent et à la stature, Kovask identifia un agent de la C.I.A. Les deux hommes échangèrent quelques mots. Le Grec secouait la tête, répondant aux questions de l'Américain qui lui tendit son paquet de cigarettes. Ils fumèrent en silence, puis l'homme de Darmon jeta quelques regards à droite et à gauche. Kovask se tapit à l'arrière de sa Chevrolet.

Brusquement, les deux ascenseurs déversèrent plusieurs personnes très joyeuses. Des touristes allemands qui s'esclaffaient bruyamment. Des gens d'âge mur, confortablement nourris et désireux d'aller poursuivre dans une boîte une soirée si bien commencée dans le restaurant de l'hôtel.

Une sorte de bouddah au sourire placide venait de s'installer au

volant d'une Mercedes 250, lorsqu'il vit que ses compagnons se dirigeaient vers celle qui attendait sur l'aire de lavage et que le veilleur de nuit achevait de bichonner à la peau de chamois. L'homme de la C.I.A. s'éclipsait discrètement, remontant la pente en direction de la rue. Kovask n'hésita pas. Il ouvrit sa portière de gauche, sauta sur le sol, mains en avant et, à quatre pattes, rejoignit la Mercedes que le Bouddah venait de quitter pour aller rire avec ses amis. Il souleva le couvercle de coffre, se glissa dedans et le referma en espérant que les Allemands n'auraient aucun besoin de prendre ou de mettre quelque chose à cet endroit.

Dix minutes plus tard, la voiture démarrait. Il souhaita que ces noceurs choisissent le quartier de Plaka, au pied de l'Acropole, de préférence au Pirée. La Mercedes roula un quart d'heure, puis son chauffeur effectua un certain nombre de manœuvres pour la garer. Enfin ce fut un silence délicieux lorsque le moteur se tut.

Lorsqu'il entrouvrit le couvercle, une musiquette très douce l'accueillit, celle de plusieurs *bouzoukias* jouant dans le lointain. Il vit le ciel étoilé et sourit. Prudemment, il s'extirpa de sa cachette. La Mercedes se trouvait sur une toute petite place en face d'une taverne qui étalait ses tables en plein air. Kovask s'éloigna, chercha le nom des rues.

L'homme que lui avait recommandé le Commodore était un cordonnier nommé Angelou Zervos qui vivait seul dans son échoppe en bois, accrochée à un immeuble locatif comme une grosse verrue de couleur verte. Kovask frappa doucement à la porte, récidiva. En principe, l'homme devait être prévenu depuis plusieurs jours, mais ignorait la date de son arrivée. Il finit par cogner comme un sourd, au risque d'alerter les voisins qui veillaient tous en écoutant la radio. Les postes braillaient en même temps.

La porte s'entrouvrit.

— Que voulez-vous ?

— Vous donner le bonjour de la part d'un ami de Washington. Gary Rice vous salue bien.

Pour une fois, le mot de passe osait dire franchement la vérité.

— Entrez, Kirie.

Dans l'odeur forte des cuirs, il laissa Angelou Zervos refermer la porte, attendit patiemment dans l'obscurité, intrigué par un bruit régulier sur le sol. Lorsque le cordonnier alluma une lampe, il en identifia l'origine : Angelou Zervos était unijambiste et sa jambe de bois claquait sur le ciment de l'échoppe.

CHAPITRE V

Lorsque le Commander lui eut avoué qu'il n'avait rien mangé depuis midi, l'unijambiste sortit un plat de sa glacière, alla chercher une bouteille de vin à la résine. Kovask mangea avec appétit les dolmades, feuilles de vigne farcies à la viande et au riz, but sans déplaisir le petit vin à arrière-goût de térébenthine, alluma pour finir une cigarette. Angelou Zervos ne fumait pas. Assis en face de son hôte, il attendait. Son métier avait déformé son torse, le rendant presque bossu, la tête s'enfonçait dans les épaules très larges. De nombreuses rides marquaient le visage, les yeux recelaient beaucoup de ruse. L'agent secret remarqua les mains larges et épaisses, certainement très puissantes.

— Je dois me cacher, dit Kovask. Le K.Y.P. et la C.I.A. doivent croire que j'ai été enlevé et liquidé. Pouvez-vous me procurer un refuge, de nouveaux papiers et de quoi me maquiller ?

Du doigt il désigna ses cheveux presque blonds. Zervos inclina la tête :

— Cela, c'est facile.

— Autre chose. Je cherche une vieille femme de forte corpulence et qui a toujours un cabas à la main.

Zervos détourna les yeux, prit la bouteille de *retsina*, s'en versa un plein verre.

— Moi aussi, dit-il.

Il ajouta, prévenant toute question :

— Je travaille pour le K.Y.P. Comme tous les petits boutiquiers de mon espèce et beaucoup d'autres gens. Je reçois trente drachmes par jour pour cela.

Plus que surpris, méfiant, Kovask chercha en vain le regard de l'infirme.

— C'était ça ou la fermeture de mon échoppe qui gêne la circulation dans cette rue. Tout le quartier recherche cette vieille femme et aussi toute la ville. Cent mille drachmes récompenseront celui qui apportera un renseignement décisif.

— Vous dépendez directement de Stournia ? demanda Kovask.

Zervos manifesta à son tour sa surprise :

— Stournia, oui. Vous êtes bien renseigné !

— Le Commodore sait-il que vous travaillez aussi pour le K.Y.P.

— C'est tout récent et je n'ai pas pu l'avertir. Nos relations sont très difficiles. A cause de la C.I.A. Je n'ai su que ce matin que vous viendriez. Un quartier-maître de la VI^e Flotte qui est venu faire réparer ses chaussures. Je ne communique qu'avec des marins. La C.I.A. est partout, vous savez, et ses méthodes sont rapides. Que lui veut-on, à cette vieille *mamma* ?

— On lui reproche d'avoir assassiné trois personnes.

Brièvement, il lui expliqua comment la vieille dame liquidait ceux qui acceptaient le racket de Stournia.

— En fait, on ne sait rien d'elle, dit Kovask avec prudence.

Il ne voulait citer ni le nom de Cesca Pepini ni celui de Constantin Coroliou. Mais justement, le cordonnier lui parla de ce dernier *mafioso*.

— On dit qu'il se trouve à Athènes avec un nouveau visage et que c'est lui qui dirige les polices parallèles, les barbouzes quoi, des types comme Stournia, Dans cette ville, tout le monde a peur de ces Américains d'origine grecque.

— Avez-vous découvert quelque chose ?

Angelou avala son vin d'un trait, considéra le fond de son verre.

— Est-ce la question des cent mille drachmes qui vous préoccupe ? demanda froidement Kovask.

— Bien sûr, soupira Zervos. C'est beaucoup d'argent. Plus que je n'en ai jamais eu.

— Trois mille dollars environ ? Je peux vous les garantir, dit Kovask. Et vous ne serez pas obligé de trahir le Service.

Zervos protesta, mais sans grande flamme.

— Que savez-vous donc ?

— On m'a parlé d'une vieille dame qui va prendre ses repas chez un Italien. Ça ne veut rien dire, car des vieilles dames, il y en a beaucoup dans cette ville. Mais celle-la aurait un léger accent qui ressemble à celui des Italiens qui ont vécu aux U.S.A. En général, c'est le soir qu'elle va dans la taverne en question. Ce n'est pas très loin d'ici.

Kovask consulta sa montre :

— Il me faut dormir. Demain je modifierai mon visage, et le soir venu, nous irons dîner dans cette taverne.

— D'ici là les hommes de Stournia l'auront peut-être trouvée, dit l'infirme en se levant. Suivez-moi. Mon échoppe communique avec la maison voisine et cela tout le monde l'ignore. Vous dormirez dans une

chambre tranquille qui donne sur une cour par une imposte. Personne ne viendra vous chercher là.

Tout au fond de la boutique, il déplaça un bloc d'étagères supportant des dizaines de chaussures, découvrit un passage. L'appartement se composait de deux pièces dont une aveugle. Dans l'autre, il y avait un lit, une table de toilette avec un pot à eau et une vieille armoire.

— Jusqu'à l'heure de la sieste, je ne pourrai pas venir vous voir. Il vous faudra être patient, dit-il en souriant.

— Je le serai.

Dès qu'il fut seul, Kovask saisit une chaise, grimpa dessus pour regarder par l'imposte. Les vitres en étaient si poussiéreuses qu'il dut gratter avec l'ongle une petite surface. Il ne vit rien et, mal à l'aise, alla s'allonger sur le lit. Il ne dormit que d'un œil, se réveilla à l'aube pour remonter sur la chaise. Il aperçut une cour où séchait du linge. Plus tard, une femme vint retirer sa lessive et il la vit disparaître dans un couloir voisin qui devait conduire à une rue. Rassuré, il retourna s'allonger, s'endormit profondément jusqu'à ce que la chaleur insoutenable le réveille.

Longtemps il attendit le retour de l'unijambiste dans la chambre. Il fuma sans arrêt avec l'impression d'être en prison. Zervos lui apportait à manger, des côtelettes d'agneau et des aubergines à la tomate. Il posa le plateau, ressortit. Kovask mangeait avec appétit lorsqu'il revint avec tout un matériel de maquillage.

— Vous teindrez vos cheveux, vos sourcils. Laissez pousser votre barbe. Dans ce quartier, on voit plus d'hommes mal rasés que des autres. J'ai aussi des vêtements et des espadrilles. Vous aurez toute la soirée pour vous préparer. Nous irons à la taverne vers les 8 heures.

— Rien de nouveau ?

Zervos se gratta la tête :

— Si. Un certain Santeros a été assassiné hier au soir. Ni les journaux ni la radio n'en parlent, mais lui aussi crachait au bassinet de Stournia. Dans le quartier, on en discute à mi-voix. Tout le monde se méfie, car les informateurs sont nombreux.

— Vous les connaissez ?

— Il y a le patron du bar voisin et un marchand de journaux.

— Ils savent que vous-même...

— Je ne crois pas.

Il alla chercher un café très fort dont le Commander but deux tasses.

— Cet homme assassiné, que faisait-il ?

— Les bières Santeros, vous ne connaissez pas ? Une fabrique

importante. Il devait verser une grosse somme.

— On parle de la *Mamma* ?

— Non. Il n'y a pas eu de témoin. Santeros a été tué dans sa voiture entre la ville et sa villa au bord de la mer. Une balle dans la nuque. Si c'est cette vieille, elle est très habile.

— Et dangereuse.

Zervos s'assit sur la chaise, massa son moignon :

— Que comptez-vous en faire ?

— Retrouver Coroliou grâce à elle.

— Pourquoi la Navy s'intéresse-t-elle à ce gangster ? Travaillez-vous pour le F.B.I., maintenant ?

Toujours sur ses gardes, Kovask gardait le silence.

— Pourquoi ne pas demander à la C.I.A. qu'elle vous le livre ?

— Elle refuserait.

Trop malin, Zervos risquait de comprendre le but exact de sa mission, et cette information prendrait une valeur énorme. Il fallait orienter ses pensées dans une autre direction.

— Coroliou dispose d'informations importantes qui intéressent la Navy. C'est tout ce que je peux vous dire.

En même temps, il surveillait la réaction du personnage. Le cordonnier ne paraissait pas tellement convaincu, mais il sut se contenter de cette explication et quitta la pièce. Tout en modifiant son apparence physique, Kovask se demandait si Zervos ne deviendrait pas vite gênant. Comment Gary Rice pouvait-il lui faire confiance ? Depuis combien de temps travaillait-il pour l'O.N.I. ?

Le cordonnier ne revint que vers le soir, et il s'immobilisa stupéfait sur le seuil de la chambre, croyant presque à l'intrusion d'un étranger.

— Formidable, dit-il. On ne vous reconnaîtra pas facilement. Il n'y a que votre grande taille qui pourrait attirer l'attention. Tâchez de vous voûter lorsque nous sortirons.

Kovask quitta l'échoppe à la nuit, marcha d'un pas tranquille jusqu'à ce que l'unijambiste le rejoigne.

— Tout va bien, haleta l'infirmier qui avait dû accélérer le pas. Personne ne vous a suivi. Nous allons directement à la taverne ?

— Bien sûr !

Ils s'installèrent à une table du fond proche de la cuisine d'où ils pouvaient surveiller l'entrée et les autres tables. Zervos commanda un menu copieux et une bonne bouteille. Il paraissait très heureux de cette soirée inhabituelle et en oubliait presque ce qu'ils venaient faire là.

A la fin du repas, aucune vieille dame n'était entrée dans la

taverne, et Kovask commençait à se montrer sceptique sur les informations du cordonnier.

— Vous êtes certain qu'elle vient tous les soirs ici ?

Vexé, l'unijambiste se leva et accosta le patron de l'endroit, un gros Italien au crâne chauve. Ce dernier appela une serveuse qui secoua la tête et repartit en direction de la cuisine. Zervos revint la tête basse :

— Elle aurait dû venir depuis une heure. La serveuse ne l'a pas vue. Jamais depuis plusieurs semaines elle n'a mangé ailleurs le soir.

— Et pas moyen de connaître son adresse ?

— Il paraît qu'elle habite une petite rue assez proche, mais le patron ignore à quel numéro.

— Allons-y.

Mécontent d'abréger la fin du repas, Zervos ne mit aucun empressement à quitter la table. Kovask alla directement payer à la caisse, sortit dans la rue chaude où les odeurs de friture devenaient écœurantes. Le cordonnier le rejoignit un peu plus loin.

— Cette ruelle doit être dans cette direction.

Sur le pavé, la jambe de bois claquait, et Kovask eut envie de lui demander pourquoi il ne la munissait pas d'un embout en caoutchouc. Ils s'enfoncèrent au cœur d'un quartier populaire où fleurissait une vie nocturne sans retenue. Les radios braillaient à tous les étages, les lessives hissaient leurs grands pavois d'une maison à l'autre, donnaient aux rues les plus sales un air de fête malgré les tas d'ordures, les chiens errants et surtout l'odeur de misère séculaire qui flottait partout.

Ils aperçurent quelques filles discrètes qui tentaient de les appâter, inquiètes malgré tout de tomber sur des policiers provocateurs. Kovask remarqua que Zervos s'intéressait aux cuisses exhibées par le truchement d'une jupe fendue ou aux poitrines généreuses dans des corsages largement ouverts.

— Un instant !

La fille qu'il accosta était brune, très jeune avec des yeux de velours. Elle fit d'abord la grimace puis empocha prestement le billet tendu, répondit aux questions du cordonnier d'une voix rauque.

— Elle voit souvent une vieille dame passer lentement ici avec son cabas à la main. Nous sommes sur la bonne piste. L'ennui, c'est que cette fille est sûrement une indicatrice et que nous risquons d'avoir le K.Y.P. sur les reins.

Plus loin, il revint sur ses pas, s'efforçant de ne pas faire claquer son pilon. Satisfait, il rejoignit Kovask :

— Ça va. Elle fait toujours le pied de grue. J'ai pensé un instant

qu'elle irait téléphoner. Dans ce cas, il aurait mieux valu que vous me laissiez faire tout seul. Moi je peux toujours expliquer que je cherche la *Mamma* pour les cent mille drachmes.

Il en parlait souvent de cet argent, et plus que jamais, Kovask se tenait sur ses gardes. Dans une mission aussi explosive, il ne voulait prendre aucun risque et, au besoin, n'aurait pas hésité à faire disparaître le cordonnier.

— En principe, c'est cette ruelle.

Un coupe-gorge avec quelques fenêtres illuminées dans les hauteurs. Les boutiques du rez-de-chaussée venaient de fermer, plongeant le passage dans l'obscurité. Seul un bar minuscule restait ouvert. Zervos tendit sa main épaisse pour retenir l'Américain.

— Je vais me renseigner discrètement.

Lorsqu'il revint, il sentait l'ouzo, cet anis si parfumé.

— Plus loin, un type loue des meublés. J'ai évité de parler de la *Mamma*. Peut-être qu'elle est là.

— Dans ce cas, il faut faire attention, l'avertit Kovask. Une femme capable d'abattre quatre hommes robustes, sans la moindre difficulté et à soixante ans, ce n'est pas quelqu'un d'ordinaire. Vous allez surveiller la rue pendant que je pénètre dans cet immeuble.

— Vous ne parlez pas bien le grec, soupira Zervos. Ce ne sera pas facile.

Mais le Commander ne tint aucun compte de ses jérémiades et s'engouffra dans le couloir. Il craqua une allumette pour lire les noms sur les boîtes aux lettres. Sur les dix, une seule n'en portait pas et il décida de monter les étages. Au deuxième, il découvrit une porte ne portant pas un seul nom et frappa doucement. Au bout d'une minute, il tourna le bouton. Parce que le battant cédait sans autre difficulté, le Commander hésita quelques secondes, l'esprit à la volée et se jeta en avant, boula sur lui-même et se releva, surpris du silence de l'appartement, n'éprouvant aucun ridicule de ses précautions excessives.

Il visita d'abord la cuisine, repéra la bouteille de whisky presque vide. Dans un cendrier, il y avait trois mégots de cigarillo et il eut l'impression que l'un gardait une certaine tiédeur. Lorsqu'il ouvrit la porte de la chambre, il sursauta. Un type l'attendait, assis sur une chaise au beau milieu de la pièce. Dans la demi-clarté venant de la rue, il ne distinguait pas bien le visage. L'homme le regardait à contre jour.

— *Mé sinkorité, Kirie.*

Il croyait s'être trompé d'appartement, hésitait. L'homme ne bougeait pas. Lentement, il s'en approcha, craqua une autre allumette,

éclaira des yeux vides de toute expression. Il fit le tour du cadavre, découvrit la nuque en bouillie. Seul un gros calibre avait pu faire une telle blessure.

Le corps sans vie bascula soudain, et malgré ses nerfs d'acier, il sursauta, s'écarta, les sens en alerte. L'homme était tombé en avant dans une pose grotesque. Il acheva de le renverser sur le côté, examina sa veste, trouva une carte d'identité au nom de Carlos Vikorme, chauffeur de taxi.

Sans plus s'occuper de lui, il fouilla les deux pièces, découvrit plusieurs épingles à cheveux, une paire de pantoufles en mauvais état, de pointure quarante. Dans la cuisine, il mit la main sur quelques conserves en boîtes et sur une paire de bas gris hors d'usage qu'il considéra d'un air songeur. Une femme d'un âge avait vécu dans cet appartement quelque temps. S'agissait-il de Cesca Pepini, la terrible *Mamma* ? La présence du cadavre semblait le prouver. Un informateur du K.Y.P. certainement, qui s'était cru plus malin que la vieille dame. Celle-ci l'avait reçu, certainement avec amabilité, l'avait fait asseoir et lui avait tiré une balle dans la nuque. Puis elle avait fait sa valise et quitté le petit garni. Pour la retrouver désormais, il devrait attendre combien de temps ? Furieux, il s'apprêtait à redescendre lorsqu'il surprit le moteur d'un véhicule dans la rue. Par la fenêtre, il aperçut une voiture noire qui freina brutalement. Trois hommes en surgirent et il jura à mi-voix. Certainement des policiers du K.Y.P. Le cordonnier unijambiste restait invisible.

D'un bond, il sortit de l'appartement, se pencha sur la cage d'escalier. Déjà les policiers montaient les marches. Il se rua vers les étages supérieurs, atteignit le palier des combles.

Un châssis vitré jetait une flaque pâle de lumière sur le plancher. D'un saut, il le souleva, se hissa à la force des poignets, crut qu'il ne pourrait jamais engager ses larges épaules dans l'espace étroit. Une fois sur le toit, il referma le châssis, se déplaça instinctivement vers la droite, en direction d'un immeuble beaucoup plus haut, dont la façade était jalonnée d'ouvertures étroites qui éclairaient certainement une cage d'escalier. A sa grande joie, celle qui donnait sur le toit était ouverte. Des gosses devaient l'utiliser de jour pour venir s'y amuser. Il avança la tête, découvrit un escalier en bois ciré qui annonçait un immeuble mieux tenu que les autres. Il passa par la fenêtre, regarda derrière lui. Nul ne semblait le poursuivre, mais par précaution élémentaire, il referma la crémone, descendit les marches sans se presser avec un air dégagé. Au rez-de-chaussée, l'escalier aboutissait en un hall de bonne dimension au bas duquel une femme soupçonneuse semblait attendre. Il espérait qu'elle le prendrait pour un visiteur d'un des locataires, mais elle lui barra le passage.

— D'où venez-vous ? lança-t-elle d'une voix impérative.

Il haussa les épaules, bredouilla quelques mots incompréhensibles.

— Il n'y a aucun locataire de présent, dit-elle. Tous sont partis en vacances. Vous êtes un voleur.

CHAPITRE VI

Souriant, il tapotait ses poches vides pour montrer qu'il n'avait rien pris dans les étages. Toujours méfiante, elle reculait en direction de sa loge. Lui essayait de lui faire croire qu'il cherchait à rejoindre la rue, qu'il venait d'une autre maison dont la porte principale était fermée à clé à partir de 10 heures.

— Propriétaire très dur... Toujours fermer.

Elle perdait son air soupçonneux.

— Etranger ?

— Français...

Dans sa poche, il prit son portefeuille, en sortit un billet de cent drachmes.

— Je sors... Pourrais-je repasser par ici à minuit ?

La concierge suffoqua :

— Vous ne manquez pas de culot... Moi, je vais me coucher et je ferme partout... Vous n'aurez qu'à réveiller votre grincheux de propriétaire.

Elle y croyait enfin. Il fourra le billet dans ses mains, la regarda d'un air suppliant :

— *Parakalo Kiria...*, supplia-t-il.

— Bon... Tapez à la fenêtre à droite de la porte. Je verrai bien si je dois vous ouvrir. Mais se promener sur les toits à cette heure est de la folie.

La rue où il sortit était calme et vide de policiers. Il se retourna pour faire un signe de la main à la concierge qui le regardait s'éloigner sur le pas de sa porte. Une fois hors de vue, il prit une rue de traverse, retourna dans la ruelle où avait habité Cesca Pepini. Outre la voiture noire des hommes du K.Y.P., un fourgon de police avec clignotant sur le toit était entouré par une foule silencieuse. Il se rapprocha tout naturellement, vit qu'on descendait le corps du chauffeur de taxi sur un brancard. Un murmure agita la foule et en face de lui, Kovask aperçut l'unijambiste qui se cachait au troisième rang.

Lorsque le fourgon démarra, la foule se dispersa et le cordonnier s'éloigna vers l'autre bout de la rue, alors que pour rejoindre son échoppe, il aurait dû prendre une direction différente. Intrigué,

Kovask le suivit à distance. Zervos marchait aussi vite que possible, et le claquement de son pilon s'entendait de fort loin. Toujours l'un derrière l'autre, ils débouchèrent dans une rue plus large que l'infirme traversa pour s'engouffrer à nouveau dans un dédale de voies étroites qui empestaient le poisson. Kovask découvrait pourquoi quelques mètres plus loin, en apercevant un petit marché qui fonctionnait encore à la lueur de lampes à acétylène. Quelques revendeuses acharnées essayaient de liquider leurs coquillages, leurs seiches et leurs tranches d'espadon. Zervos passa sans tourner la tête.

L'unijambiste s'arrêta devant un hôtel minable, regarda autour de lui longuement. Kovask avait eu le temps de se planquer derrière une camionnette en stationnement. Elle aussi dégageait une odeur forte de marée.

Zervos disparut dans l'hôtel et Kovask se demanda s'il était venu voir un client ou bien si, inquiet des événements, il avait préféré abandonner provisoirement son échoppe. En fumant quelques cigarettes, il patienta près d'une heure dans la ruelle, puis se décida.

Une jeune femme enceinte se balançait dans un vieux fauteuil à bascule en osier qui craquait dangereusement. Il demanda s'il pouvait avoir une chambre.

— Deux cents drachmes.

C'était très cher pour un établissement aussi modeste. Il tendit ses deux billets et elle lui désigna le registre ouvert sur une table, un porte-plume trempant dans un encrier ancien. Les dernières lignes étaient tout juste sèches. Zervos s'était inscrit sous un nom d'emprunt et occupait la chambre 6. Lui reçut la 7 sur le même palier.

Une fois dans la pièce, il appuya son oreille au mur, entendit le pilon claquer sur le carrelage, puis un lit gémir. Enfin il y eut un bruit sourd et il sourit. Le cordonnier venait de se débarrasser de sa jambe de bois. Kovask ressortit, regarda par le trou de la serrure. Il y avait encore de la lumière dans la chambre, mais la clé empêchait de distinguer l'intérieur. Dans sa chambre, le Commander trouva un vieux journal qui tapissait le rayonnage d'une armoire branlante, et un fil de fer qui assurait la fermeture des volets à défaut d'un système plus efficace. Avec ce matériel, il revint dans le couloir, passa le journal sous la porte qui laissait un jour de trois centimètres, fit tomber la clé avec son fil de fer. Zervos avait bien entendu le bruit, mais le temps de sautiller sur sa jambe, unique, il se trouva nez à nez avec Kovask.

— Ah ! C'est vous ! soupira-t-il.

Son soulagement paraissait réel. Le Commander referma la porte, le dévisagea d'un regard sévère.

— Vous m'avez laissé tomber, hein ?

— Ils m'ont surpris. Je n'ai même pas pu siffler. Et puis j'ai compris qu'ils ne vous avaient pas capturé lorsque j'ai vu descendre le cadavre.

D'un bond, Kovask le crocha à la gorge, le souleva presque de terre :

— Ce pouvait être le mien, puisqu'un drap dissimulait son visage. Pour mentir, il faut être plus astucieux, mon vieux.

Le cordonnier avait pâli et ses yeux s'emplirent de peur. Kovask l'étranglait à moitié et sa respiration bloquée sifflait dans sa gorge.

— Vous m'avez dénoncé au K.Y.P., hein ? Pendant que je fouillais l'appartement de la *Mamma* ?

— Je vous en prie, lâchez-moi...

Le Commander le déposa sur le lit, mais resta tout près de lui. Zervos se massa le cou qu'il avait très musculeux, mais l'Américain possédait une force terrible.

— Quel jeu jouez-vous, Zervos ?

— Ils me tiennent. A la moindre bêtise, ils peuvent me faire disparaître à jamais. J'ai peur. Jamais je n'ai pu leur donner des gages. Alors je leur ai téléphoné que je savais où était la *Mamma*. Sans parler de vous, je vous le jure... J'aurais déjà dû le faire depuis que vous êtes rentré chez moi.

— Mais vous avez pensé qu'ils me trouveraient chez la vieille dame et que vous seriez débarrassé de moi. Lorsque vous avez su que j'étais libre, vous avez préféré louer cette chambre. Comment saviez-vous que ce n'était pas mon cadavre ?

Zervos baissa la tête. Kovask ramassa le pilon abandonné sur une descente de lit mitée et le prit par la base, le fit tourner à quelques centimètres du visage effrayé du Grec.

— Vous répondez ?

— Je suis allé chez la vieille dans l'après-midi. Je voulais en avoir le cœur net.

— Continuez.

— Il y avait le taxi de Virkome en bas. Je le connais bien. Lui aussi est un informateur rétribué par Stournia pour le K.Y.P. et la C.I.A. J'allais monter lorsqu'elle est descendue avec son cabas. Elle s'est mise au volant et a démarré. Je suis monté chez elle après son départ et j'ai découvert le cadavre de Virkome.

— Et le soir, vous m'avez attiré dans un piège. Vous êtes une belle crapule, Zervos.

Curieusement, l'autre approuva en hochant la tête à plusieurs reprises. Il regarda furtivement Kovask d'un air suppliant.

— Vous auriez mieux fait de suivre la vieille femme. Je vous avais

promis trois mille dollars et j'étais prêt à les payer. Seulement, vous ne faites confiance à personne.

— J'ai peur, Kirie Kovask. Très peur. Vous ne savez pas ce que c'est que de vivre en Grèce en ce moment, surtout depuis que la C.I.A. a créé cette police parallèle dirigée par Coroliou. Avec le K.Y.P. et la police militaire, c'est déjà terrible, mais enfin on a quelque chance de voir la légalité à peu près respectée. Quelque fois, pas toujours. Avec Coroliou et son âme damnée Stournia, jamais. Si vous entrez rue Nileosi, vous n'en sortez plus.

— Vous connaissez leur quartier général ?

— Comme tous les informateurs. C'est là-bas que nous téléphonons. Mais nous n'y allons jamais.

Kovask alluma une cigarette, alla jeter machinalement un regard à la rue au travers des persiennes. Puis il revint au centre de la pièce, balançant toujours le pilon de Zervos.

— Le numéro de ce taxi, vous le connaissez ?

— Oui, mais elle va l'abandonner dans la ville, si ce n'est déjà fait.

— Elle a pu quitter la capitale, mais j'en doute. Pour moi, elle devait avoir préparé une autre planque. Pendant un temps, elle va se tenir tranquille, mais recommencera, forcément.

Lentement, il se rapprochait de Zervos, et ce dernier, assis sur le bord du lit, sa jambe de pantalon vide repliée sous lui, eut un geste de recul.

— Vous me gênez, Zervos. Vous seul savez que je suis vivant et en liberté. Je le regrette pour vous, mais je suis obligé de vous liquider.

— Non, attendez... Je sais où elle peut être.

— Vous mentez pour sauver votre vie. Si vous le saviez, vous auriez vendu le renseignement à Stournia.

— Je viens d'y penser maintenant, haleta le cordonnier. Avez-vous trouvé une valise chez elle ?

Kovask secoua la tête. Il avait fouillé partout et n'avait remarqué aucun bagage.

— Donc c'était qu'elle avait déjà prévu son départ. Virkome a dû l'aider. Mais comme elle se méfiait, elle lui a demandé de la ramener à son ancienne adresse sous un prétexte quelconque, et elle l'a tué, se doutant qu'il travaillait pour Stournia.

— Cela ne nous avance guère.

— Il faut trouver son taxi. Sur son livre de bord, il a dû porter la nouvelle adresse. C'est obligatoire, et si un chauffeur ne le faisait pas, il risquerait de perdre sa place et d'être inquiété par la police.

Songeur, le Commander écrasa son mégot sous son pied, s'éloigna du cordonnier pour regarder à travers les persiennes.

— Il nous faudrait fouiller toute la ville.

— Oui. C'est ce qu'il faut faire.

— Un taxi abandonné, ça doit attirer l'attention des patrouilles de police.

— A moins qu'elle ne l'ait abandonné tout près du domicile de Virkome où il n'attirera pas l'attention. Elle a dû le fouiller, découvrir son adresse sur une carte d'identité.

— Bonne idée, reconnut Kovask.

Il jeta le pilon dans la direction de l'unijambiste qui l'attrapa au vol.

— Enfilez-le, nous partons. Moi d'abord, et vous me rejoignez dans cinq minutes. Mais attention !

Il prit son air le plus sévère :

— Si vous essayez de filer, vous le regretterez. C'est la dernière chance que je vous accorde.

— Je vous promets de collaborer sincèrement, murmura Zervos.

Le Commander descendit au rez-de-chaussée. La jeune femme enceinte avait dû se coucher. Il posa la clé sur la table, tira doucement les verrous et sortit dans la rue. Le quartier paraissait beaucoup plus calme et il n'était pas loin de minuit. Pris d'une idée subite. Kovask alla jusqu'à la camionnette qui empestait le poisson. La vitre était baissée, mais le volant était relié par un anti-vol de vélo à une chaîne soudée à la portière.

Lorsque Zervos apparut enfin, il trouva Kovask en train de fouiller dans une poubelle, à la recherche d'un bout de fil de fer. Il finit par découvrir une planche avec des clous, batailla encore pour en arracher un.

— Nous allons piquer cette camionnette.

— Mais la clé de contact ?

— Je me suis demandé pourquoi le propriétaire prenait toutes ces précautions. Et puis j'ai deviné qu'elle ne démarre qu'à la manivelle.

Avec son clou, il libéra l'anti-vol, alla tourner la manivelle, tandis que Zervos appuyait sur l'accélérateur. Dans un vacarme abominable, la vieille Fiat démarra et le Commander s'installa au volant et passa sa première.

— Il faut traverser toute la ville, dit le cordonnier. Virkome habite dans un quartier assez récent sur la route du Pirée.

Ils croisèrent plusieurs patrouilles de police, des motards et des voitures-pie, mais personne ne fit attention à cette vieille camionnette qui empestait le poisson. Zervos claquait presque des dents lorsqu'ils passaient à proximité des policiers.

— Faites une autre tête, mon vieux, sinon nous n'y coupons pas. Et je suppose que les papiers que vous m'avez fournis ne doivent pas être parfaits.

— Si. Ce Syros Dragoumi a existé. Il est mort l'an dernier au cours d'un voyage en Crète. Il était marin à bord d'un vapeur.

— La photographie n'est pas très ressemblante.

Bientôt, ils se trouvèrent dans la banlieue et, guidé par Zervos, il emprunta une route non goudronnée qui longeait des terrains vagues où s'entassaient des bidonvilles.

— C'est ça votre nouveau quartier ?

— Non, plus loin, il y a des petits immeubles en construction légère. Le constructeur a gagné une fortune avec ces clapiers. C'est pire que les cabanes que nous voyons ici. Mais les gens s'imaginent connaître enfin le confort parce qu'il y a des vide-ordures et l'eau courante. Et encore, pas toujours. L'été, lorsque les palaces pompent toutes les réserves, l'eau n'arrive pas et il a fallu installer des citernes.

La masse blanche des immeubles apparut enfin. L'endroit faiblement éclairé se situait en pleine solitude. Non loin de là, une décharge publique exhalait son odeur de fermentation. Quelques véhicules vétustes paraissaient abandonnés sur le terre-plein. Lentement, ils en firent le tour.

— Je ne vois rien qui ressemble à un taxi, dit Kovask. Peut-être que les flics sont passés avant nous. Marié, ce Virkome ?

— Oui.

— On a dû prévenir sa femme. Il est peut-être dangereux de s'attarder plus longtemps dans le coin.

— Et si nous allions à la compagnie ? Ils l'ont peut-être récupéré. Dans cette ville, on vole souvent les voitures et les taxis. Lorsqu'un chauffeur ou un employé en repère un, il le ramène au garage de la société.

Kovask n'y croyait guère, mais pour quitter au plus vite cette zone dangereuse, il donna son accord.

— Prenez par là, dit Zervos, c'est un raccourci qui nous ramènera en ville par le nord en évitant les grands axes qui sont les plus surveillés.

C'est alors que le moteur hoqueta et que Kovask se raidit sur son siège.

— Que se passe-t-il ? chevrota le cordonnier.

— Panne sèche, oui.

Il rangea la camionnette sur le côté de la route lorsque le moteur rendit l'âme. Désespéré, l'unijambiste fouillait dans la caisse arrière dans l'espoir de trouver un bidon d'essence.

— Je ne peux marcher ainsi pendant des kilomètres... Et il n'y a plus d'autobus, maintenant.

— Tâchez de faire quelques pas. Nous ne pouvons quand même pas rester auprès d'un véhicule volé.

Pendant un quart d'heure, ils marchèrent le long de la petite route, puis l'infirmes s'assit sur une borne.

— Je n'en peux plus. Il vaut mieux que j'attende le matin.

— Si vous croyez m'inspirer la pitié et vous débarrasser ainsi de moi vous vous trompez, dit sèchement Kovask. Marchez et ne vous plaignez pas à tout moment.

Geignant et ralentissant le pas à l'extrême, Zervos obéit. Ils parcoururent ainsi près d'un kilomètre lorsque le cordonnier s'immobilisa, les yeux fixes vers le fond de la route.

— Une voiture arrêtée. Ce sont certainement des policiers. Il nous faut couper dans la campagne.

Kovask apercevait également le véhicule.

— On dirait qu'il est abandonné. Peut-être quelqu'un qui est tombé en panne d'essence, également. Approchons-nous encore un peu et nous verrons bien.

Il dut prendre Zervos par le bras pour l'empêcher de fuir. A cent mètres, il s'arrêta, guetta et observa pendant plusieurs minutes.

— Il n'y a personne.

— Je crois que c'est un taxi, dit Zervos, la voix pleine d'espoir...

En effet, c'était un taxi et vide de tout occupant. Une allumette éclaira la plaque minéralogique et Zervos poussa un hurlement de joie.

— C'est celui de Carlos Virkome. Vous parlez d'une chance que nous avons ! Le livre de bord doit se trouver à l'avant, dans la boîte à gants ou...

Le véhicule était une 404 française. Kovask retint l'infirmes :

— Doucement ! C'est trop beau. On dirait que ce véhicule nous attend. Il est peut-être piégé.

— Vous croyez ? balbutia Zervos.

Par la vitre baissée, Kovask examina l'intérieur, acquit la conviction que les portières ne décelaient aucun système de mise à feu et ouvrit celle de droite.

— Le livre de bord, dit Zervos en le retirant de la boîte à gants et en le lui tendant.

Le Commander profita de l'éclairage intérieur de la Peugeot pour ouvrir le carnet, eut un sourire amer. La page qui les intéressait avait été arrachée.

— La *Mamma* n'a pas oublié ce détail. C'est une sacrée bonne femme !

— Heureux de vous l'entendre dire, articula une voix rude dans leur dos. Le premier qui bouge reçoit une balle dans le dos. Et vous savez que je suis une bonne tireuse.

CHAPITRE VII

La vieille dame devait se tenir à proximité et, lorsqu'ils s'étaient approchés de la voiture, elle avait surgi dans leur dos. Mais pourquoi ne les prenait-elle pas pour de simples rôdeurs de grand chemin ? A cause de la réflexion de Kovask au sujet de la page arrachée ?

— Qu'avez-vous fait de la camionnette ?

Le Commander, toujours penché vers l'intérieur de la voiture, tressaillit. La présence de ce taxi à cet endroit n'était pas tout à fait fortuite.

— Je peux me redresser ?

— Oui, mais avec prudence. Etes-vous armé ?

— Non.

— Retournez vos poches de pantalon et soulevez votre chemise pour que je voie votre ceinture.

Il obéit ainsi que le cordonnier.

— Nous sommes tombés en panne d'essence, expliqua l'Américain.

— Pourquoi êtes-vous venus à l'adresse de Virkome ?

— Nous pensions que vous y ramèneriez le taxi pour qu'on ne le trouve pas tout de suite.

— Exact, grogna la *Mamma*. J'ai reconnu l'unijambiste. Il est venu souvent fouiner dans ma rue. Je suis partie au volant du taxi et vous m'avez suivie. Je me demandais ce que vous vouliez faire et puis j'ai pensé à ce fameux carnet de bord. Heureusement.

— Nous ne vous avons pas vue autour de l'immeuble, précisa Kovask et c'est par hasard que nous sommes venus ici.

Elle grogna quelque chose d'inintelligible.

— Vous travaillez pour Coroliou, tous les deux ? D'où sortez-vous cet accent américain, vous, le grand ?

Kovask se retourna lentement. La faible lumière venant du plafonnier de la 404 éclairait la vieille dame. Elle aussi avait modifié son apparence physique. Ses cheveux étaient blonds, coupés court, et elle portait des lunettes certainement sans foyer. Habillée d'une robe claire à fleurs, elle avait rajeuni de plusieurs années.

— Surpris du changement, hein ?

— Bien sûr, dit Kovask. Vous êtes différente de la photographie que j'ai eue entre les mains à Washington.

La foudre tomba sur la vieille dame qui se statufia. D'un coup, son visage croula tout entier dans ses bajoues, tandis que le regard s'affolait derrière les verres plats.

— Vous dites que vous avez vu ma photographie ? fit-elle, la gorge serrée.

— Oui, Mrs. Varkos.

Elle accusa à nouveau le coup, et son regard brilla étrangement. Zervos crut qu'elle allait tirer et bredouilla quelques supplications.

— Mrs. Varkos ? Ce n'est pas mon nom.

— Disons alors Cesca Pepini. Votre nom de jeune fille. Votre mari a été abattu à Nashville par l'équipe de Coroliou et vous avez décidé de vous venger.

Le gros automatique, muni du silencieux qui en faisait une arme à la longueur fantastique, trembla dans la main aux doigts épais. Zervos gémit de plus belle.

— Nous tuez pas, *Kiria*, nous tuez pas.

— Faites taire ce braillard ou je le descends tout de suite.

Le cordonnier se mordit les lèvres avec force. La *Mamma* vint regarder Kovask sous le nez.

— Qui êtes-vous ? C.I.A., hein ? Si vous croyez m'empêcher d'aller jusqu'au bout, vous vous trompez. Soit, vous connaissez mon identité, mais que m'importe. Je débusquerai Coroliou de son trou à rats et je l'abattrai comme un chien.

— Dites-lui, Kovask, dites-lui que nous ne sommes pas des hommes de Coroliou.

— menteur ! s'exclama la vieille dame. Tu crois que je ne suis pas au courant à ton sujet ?

Le Commander prit la parole :

— Mon nom est Serge Kovask. Je travaille pour un service secret américain bien distinct de la C.I.A. Ma mission était de vous rencontrer pour qu'ensemble nous retrouvions Constantin Coroliou. Il faut le forcer à revenir aux U.S.A. où il sera jugé pour ses crimes. En même temps, la collusion entre la Mafia et la C.I.A. sera dévoilée au grand jour. Il y a des honnêtes gens aux U.S.A. qui souhaitent que ce soit fait le plus vite possible, avant que notre pays ne tombe lui aussi sous la coupe de cette odieuse association.

Cesca Pepini pouffa :

— Vous croyez que je vais avaler ça ?

— Il le faudra bien. Vous êtes désormais traquée et vous aurez

besoin de moi pour parvenir à vos fins. Ce que moi je sais sur votre identité, ils finiront par l'apprendre. A deux, nous pouvons faire du bon travail. Si vous me supprimez, vous n'aurez plus un seul allié. Je suis également recherché par la police, la C.I.A., et peut-être le K.Y.P. Sous couvert d'une mission officielle, j'ai organisé ma disparition pour avoir les mains plus libres.

— Mensonge !

— Vous vous trompez, Cesca Pepini.

— Prouvez-moi que vous êtes sincère, fit-elle en ricanant. Mais je ne compte pas vous en laisser le temps.

Comme elle paraissait se désintéresser de lui, Zervos crut que l'instant favorable se présentait. Il se lança comme un fou vers la vieille dame avec l'intention de la renverser, mais la *Mamma* s'écarta et il s'étala piteusement à ses pieds.

— Bouge pas ! lança-t-elle.

Surprise, elle constata que Kovask n'avait pas bougé d'un pouce et qu'il haussait même les épaules.

— Si j'avais foncé moi aussi, vous n'auriez pu en avoir qu'un sur deux et vous seriez ma prisonnière en ce moment.

Zervos essayait de se relever, mais avec son pilon, ce n'était pas facile. D'autant plus qu'il était en porte-à-faux. La jambe de bois s'agitait dans tous les sens de façon hallucinante. La *Mamma* leva le pied et, d'un coup sec, cassa net le solide morceau de bois. L'infirme se mit à sangloter.

— Tais-toi, ordure ! Tu travailles pour Stournia. Quelle est son adresse ?

— Rue Nileosi, gémit le cordonnier.

— Coroliou, tu connais ?

— J'en ai entendu parler, mais je ne l'ai jamais rencontré. Je ne suis qu'un petit informateur.

La *Mamma* regarda Kovask :

— Comment pouviez-vous utiliser ses services si vous combattez Coroliou ?

— Je le croyais sûr et honnête. Lui aussi a été gangrené par l'organisation. Ce soir, il a voulu me faire arrêter.

Tranquillement, il raconta sa visite au petit appartement, la découverte du corps de Carlos Virkome, le chauffeur de taxi, l'arrivée des hommes du K.Y.P., sa fuite, comment il avait retrouvé Zervos. La *Mamma* paraissait réfléchir.

— Tu m'intéresses. On t'a appris à tuer avec tes seules mains ?

Kovask sentit la sueur jaillir d'un seul coup dans son dos. Il ne

répondit pas.

— Liquide-le. Ensuite nous discuterons.

— Je n'ai pas confiance. Vous n'aurez plus qu'un seul adversaire, et vous me tuerez ensuite.

— Commander, par pitié, ne faites pas ce qu'elle dit ! hurla Zervos en se roulant sur le sol.

Il avait l'impression que la mort l'avait déjà pris au piège et que, quoi qu'il fasse, cet homme et cette vieille femme ne s'intéressaient plus à son sort. Il était irrémédiablement condamné, et il se mit à hurler de toutes ses forces. La *Mamma* lui tira une balle en pleine tête. Son corps se tordit en un arc de cercle terrible avant de retomber inerte sur le sol.

— Tu vas le transporter loin de la route, dans ces broussailles. Si tu en profites pour t'échapper, je te tue.

Kovask souleva le cadavre, le plaça sur une épaule. Derrière lui, elle ramassa le pilon brisé :

— Par là.

L'une suivant l'autre, ils s'enfoncèrent dans ce no man's land de broussailles et de ruines d'usines détruites au cours de la dernière guerre. Kovask s'immobilisa auprès d'un trou profond.

— D'accord, fit la *Mamma*. Prends ses papiers et toutes ses affaires. Puis tu le recouvriras de cailloux.

Toujours étroitement surveillé, il travailla d'arrache-pied pour faire disparaître le cadavre.

— Mieux vaudrait ne pas s'attarder, dit-il en se redressant enfin, les mains sur les hanches.

— Tu es bien sûr de toi, fils. Comment sais-tu si je ne vais pas aussi t'abattre ?

— Vous en avez eu cent fois l'occasion.

Ils s'affrontèrent du regard, mais elle ne fit pas mine de ranger son arme dans le sac à main qui remplaçait le vieux cabas. Elle lui fit signe de revenir à la voiture.

— Tu vas descendre et écouter ce que je te dirai.

— Ce n'est pas prudent de circuler avec ce taxi. La police le recherche un peu partout.

Elle parut interloquée.

— Si nous pouvions transvaser l'essence dans la camionnette qui attend plus loin, nous serions plus tranquilles.

Il ouvrit le coffre, sifflota joyeusement.

— Regardez, un jerrycan de dix litres. On pourra le verser dans le réservoir de l'autre voiture.

— Si tu essayes de m'avoir à la chansonnette tu le regretteras, dit-elle. Mais c'est bon, allons-y !

Une demi-heure plus tard, la camionnette roulait dans la campagne endormie. La *Mamma* n'avait pas lâché son arme et gardait toute sa vigilance.

— Avez-vous une idée de la façon dont nous pouvons attirer Coroliou dans un piège ?

L'expression butée, elle semblait regarder droit devant elle, mais il savait qu'elle ne le quittait pas des yeux. Il conduisait à petite vitesse sur une route étroite qui s'éloignait d'Athènes.

— Si je l'avais voulu, dit-il, vous seriez déjà en mon pouvoir. Il me suffisait de braquer sur la droite, de basculer en-dehors de la camionnette et vous n'auriez pas eu le temps de tirer. D'ailleurs, puisque vous savez conduire, vous auriez plutôt essayé de cramponner le volant.

Il lui sembla que l'expression maussade du visage fatigué se dissipait.

— Faites-moi confiance, ajouta-t-il. Vous ne le regretterez pas. Maintenant c'est toute une meute qui vous traque. Vous êtes une femme solide et rusée, mais ils vous auront. Nous poursuivons le même but.

— Non. Moi, je veux tuer Coroliou.

— Absurde ! Il faut qu'il soit jugé, condamné. Une seule balle ne vous donnerait pas autant de satisfaction. Songez aux services immenses que vous pouvez rendre à votre patrie d'adoption. La C.I.A. ne s'en relèvera pas. La Mafia sera sur la sellette et sera obligée de mettre un frein à ses ambitions.

— Roule, fils. Bientôt tu devras prendre une route sur la droite.

C'est alors qu'ils aperçurent le fanal qui se balançait au milieu de la route, à moins de cinq cents mètres. Kovask leva instinctivement le pied de l'accélérateur.

— Qu'est-ce ?

— Barrage de flics.

— Si tu t'arrêtes, je te tue.

— Aucune envie.

Il enfonça la pédale et alluma ses pleins phares. Il n'y avait que deux hommes sur la route, près d'une fourgonnette rangée sur le côté. Ils n'eurent que le temps de sauter lorsqu'il arriva sur eux à la vitesse maximum.

— Ne tourne plus à droite, file tout droit.

— Regardez s'ils nous poursuivent. Il m'a semblé que la fourgonnette n'avait pas la radio.

— Je vois leurs phares, dit-elle après s'être retournée vers la lucarne arrière.

— Cette vitre est-elle coulissante ? Si oui, essayez de pousser quelques cageots sur la route.

Elle l'était, mais la vieille dame ne pouvait passer à l'arrière. Elle expliqua qu'elle voyait un balai et que, si elle pouvait l'atteindre, elle s'en servirait pour pousser les cageots. Cela demanda de longues minutes au cours desquelles elle déposa son pistolet sur le siège, se démenant furieusement sans souci pour sa robe qui remontait plus haut que sa décence ne l'aurait toléré en temps ordinaire.

— Je l'ai, triompha-t-elle.

A grands coups, elle poussa les cageots entassés à l'arrière, qui s'écroulèrent en plusieurs fois et avec bruit. Une odeur insoutenable de poisson pourri les envahit.

— Ils s'arrêtent, jubila-t-elle. Je crois qu'ils ont crevé.

Kovask s'octroya une cigarette qu'il alluma d'une main. Elle détourna son allumette pour allumer un cigarillo dont elle pompa la fumée avec délices.

— Continuez tout droit, fils. Plus loin, on tâchera de tourner à droite pour revenir chez moi.

Il sourit imperceptiblement de ce revirement, tandis qu'elle s'installait confortablement, tirait sa robe fleurie sur ses bas gris en constatant qu'une maille avait filé.

— De la saloperie, les bas de maintenant ! Avant c'était plus solide...

Au bout de cinq kilomètres, ils trouvèrent un embranchement. Il prit à droite, puis encore à droite, un peu plus loin.

— Vous connaissez bien la région, *Mamma*.

— J'ai longuement étudié la carte. Il y a longtemps que je prépare mon coup et je n'ai rien laissé au hasard. Le garni dans le vieux quartier, c'était de la frime. J'ai une bonne planque en pleine campagne et personne ne viendra nous y déranger.

Puis elle fit sauter son pistolet dans sa main, le rangea enfin dans son sac avec un rictus au coin de ses lèvres minces.

— Ça y est, on signe le traité ?

— Pour le moment, ouais ! Mais je vous préviens. Je ne suis pas encore convaincue. Je vois mal un service secret rompant des lances avec la C.I.A.

— C'est la guéguerre, *Mamma*, et depuis de longues années. La C.I.A. a déçu puis révolté bien des gens paisibles qui ont de hautes fonctions. L'abattre de front est impossible. Aux U.S.A., sa légende est tenace et le Yankee moyen s'imaginer qu'elle est la sauvegarde de la

liberté, alors qu'elle nous entraîne sûrement vers une dictature politique impitoyable. Ce que je fais dans ce pays est tout à fait illégal et, si je suis retrouvé en votre compagnie, ce sera la mort la plus pénible pour moi. Mais le jeu en valait la chandelle et il y a longtemps que je cherchais une bonne occasion comme celle-là. C'est votre action qui a en quelque sorte provoqué mon envoi en Grèce. Que comptiez-vous obtenir ?

Elle tira sur son cigarillo, se mit à rire sans retenue. Un rire franc, surprenant.

— Faire sortir Coroliou de son trou, amener Stournia à commettre une bêtise. Je prépare un beau coup monté, mais je vous en dirai plus quand nous nous connaissons mieux.

— Toujours méfiante, hein ?

— Toujours. C'est trop beau. Un joli garçon costaud et habitué à se battre qui se range de mon côté, c'est louche. Mais, enfin, je veux bien tenter l'expérience.

Une fois encore, il dut changer de route.

— Nous arrivons. Il y aura un petit chemin à travers champ et puis une vieille maison où j'habite.

— Seule ?

— Bien sûr. Pas de témoins gênants. A propos, votre cordonnier, vous ne le regrettez pas ?

— Non, mais votre justice est un peu trop expéditive.

Elle agita son cigarillo au bout de ses doigts boudinés :

— Je ne crois pas. Il m'avait vue sous ma nouvelle apparence. Inutile de laisser un type vivre après ça.

— Et Constantin Coroliou, vous connaissez son nouveau visage ?

La *Mamma* tira plusieurs fois sur son petit cigare avant de daigner répondre :

— Non, mais j'ai un moyen de le reconnaître parmi d'autres. Voyez-vous, fils, plus j'y pense et plus je trouve que cette idée de le ramener aux U.S.A. n'est pas la bonne pour moi. Avec un bon avocat et des influences politiques, il risque de s'en tirer.

— N'oubliez pas la tuerie de Nashville. On sait qu'il était présent et rien que pour ça, il risque la chaise.

Ce rappel d'un drame aussi affreux modifia son comportement. Elle jeta son cigarillo par la vitre baissée et regarda droit devant elle. Kovask s'excusa :

— Je n'aurais pas dû vous parler de ça.

— Vous en faites pas, fils ! C'est déjà vieux. Jusque-là, je n'avais jamais fait de mal à une mouche. Je vivais tranquille dans notre

maison, occupée à faire de bonnes pastas et des bons plats italiens. Et puis ils m'ont tué mon mari. Parce qu'il avait voulu constituer une association de chauffeurs-livreurs. Tout en restant dans le syndicat, mais pour que les gars se connaissent mieux. Bien sûr, il avait dans l'idée de contrer plus tard les mafiosi, mais eux ne lui en ont pas laissé le temps. Quatorze morts dont mon fils et ma belle-fille. Ils étaient réunis dans un petit local...

Soudain, elle changea de conversation :

— Le petit chemin que vous apercevez, vous allez le suivre un bout de temps et puis nous serons chez moi.

Cinq minutes plus tard, la camionnette pénétrait dans la cour d'une ferme en partie en ruine.

CHAPITRE VIII

La pièce où ils pénétrèrent tenait de la cuisine, de l'ancienne salle commune des fermes de jadis et du studio moderne tout à la fois. Des meubles vétustes et piqués par les vers voisinaient avec des fauteuils en plastique gonflable.

— Pas mal, chez moi, hein, fils ? Ce que j'ai pu apporter moi-même, je l'ai fait pour éviter les petits curieux. Ces fauteuils, par exemple.

Kovask fronça les sourcils :

— Mais alors, vous disposez d'un véhicule ?

— Bien sûr. Une petite Fiat, évidemment. Il y en a beaucoup dans ce pays, et je passé inaperçue tout en me faufilant partout. Soif ? J'ai du rosé au frais.

Elle se dirigea vers un petit réfrigérateur de camping posé sur une étagère, en sortit une bouteille.

— Vous avez l'électricité ?

— Bien sûr. Il y aura dix mois que je suis en Grèce et je me suis patiemment organisée. Puis il a fallu que j'enquête sur les agissements de Stournia et de ses hommes. Assez facile puisque Stournia n'a pas changé de visage, lui, comme Coroliou. Mais enfin, il a fallu du temps. Et puis un jour, j'ai eu beaucoup de chance. Il y a un mois environ, je suis tombée sur un de ses hommes, un certain Kyprovitz que je connaissais. Lui non. Je l'ai attiré dans un piège. Sur son corps, j'ai trouvé des renseignements importants sur le racket organisé par Coroliou avec la bénédiction de la C.I.A. et du K.Y.P.

— Des noms ?

— Ceux des victimes présentes et futures.

— Voilà pourquoi vous vous trouviez chez Kavoulos alors qu'il n'avait pas encore été rançonné ?

Elle lui jeta un regard en coin, remplit les deux verres de vin rosé :

— A votre santé.

— A notre alliance ?

Ce à quoi elle ne fit pas écho. Elle lampa son verre, claqua sa langue, s'en versa une autre ration :

— Vous êtes bien renseigné, reconnu-elle.

— Et ce Kyprovitcz ? Sa mort n'a pas alerté Stournia et Coroliou ?

— Je me suis arrangée pour qu'elle paraisse naturelle. Accident de voiture, corps carbonisé.

Il siffla d'admiration stupéfaite :

— Bigre, vous n'y allez pas de main morte !

— Et eux, croyez-vous qu'ils se soient montrés généreux ?

— Est-ce grâce à ces papiers trouvés sur son corps que vous avez localisé quelques informateurs de la bande ?

— Bien sûr, fils. Kyprovitcz s'occupait du quartier populaire de Plaka.

Lui aussi se versa une autre ration de rosé, la dégusta avec satisfaction :

— Je crois que j'ai eu beaucoup de chance de vous rencontrer et de vous convaincre. En fait, je me demande si j'y suis parvenu.

La *Mamma* regardait ailleurs et son lourd visage n'exprimait aucun sentiment. Tout était dans les yeux noirs et vifs qui fuyaient le contact.

— Demain est un autre jour, dit-elle. J'ai une chambre pour vous.

— Désolé, mais il faut que je rentre à Athènes. J'ai laissé chez Zervos une serviette en cuir contenant des affaires compromettantes. Si elle parvient entre les mains de la C.I.A., ils comprendront que je les ai bluffés. Il faut que j'aille là-bas.

— Avec la camionnette ?

— Pourquoi pas ?

Elle secoua la tête :

— Prenez plutôt la petite Fiat. Vous vous débrouillerez mieux. Le plein est toujours fait. Moi je vais me coucher. Vous pourrez passer par cette porte où vous trouverez un lit.

De la main, elle lui désignait l'ouverture :

— La Fiat est dans l'ancienne écurie qui communique directement avec cette chambre. Demain, nous reparlerons de tout ça.

Kovask se dirigea vers la porte, se retourna à mi-chemin :

— Les clefs ?

— Sur le contact.

Il ouvrit la porte, pénétra dans la pièce. Effectivement il y avait un lit étroit, une vieille armoire et une chaise. Il donna de la lumière, se dirigea vers l'autre porte qui donnait sur l'écurie, la trouva fermée. Il allait revenir demander la clé lorsque le lourd battant de bois se referma sèchement et qu'une clé tourna dans la serrure. Il ne marqua aucune surprise, se dirigea simplement vers la fenêtre. Les rideaux tirés, il constata la présence de solides barreaux en fer et de volets épais. La *Mamma* l'avait bien possédé, méfiante jusqu'au bout.

Assis sur le lit, il alluma une cigarette, commençait de la fumer lorsque le bruit d'un moteur s'éleva. Il y avait effectivement une voiture à côté et la *Mamma* venait de la mettre en marche. Bientôt le bruit s'éloigna, s'éteignit complètement. Il restait seul dans la ferme, prisonnier de la vieille dame. Evidemment, il aurait dû se méfier, se douter qu'elle n'accordait pas facilement sa confiance après avoir liquidé six personnes sans la moindre hésitation. La façon dont elle avait tué Zervos aurait dû être un avertissement. Seul côté positif de l'aventure, le fait qu'elle l'ait laissé en vie.

Lorsqu'il eut terminé sa cigarette, il écrasa le mégot, s'approcha de la porte. Les gonds, la serrure, se trouvaient de l'autre côté. De même en ce qui concernait la porte d'en face donnant sur l'écurie. Il ouvrit l'armoire, considéra d'un œil critique la planche épaisse qui servait d'étagère, la dégagea non sans difficultés. Ensuite, il dévissa les tire-fond d'assemblage du meuble.

Son travail commença par le bas de la porte où il introduisit la première des grosses vis après avoir bataillé un bon moment. Il enfonça la seconde cinq centimètres plus haut, retira la première pour la placer presque à côté de la seconde. Au fur et à mesure qu'il remontait l'élasticité du bois diminuait. Vint le moment où il put introduire le bout de l'étagère et faire levier. Quelque chose craqua du côté de la serrure. Une vis certainement, mais ce ne fut pas suffisant et il dut recommencer l'opération en partant du haut. Il n'arriva qu'à faire jouer la porte de quelques centimètres et les furieux coups d'épaules qu'il donna ne firent pas lâcher prise à l'ensemble. Il souffla quelques instants, engagea sa planche au maximum et pesa de toutes ses forces avec une rage concentrée. Et la porte capitula.

Dans la cuisine, il s'octroya un petit verre de rosé, regarda autour de lui, chercha une arme, certain que la *Mamma* possédait tout un arsenal, mais en vain. Ce fut dans l'écurie qu'il découvrit un manche cassé de pioche. Une bonne matraque qui lui rappela le pilon de Zervos. Le pauvre cordonnier était allé trop loin dans sa frousse. Il y avait laissé la vie. La camionnette démarra, mais se souvenant qu'il n'y avait que quelques litres d'essence dans le réservoir, il retourna dans l'écurie, découvrit la réserve de Cesca Pepini, veuve Varkos. Cinq jerricans de vingt litres. Il en transvasa un dans la camionnette, quitta la vieille ferme.

Sur la route d'Athènes, il guetta vainement un barrage de police, atteignit le centre ville sans ennui, pénétra dans le quartier de Plaka alors que sa montre indiquait 2 heures du matin. Il abandonna son véhicule assez loin de l'échoppe, marcha silencieusement dans les ruelles désertes.

Derrière les volets disjoints brillait une faible lumière et il se

demanda si la *Mamma* aurait eu le culot d'allumer une lampe. Il s'en approcha, colla son œil à une fente, sursauta. Vêtu d'un costume bien coupé de couleur claire, arborant une cravate voyante, un homme robuste était assis à califourchon sur une chaise et jonglait avec un gros automatique. Son visage basané paraissait mou, mais l'expression de son regard restait vigilante. Il paraissait attendre tranquillement l'arrivée d'un ami.

Se souvenant de l'imposte, Kovask fila dans le couloir de l'immeuble, pénétra dans la cour où séchaient en permanence une demi-douzaine de lessives. Pour atteindre l'ouverture, il utilisa la selle d'un vélomoteur abandonné dans un coin, roue bloquée par un câble d'acier anti-vol. L'acrobatie à laquelle il se livra l'inonda de transpiration car, plus que tout, il craignait le bruit et avait des doutes sur la solidité du châssis vitré. Enfin, il se laissa tomber dans la pièce secrète où il avait couché la nuit dernière. Sa serviette en cuir ne se trouvait plus sur le lit. Il passa dans la pièce aveugle sur la pointe des pieds.

L'étagère qui masquait, côté échoppe, l'appartement secret ne joignait pas très bien et il put distinguer parfaitement la scène dans la petite boutique. La *Mamma* gisait dans un coin, pieds et mains liés et l'homme assis sur sa chaise en face de la porte, tournait le dos à Kovask. Avec la lame d'un couteau qu'il trouva dans le tiroir d'une table, il souleva le loquet de fermeture. Le léger bruit alerta l'individu qui chercha autour de lui sans quitter son siège, et qui dut penser que les rats s'attaquaient aux réserves de cuir.

Le Commander repoussa l'étagère à toute volée, fonça vers l'homme et lui cogna le crâne avec son manche de pioche. Le mafioso bascula sur le côté et sa tête heurta en supplément le ciment de l'échoppe avec un bruit curieux.

La *Mamma*, bâillonnée, avait toute sa conscience et ses yeux lançaient des éclairs. Il libéra sa bouche avant de couper ses liens.

— Comment avez-vous pu vous évader de votre chambre ? demanda-t-elle tout d'abord.

Il comprit qu'elle était horriblement et doublement vexée. Il avait réussi à forcer la porte et il la surprenait en position critique. Elle se releva, épousseta sa robe à fleurs.

— Il m'a surprise alors que je ressortais des deux pièces secrètes.

— Un homme à Stournia ?

— Un certain Nikos.

— Filons, maintenant.

Mais, auparavant, il alla jeter un coup d'œil à la porte, vit arriver la Cadillac noire, se retourna, le visage crispé.

— Trop tard !

Il désigna les étagères :

— Croyez-vous qu'ils soient au courant ?

— Non. Celui-là a ouvert les yeux ronds lorsque je suis sortie par là.

Saisissant Nikos au collet, il le traîna dans la pièce voisine, suivi par la *Mamma*. Il alla chercher sa serviette, referma l'étagère alors qu'on frappait à la porte.

— Il était temps, souffla-t-il.

Rapidement, il traîna le corps de Nikos jusqu'à la chambre du fond, le fouilla. La *Mamma* avait ramassé l'arme du truand et il retrouva la sienne dans la poche de Nikos.

— On échange ? chuchota-t-il.

Elle tiqua visiblement, mais parut heureuse de récupérer son gros Beretta. Dans l'échoppe, la porte venait de s'ouvrir et plusieurs hommes parlaient à la fois. La *Mamma* alla coller son œil à la fente de lumière. Au bout d'une minute, elle céda la place et Kovask aperçut plusieurs visages, quatre en tout. Celui d'un homme au nez cassé et à la calvitie assez avancée le frappa. Stournia, Georgiou Stournia, le bras droit de Constantin Coroliou s'était dérangé en personne. Le visage crispé, l'air furieux, il regardait autour de lui avec des lueurs de meurtre dans les yeux.

— Ils nous ont enlevé Nikos, dit-il entre ses dents serrées. Incompréhensible ! Au téléphone, il a parlé de la *Mamma*. Impossible que cette femme ait pu le posséder. Non, je crois que ce Zervos bouffait à deux râteliers et qu'il n'était pas seul ici. Nikos a téléphoné il y a à peine un quart d'heure. Ils ne doivent pas être loin.

— On prévient les flics ? demanda quelqu'un d'invisible.

— Non. Déjà pour ce chauffeur de taxi, nous avons passé pour des incapables. On va tâcher d'arranger ça tout seuls. Comme des grands.

— On organise une planque ?

— Ici, ricana Stournia, tu rigoles ! Ils n'y reviendront pas de sitôt, tu peux me croire ! Foutons le camp même au plus vite. Cette fichue nuit n'en finit pas et cette vieille folle qui se manifeste en plusieurs endroits à la fois. Ce qui est sûr, c'est que Nikos la tenait et que quelqu'un est venu la libérer. Donc elle n'agit plus seule.

Ils sortirent tous après avoir éteint la lumière. Juste comme Nikos gémissait. La *Mamma* se pencha sur lui pour placer sa main épaisse sur sa bouche.

— Vous croyez qu'ils vont vraiment filer ?

— J'irai aux nouvelles tout à l'heure, dit Kovask en désignant l'imposte, mais pour l'instant, patience.

En silence, ils laissèrent s'écouler un quart d'heure. La *Mamma* bâillonnait toujours Nikos de sa main ferme. Une très faible clarté pénétrait par le châssis basculant.

— Nikos ne semble pas avoir donné votre nouveau signalement, chuchota Kovask. Ils chercheront toujours une *Mamma* alors que vous avez rajeuni de quelques années.

Ce compliment parut lui faire plaisir, car elle gloussa comme une gamine.

— Occupez-vous de lui, je vais en reconnaissance.

Pour sortir par l'imposte, il grimpa sur la table de toilette, retrouva de l'autre côté la selle du vélomoteur et avança prudemment dans le corridor. La ruelle, à première vue, paraissait déserte, mais il resta immobile pendant dix minutes avant d'en être totalement certain. Alors seulement, il s'aventura en dehors du porche, fit une ronde rapide dans les rues voisines avant de revenir à l'échoppe dont la porte n'était pas fermée à clé.

La *Mamma* sursauta lorsqu'il pénétra dans les pièces secrètes en manœuvrant le bloc d'étagères.

— J'ai failli tirer, dit-elle.

— Nous partons en emmenant celui-là. Il ne gémit plus ?

— Et pour cause. Il est mort. Vous avez cogné trop fort. C'est dommage, car nous aurions pu l'emmener avec nous et l'interroger.

Cette nouvelle l'irrita.

— Vous ne l'avez pas un peu aidé à passer ?

— Non. Je le voulais vivant.

Il la crut.

— On l'embarque quand même pour plonger Stournia dans l'incertitude. Votre voiture est loin ?

— Jamais nous ne pourrons le faire tenir derrière.

— Si ! Allez chercher la Fiat, et pas d'entourloupettes, cette fois.

Cesca eut un petit rire ravi et quitta l'échoppe. Une minute plus tard, il entendit ronfler le petit moteur dans la rue. Il chargea le corps sur son épaule, alla le faire basculer à la place plutôt restreinte de l'arrière, dut l'asseoir pour qu'il y tienne. Il revint chercher sa serviette en cuir et la *Mamma* démarra sur les chapeaux de roues. Le jour naissait et la ville commençait à s'animer. Ils la quittèrent alors que des files de travailleurs à pied et à bicyclette refluaient vers le centre-ville. Des arroseuses municipales mouillaient la chaussée, chassant la poussière vers les caniveaux. Une nouvelle journée éclatante allait commencer pour la Grèce tout entière.

— Un merveilleux pays, soupira Kovask, et il a fallu que nous le réduisions à l'esclavage avec l'aide des plus infectes crapules.

— Celle qui est derrière nous ne pourra plus faire de mal, fit la *Mamma* avec une férocité joyeuse.

Le cadavre coincé se maintenait en place, mais la tête aux yeux éteints brinquebalait un peu trop.

— Lorsque Stournia parlait, tout à l'heure, j'ai eu l'impression que tout n'allait pas au mieux entre lui et la police. Il a beau être épaulé par la C.I.A. et le K.Y.P., il n'est qu'un truand, et les flics ne peuvent quand même pas l'oublier !

Sceptique, le Commander s'abstint de répondre. La plupart des polices des régimes autoritaires se voyaient forcées d'utiliser les services de la pègre lorsque la répression politique devenait sa mission essentielle. Les gangsters, les malfrats, les petits truands devenaient alors ses meilleurs informateurs, et mettaient même un certain sadisme à dénoncer des gens honnêtes et respectables qui n'avaient qu'un tort, ne pas penser dans la ligne officielle.

Le soleil se leva sur la campagne alors que la petite voiture roulait au maximum de sa vitesse sur une route de plus en plus fréquentée. Ils aperçurent plusieurs motards qui paraissaient faire attention aux numéros minéralogiques.

— Stournia ne connaît que des échecs, dit la *Mamma* d'un ton allègre. Il finira par perdre la tête et Coroliou sera obligé d'intervenir en personne pour rétablir la situation. C'est là que je l'attends.

— Vous avez une idée derrière la tête ?

— Oui, mon fils, mais ne comptez pas trop sur elle. Collaboration, d'accord, mais pour la curée, chacun pour soi. C'est ainsi que je vois les choses, moi !

Ayant baissé la vitre, Kovask alluma une cigarette, lui trouva un goût amer. Il avait besoin d'un bon café, d'une bonne douche et surtout d'un bon lit.

— Et que ferez-vous ensuite ? Italie, U.S.A. ?

Elle parut interloquée.

— Je n'y ai pas encore songé. Depuis des mois je ne travaille que pour accomplir ma vengeance... La suite ? Je crois que je serai alors une vieille femme qui aura besoin de se reposer.

— Pourquoi pas aux U.S.A. avec quelques revenus dans un coin ensoleillé de la Floride ou de la Californie ?

Cette proposition la fit éclater de rire :

— Malin, hein ?

— Non, réaliste. Réfléchissez à cette proposition. Elle n'est pas si mauvaise.

Lorsqu'elle vit sa porte défoncée, la *Mamma* resta sans voix, examina les dégâts.

— On ne peut pas penser à tout, reconnut-elle. Je crois que vous ferez un bon allié et que je pourrai compter sur vous.

— Je parie que vous savez faire l'expresso comme personne, lui retourna Kovask, très aimable.

CHAPITRE IX

Lorsqu'il se réveilla, sa montre indiquait midi. Il se leva, furieux contre lui-même, passa dans la cuisine et s'immobilisa net. Transformée en cuisinière, tablier blanc et mains enfarinées, la *Mamma* s'activait devant son fourneau.

— J'espère que vous aimez les lasagnes et les escalopes de veau panées.

— Vous avez vu l'heure ?

— Et puis ? Vous trouvez qu'on s'est roulé les pouces, jusqu'ici ?

Ils avaient enterré Nikos dans les ruines d'une vieille grange avant de se coucher. Les affaires du mafioso se trouvaient sur le bahut ancien. Il compulsa le portefeuille, fut attiré par la photographie d'une jolie fille brune aux yeux prometteurs.

— Je savais bien qu'elle vous intéresserait. Un curieux prénom. Linda. J'aimerais voir la fille qui ose porter un tel prénom. Ce doit être une belle putain.

— Linda Praxas. La maîtresse de Nikos ?

— Vous trouverez l'adresse ailleurs.

Kovask caressa sa barbe vieille de deux jours maintenant, et que ses activités nocturnes avaient encore favorisée.

— Je vais me raser un peu, me laissant moustache et bouc.

— Vous avez une espèce de salle d'eau à côté, mais il faudra aller puiser à la fontaine extérieure.

Lorsqu'il revint, le couvert était mis et Cesca s'impatiait.

— Les lasagnes, ça n'attend pas.

Elle se servit copieusement et se mit à dévorer. Interdit, il la regarda enfourner de grosses quantités de nourriture accompagnées de grandes rasades de vin rosé. Elle finit par relever la tête :

— Pas faim, fils ?

— Si. Et c'est excellent.

Le regard d'aigle de la vieille dame s'attendrit l'espace de quelques secondes.

— Faut manger, sinon on ne tient pas le coup avec toutes ces émotions fortes. Vous allez voir cette fille ?

— Pour quoi faire ?

— Peut-être qu'elle connaît des choses intéressantes. En faisant le joli cœur avec elle, vous pourriez obtenir quelques renseignements.

— Si je comprends bien, vous me conseillez de coucher avec elle ?

Elle approuva :

— Parfaitement. Avec la nourriture solide, il faut à l'homme une femme de temps en temps. Depuis que vous êtes en Grèce, vous vous abstenez ? C'est mauvais, débilitant. Je regrette d'être si vieille, car vous êtes un joli garçon.

Ahuri, il resta la fourchette en l'air.

— Je vous surprends ?

— Et papa Varkos ?

— Ne mélangez pas l'amour et le besoin. Allez chez cette *putana* et voyez si elle peut nous servir. Moi, j'ai affaire en ville aussi.

Il termina son assiettée, refusa une nouvelle ration et choisit la plus petite des escalopes.

— Voulez-vous dire que vous allez encore liquider un pauvre type innocent ?

— Quoi, innocent ? Complice de Coroliou, oui. Ils n'ont qu'à refuser et entrer dans la résistance. Le reste, c'est de la philosophie.

— Soit, vous n'avez pas tort, mais la prudence voudrait que vous vous absteniez quelque temps.

— Peur, fiston ?

— Non. Mais si vous leur laissez croire que vous, vous avez peur, ils reprendront du poil de la bête, se croiront invulnérables et commettront une gaffe capitale.

— S'il faut patienter, je ne vois pas pourquoi vous regrettez de vous être levé à midi. Ne vous faites pas de souci. Ce soir, je vais en reconnaissance. Je ne prendrai même pas mon pistolet. Juste le vaporisateur.

— Qu'y a-t-il dedans ?

— Du vitriol. Très efficace pour une femme seule. Hier au soir, si je l'avais eu en main, ce Nikos ne m'aurait pas eue. A propos, merci quand même d'être venu me libérer. Vous saviez que j'étais là-bas ?

— J'ai bien pensé que vous désiriez savoir si je mentais ou non. Vous avez eu le temps de fouiller la serviette ?

Elle venait de s'octroyer une autre escalope et la découpait en morceaux énormes.

— Oui, Commander Kovask. Alors comme ça, la Navy est décidée à contrer la C.I.A. ?

— Tout juste quelques hommes. Des gens assez clairvoyants pour

se méfier de ce qui se passe en Grèce. Un beau jour, le mal pourrait ravager notre pays.

Elle leva son verre pour admirer la limpidité du vin :

— C'est déjà fait en grande partie... Ces salopards ont la mainmise sur l'économie américaine et on trouve à acheter à moitié prix n'importe quelle marchandise volée. Depuis les brosses à dents jusqu'aux camions. Vingt pour cent de la production nationale. Je l'ai lu dans une revue.

— Exact, reconnut-il. Vous comprenez mieux ma mission, maintenant ?

— J'essaye. Du fromage ?

— Grands Dieux, non ! Un fruit, si vous avez.

Au plus chaud de l'après-midi, la petite Fiat roulait en direction du centre-ville dans la torpeur générale qui vidait les rues et les avenues.

— Et ça roupille pendant que des milliers de types se font torturer dans les prisons, gronda la *Mamma*. Et vous voudriez que j'épargne ces gros pleins de soupe qui s'en tirent avec leur pognon ? Jamais de la vie !

— Méfiez-vous, *Mamma*. On tue par esprit de justice et puis on devient un assassin tout court.

Elle le conduisit à proximité du domicile de Linda Praxas, démarra avec un ironique : « Bonne chance ! » Kovask trouva rapidement l'immeuble cosu où gîtait la belle brune aux yeux langoureux. Pas de concierge. La sieste ! Il préférerait, car ses vêtements, fournis par feu Zervos, n'étaient guère présentables.

La belle habitait au premier et il appuya sur la sonnette sans hésitation. Personne ne se manifesta et il laissa son doigt sur le bouton jusqu'à ce que des cris indignés s'élevassent dans l'appartement. Des pas rapides approchèrent et la porte s'entrouvrit. Linda Praxas valait mieux que sa photographie et le léger peignoir enfilé à la hâte ne cachait presque rien de son corps pulpeux. Il put apprécier l'opulence de la poitrine, le creux tendre du nombril au milieu d'un bronzage réussi.

— Quoi encore ? Je n'achète rien.

— C'est Basile qui m'envoie.

L'œil charbonneux se fit soupçonneux :

— Tiens donc. Américain ?

— Bien sûr !

Elle jeta un coup d'œil derrière elle, haussa les épaules :

— Si le désordre ne vous effraie pas. Hier soir, on a fait un peu la bringue. Justement, Basile devait venir, et puis le salaud s'est défilé sans un coup de fil, rien.

Le living-room était dans un état stupéfiant. Devant lui, Linda se baissa pour ramasser un coussin, son peignoir remonta sur ses fesses menues et bien cambrées. D'un regard sournois, elle s'assura qu'il avait bien profité du spectacle.

— Quel bordel ! Et ma femme de ménage qui est malade. Je vais devenir folle, moi.

Agenouillée, elle essayait de ramasser les mégots qui traînaient sur la moquette, levait des yeux ingénus vers son visiteur qui découvrait maintenant deux seins en poire à la pointe d'un rose très doux.

— Vous m'apportez des nouvelles de Basile ?

— Il a dû s'absenter... Plusieurs jours. Peut-être une semaine. Peut-être plus.

— Quoi ?

Elle bondit sur ses pieds, et le visage transformé par la colère, s'approcha de lui.

— Que dites-vous ?... Le salaud !... Il m'avait promis...

Puis elle se mordit les lèvres, mais son regard resta plein de fureur.

— C'est pourquoi je suis venu, dit doucement Kovask. Il m'a dit de vous apporter ce qu'il vous doit. Nous sommes en compte tous les deux.

Brusquement, elle éclata d'un rire strident, se laissa choir sur un canapé très bas, agita de belles jambes sans souci pour ce qu'elle pouvait montrer.

— Ah ! Ce Basile ! Il n'en fera jamais d'autre. Alors vous lui servez de banquier ?

— Si vous voulez, dit Kovask en sortant son portefeuille de sa poche. Aussitôt l'œil de la fille brilla davantage et il songea à la *Mamma* qui ne s'était guère trompée sur son compte :

— Combien, au fait ?

— Bah ! dix mille drachmes suffiront pour le moment ! S'il ne reste pas trop longtemps absent.

Trois cent vingt dollars tout de même. Il les compta soigneusement, tandis qu'elle lorgnait sur le contenu de son portefeuille. Les billets en main, elle disparut quelques instants, revint avec un sourire de chatte.

— Vous voulez un reçu ?

Il protesta glamment. Basile était un vieil ami en qui il avait toute confiance.

— Une bière ? Un peu de whisky ? Enfin s'il en reste.

Il en restait un fond, mais comme personne n'avait remplacé l'eau des glaçons au cours de la folle nuit, ils durent le boire chaud. Elle

vint s'asseoir à côté de lui.

— Si vous aviez été là cette nuit... Quel cirque !

— Je suis partant pour le prochain... Comme clown, je me défends assez bien.

Elle l'examina sous le nez, secoua son index d'une façon amusante comme si le doigt était indépendant de sa main :

— Clown ? Polisson, oui. Encore une chance que Basile m'envoie un joli garçon. C'est pas toujours le cas...

Une nouvelle fois, elle se mordit les lèvres, changea de conversation.

— Mais vous êtes habillé comme un débardeur. Je me suis méfiée lorsque je vous ai vu. Nikos est drôlement bien sapé et ses amis aussi.

— Vous les connaissez tous ? Stournia ? Berdakys ?

— Bien sûr... Pas des marrants, mais enfin.

Il but une gorgée de Gilbey's, ajouta d'une voix indifférente :

— Coroliou ?

— Qui ? Non, connais pas. Mais il y en a qui ne disent pas facilement leur nom. Et vous, c'est comment ?

— Syros Dragoumi.

C'était le nom qui figurait sur la fausse carte d'identité fournie par Zervos le cordonnier.

— Je vous croyais vraiment américain... Enfin, pas d'origine grecque. Vous travaillez avec Basile ?

— Pas tout à fait.

Elle lui caressait le bras, glissait sa main dans la chemise entrouverte.

— Tiens, vous avez le poil blond avec des cheveux châains ?

— Oh ! J'ai bien d'autres anomalies. Voulez-vous les voir toutes ?

Une fois encore elle pouffa, mais sa main n'en continua pas moins son investigation. Elle était si près de lui qu'il entoura ses épaules. Tout de suite elle tendit sa bouche, se renversa en l'entraînant sur le divan, le peignoir complètement ouvert.

— Tu es arrivé au bon moment, soupira-t-elle. Hier soir, j'étais complètement paf. Les copains m'ont couchée et quand je me suis réveillée, il y a une heure, je me demandais si un beau gars n'aurait pas la bonne idée de sonner à ma porte.

Des mains et de la bouche il parcourait le corps qui s'étirait de plaisir. Les seins dardaient des pointes dures, le ventre musclé se creusait.

— Viens vite.

Pourtant, encore une fois, elle remarqua :

— Ce que tu es blond ! De partout. C'est drôlement chouette. Dommage que tes cheveux ne le soient pas !

Il l'écrasa sous lui, la posséda sans plus attendre. Ce qu'elle souhaitait, car elle se tordit immédiatement sous le plaisir qui n'attendait qu'une occasion pour éclore. Kovask trouva une immense satisfaction avec ce corps tiède et uniquement entretenu pour l'amour. Linda ne se contenta pas de cette première étreinte et le sollicita d'une bouche goulue pour qu'il reprenne le dialogue. Si bien qu'au bout d'une heure, il luttait contre une puissante envie de dormir. Il tituba jusqu'à la salle de bains, fit couler de l'eau froide sur sa tête. Mutine, elle le rejoignit, glissa sa main entre ses jambes.

— Non, dit-il. Je crois que c'est suffisant.

— Tu as tort. Il faut le faire tant qu'on peut. Je vais m'occuper de toi, et...

Il dut fuir vers le living, enfiler à la hâte ses vêtements. Boudeuse, elle le regardait faire, appuyée contre le chambranle de la porte donnant dans la salle de bains.

— Moi qui croyais que tu me ferais crier grâce.

— Je suis un peu fatigué, expliqua-t-il... Mais la prochaine fois je te promets la grande forme.

Il eut la bonne idée de prendre quelques billets dans son portefeuille et de les glisser entre ses seins. Du coup elle redevint plus gaie.

— Tu es gentil. Tous ces pignoufs que Basile traîne dans ses basques ne me plaisent pas beaucoup. Et puis ce sont des prétentieux. Ils sont d'accord pour la petite affaire, mais veulent qu'on les prenne au sérieux. Tu veux que je te dise ? Ils me font peur.

— Stournia ?

— Lui et les autres. Il y en a un surtout...

Kovask s'arrêta de respirer, certain que la fille allait satisfaire sa curiosité la plus brûlante.

— Un type au visage glacé... J'ai l'impression qu'il s'est fait tirer la peau ou qu'il a eu une attaque. Pas une ride, pas une expression. Un mannequin.

— Grand ?

— Pas tellement.

— Des yeux marrons ?

Linda releva la tête, le fixa dans les yeux :

— Pourquoi t'intéresse-t-il ?

— Parce que je connais les copains de Basile et que j'essaie de situer celui-là.

Elle secoua la tête avec toujours une expression vaguement soupçonneuse.

— Tu te trompes. Celui-là vient seul. Il connaît Basile, mais ce dernier ne l'accompagne jamais. D'ailleurs, Basile déteste que j'en parle et je ferais mieux de me taire.

Kovask fit la moue :

— Je ne le connais pas.

Il ne lui restait plus qu'à s'en aller, mais il reviendrait dès qu'il le pourrait. Les relations de la fille paraissaient intéressantes, et il se demandait si ce client mystérieux qui venait seul chez elle et dont Basile évitait de parler n'était pas Coroliou lui-même.

— Tu t'en vas ?

— Il le faut.

— Demain je donne une party... Basile n'en sait rien, tu sais ? Il n'aimerait pas ça.

— Compte sur moi.

— A la fin, il est barbe. Je t'invite.

— Ça m'ennuie de lui faire des cachoteries.

— Bah ! Il en fait bien d'autres, lui !

Brusquement, il trouva que tout était trop facile. Cette fille n'attendait que sa visite pour faire immédiatement l'amour, racontait aisément sa vie, citait ses amis.

— Promis ? Demain ? A partir de 10 heures du soir ? Mais ne viens pas trop tard. Si tu trouves du champagne ou du whisky, ce sera encore mieux, mais ce n'est pas obligatoire.

— D'accord. Si Stournia et Berdakys viennent te voir, ne parle pas de moi. Ce serait ennuyeux pour Nikos et ça ferait une drôle de salade.

— Oh ! ne t'inquiète pas. Ils sont tellement méfiants avec moi. Seulement, ils ont du pognon et, en ce moment, à Athènes, c'est plutôt rare. Et puis avec eux, je n'ai jamais d'ennuis avec la police.

Elle se hissa sur la pointe de ses pieds nus pour l'embrasser sur la bouche :

— Ce que tu es grand !

De la porte, elle lui envoya un baiser de la main, referma lentement. Cette fois, le concierge qui se levait de la sieste, le vit passer, et ne cacha pas son mépris pour ce visiteur aux vêtements peu conformes au standing de son immeuble. Kovask souhaita in petto qu'il ne se souvienne pas de son visage.

A cette heure, la rue commençait à s'animer. Il y avait quelques promeneurs qui se dirigeait vers la fraîcheur voisine des jardins royaux. Beaucoup de touristes, en majorité allemands, se traînaient

sous le soleil féroce, mouchoir à la main pour étancher une transpiration continue.

Un coup de klaxon l'alerta et la petite Fiat vint se ranger à sa hauteur. Il se cassa en trois pour s'installer à côté de Cesca Pepini dont le corps imposant tenait déjà pas mal de place. Elle démarra sur-le-champ.

— Alors, cette sieste ?

— Excellente.

— La petite demoiselle se paye un quartier luxueux et un immeuble bourgeois. J'ai eu tout loisir de l'admirer, car ça fait près de trois quarts d'heure que je poiraute.

— Désolé, mais il aurait été inconvenant d'entrer et de ressortir aussitôt.

— C'est pourtant ce que vous avez fait avec elle, ricana-t-elle grossièrement.

Il fit semblant de s'offusquer.

— Oh ! *Mamma*, ce n'est pas joli-joli ce que vous dites là. Et pas très gentil pour Linda.

— Je peux vous dire que cette fille n'est pas surveillée. Je n'ai rien remarqué de suspect, et pourtant j'ai ouvert l'œil. Est-elle jolie, au moins ?

— Jalouse ?

— Hé ! Qui sait ? fit-elle d'un ton sérieux. Je regrette les ans qui s'accumulent sur moi comme ils le peuvent, c'est-à-dire en cellulite et en bourrelets disgracieux. C'est bien une putain, hein ?

— J'ai déboursé quatre cents dollars environ.

— Pour autre chose qu'un souvenir érotique, j'espère ?

— Hon, hon !

Prenant plaisir à la faire mijoter, il alluma une cigarette, mit son coude à la portière et parut s'intéresser à la circulation et aux vitrines des magasins.

— Alors quoi, grogna-t-elle, vous accouchez ?

— Stournia et son équipe viennent chez elle. Mais Nikos est le plus assidu.

— Elle parlera de votre visite.

— Peut-être pas. Elle déteste les histoires et évitera de mentionner mon nom. Il y a un type bizarre qui lui rend visite quelquefois. J'en saurai davantage demain. Elle m'a invité à une party. J'espère que l'alcool aidant, elle me fera d'autres confidences.

— Un type bizarre ? fit la *Mamma* d'une voix altérée.

— Visage glacé... Mystérieux... Elle a l'impression qu'il s'est fait

tirer la peau ou modifier le portrait.

La *Mamma* hennit de plaisir.

CHAPITRE X

Rue Nileosi, Georgiou ne décolérait plus depuis le matin. Un berger qui promenait son troupeau au nord de la capitale avait découvert le corps d'Angelou Zervos, le cordonnier unijambiste disparu la nuit précédente en compagnie de Basile Nikos. La police judiciaire avait averti le K.Y.P. qui avait communiqué la nouvelle à Stournia.

— Si Basile avait été tué, il se trouverait au même endroit, non ? osa avancer Berdakys.

— Ta gueule ! hurla Stournia qui tournait en rond, cravate défaits et bras de chemise retroussés. Laisse-moi réfléchir en paix.

Il s'approcha de la cheminée en marbre, sur laquelle attendaient en permanence un récipient isothermique pour les glaçons et une bouteille de scotch, se prépara un verre.

— Cette bonne femme n'a pas pu les avoir tous les deux. Il y a quelque chose qui cloche là-dedans.

Le téléphone sonna. Berdakys décrocha, changea de couleur, masqua le micro.

— Terry Darmon.

Le patron de la C.I.A. pour la Grèce. Stournia eut l'impression d'avoir devant lui le visage au crâne chauve, comme passé au papier de verre. Il ferma les yeux une seconde, reprit son souffle pour plonger dans l'épreuve :

— Ici, Stournia.

— Ce Zervos était un de vos informateurs, n'est-ce pas ? Comme ce chauffeur de taxi assassiné dans un appartement du quartier de Plaka ? Que se passe-t-il, Stournia ?

— Si je le savais. Nikos a disparu. Il avait mis la main sur cette vieille femme, l'avait maîtrisée. Il n'a pris que le temps de venir nous téléphoner. Nous n'avons rien retrouvé, Ni lui ni la *Mamma*.

— Vous vous débrouillez mal, Stournia, et si ça continue sur cette lancée, notre association ne pourra plus tenir. Vous êtes là pour organiser un réseau très dense d'informateurs. Pour cela, il vous faut de l'argent. Vous rançonnez des types qui peuvent payer. Evitez qu'on vous les assassine.

— Je ne peux quand même pas les faire protéger tous ? Il me faudrait plusieurs centaines d'hommes.

— Vous n'avez jamais pensé à tendre un piège ? Faites marcher vos méninges. Ce racket vous rapporte cent millions de drachmes par mois, environ. Vous en distribuez la moitié à vos informateurs et le reste tombe dans vos poches.

— Pas exactement, protesta faiblement Stournia.

— Ça, je ne veux pas le savoir. La part que reçoit la « famille » à laquelle vous appartenez, je m'en fous. Je veux un résultat. Cette vieille femme doit être localisée avant la fin de la semaine. Nous sommes mercredi.

Stournia ferma les yeux, n'osa même pas soupirer.

— Autre chose. Cette nuit, sur une route du nord, une camionnette a forcé un barrage. A bord, un couple dont, semble-t-il, une femme d'un certain âge, mais ce n'est pas sûr. Demandez le rapport à la police de la route. Il y a peut-être quelque chose là-dedans.

Lorsqu'il eut raccroché, le mafioso se précipita vers son verre, l'avalala d'un trait, grimaça car les glaçons avaient eu le temps de fondre.

— Dégueulasse !

Puis il regarda son collaborateur :

— Berdakys, apporte-moi la liste de tous ceux qui crachent au bassinet. Je crois que j'ai une idée...

Pendant une heure, Stournia étudia avec soin chaque dossier concernant des commerçants, des industriels et des chefs d'entreprises.

— Nous allons tendre un piège à cette vieille *putana*. Mais il faudrait procéder par élimination, repérer à l'avance ceux qu'elle va frapper.

— Oui, mais comment éliminer ? remarqua Berdakys. A partir de quoi ?

Stournia commença à s'irriter, repoussa en vrac tous les dossiers, alluma un cigare.

— Pas facile, reconnut-il. Kavoulos, par exemple. On allait juste le faire payer.

— Les Tsaroulis devaient payer le lendemain. Le fabricant de bière assassiné avant-hier soir, lui, avait une semaine devant lui.

— Cette femme ne suit donc aucune logique. C'est ce que tu veux dire ?

— A peu près, répondit prudemment son adjoint.

Mettant ses pieds sur son bureau, Stournia fuma en silence, les yeux mi-fermés.

— Tu te souviens de Kyprovitcz qui travaillait pour nous ?

— Il n'y a qu'un mois qu'il est mort, protesta Berdakys. L'enquête a conclu à un accident.

— Tout a grillé. Lui aussi et le petit carnet qui ne le quittait jamais, puisqu'il s'occupait du quartier de Plaka. Il avait aussi noté la liste de tous nos clients actuels et à venir.

— Vous croyez que la *Mamma*...

— Un mois. Elle a attendu presque trois semaines avant de passer à l'attaque. Nous n'avons pas immédiatement établi le rapport, mais maintenant je suis certain que Kyprovitcz a été sa première victime.

Le téléphone sonna à nouveau et Stournia eut le pressentiment que c'était son chef direct Constantin Coroliou. Il décrocha d'une main mal assurée.

— Oui, murmura-t-il... Et ce n'est pas tout. Nikos a disparu.

A partir de là, il ne prononça plus un seul mot pendant de longues minutes. Il passa par toutes les couleurs, sous l'œil surnois de Berdakys qui faisait semblant de regarder par la fenêtre, mais ne perdait pas une miette du spectacle.

— Mais cette fille ? dit-il à un moment donné...

Coroliou lui coupa la parole et il bredouilla lamentablement jusqu'à la fin de la conversation. Ayant raccroché, il reprit son cigare, tira en vain dessus et le jeta dans le cendrier, en reprit un autre qu'il mordit rageusement.

— Le patron est au courant pour Linda Praxas.

— Il a ses propres informateurs. C'était la maîtresse de Nikos.

Stournia le regarda d'un œil torve :

— Pourquoi c'était ? C'est toujours sa maîtresse et rien ne prouve qu'il est mort. Il faut qu'on surveille cette fille. Tu as du monde ?

Ayant ouvert un classeur, Berdakys ramena une feuille.

— A tout hasard, j'avais enquêté sur elle. Brave fille, un peu fofolle et qui vit de ses charmes, mais par relations... Nikos a été chic de nous la faire connaître.

— Ça va. Des filles on en trouverait à la pelle. La suite.

— Le concierge acceptera certainement de travailler pour nous. Je vais le contacter.

Il consulta sa montre :

— Quatre heures. Je vais faire un tour jusque là-bas.

— Tout à l'heure, dit Stournia, lorsque Coroliou a téléphoné, nous parlions du carnet de Kyprovitcz. Il n'en existe aucun double ?

— Pas à ma connaissance. Mais il avait fait bon nombre d'enquêtes sur les types susceptibles de payer la grosse somme. Ces

renseignements, il les avait transcrits pour nos dossiers. Vous croyez que la bonne femme suit un ordre qui serait celui du carnet ?

— J'en sais rien, fit Nikos excédé. Mais si on pouvait obtenir trois ou quatre noms et parmi eux celui de la future victime... Nous aurions fait un progrès énorme.

En silence, Berdakys fouillait dans le classeur comme si une idée lui était venue. Stournia le considéra d'un œil sceptique, mais s'abstint de toute réflexion. Il songeait à Linda Praxas. Une jolie fille expérimentée. Il fallait venir en Europe pour rencontrer des femmes qui n'avaient pas l'air de s'ennuyer en faisant l'amour. Si par hasard Nikos ne devait pas revenir, il pourrait éventuellement la prendre sous sa protection, à condition qu'elle ne reçoive pas d'autres hommes à partir de ce moment-là. Curieux, tout de même, que Constantin Coroliou soit au courant de son existence. Il frissonna à la pensée que chacun de ses gestes, de ses allées et venues n'échappaient pas au grand patron. Alors que lui-même ignorait tout de lui. Certes, il connaissait l'ancien Constantin Coroliou, son visage, ses tics. Mais depuis son opération de chirurgie esthétique, plus rien. Le black-out complet. Un beau jour, Coroliou lui avait proposé « un coup extraordinaire qui pouvait les enrichir au-delà du possible avec l'accord de l'Organisation. Il lui suffisait de rentrer au pays natal. » Jamais il n'avait depuis rencontré son chef, ne reconnaissait même pas sa voix, en arrivait parfois à douter de son existence. Tout cela n'était peut-être qu'un immense bluff de la C.I.A. Mais les drachmes qu'il empochait régulièrement n'étaient pas des billets de la sainte Farce et mieux valait ne pas trop se creuser la cervelle.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? lança-t-il à son collaborateur toujours penché sur ses dossiers.

— Un instant, patron. Je crois que je tiens quelque chose.

A la fois intrigué et vexé, Stournia tapota le dessus de son bureau de ses doigts carrés, tirant de son cigare d'énormes nuages de fumée. Il dut patienter dix minutes avant que Berdakys daigne revenir vers lui.

— Voyez plutôt. Kavoulos, les deux Tsaroulis et Santeros étaient des types faciles à tuer. Le premier a été descendu une fois seul dans ses bureaux après le départ des deux secrétaires, Tsaroulis père parmi un entassement de barriques, Tsaroulis fils alors qu'il était seul dans son bureau, lui aussi, et Santeros dans sa voiture. Il n'a jamais eu de chauffeur, n'en a jamais voulu.

Caressant son menton épais, Stournia regardait son homme les yeux mi-fermés, comme un chat regarde une souris. Il lui en voulait d'avoir trouvé ça avant lui, le lui pardonnerait difficilement. Mais il savait se montrer beau joueur, du moins en apparence :

— Pas mal. Et ces papiers, c'est quoi ?

— Ils concernent les types qui peuvent être facilement liquidés. Nous avons sur chacun un petit topo sur leurs habitudes, leur mode de vie, leur maîtresse. Dans la masse, neuf sur dix sont difficiles à abattre. Soit qu'ils soient entourés par trop d'employés, soit qu'ils habitent sur le lieu de leur travail, soit qu'ils soient, comme c'est le cas pour certains, protégés par des gardes du corps. Mais j'ai isolé huit bonshommes.

Stournia grimaça :

— C'est trop.

— Nous allons étudier leur vie plus attentivement. Quel chiffre vous conviendrait ?

— Trois à quatre. Nous doterons chacun de deux gars qui les surveilleront nuit et jour. Il faudra donc une relève. De quoi occuper tout notre effectif.

— Bien, dit Berdakys, je m'en occupe. La vieille femme doit étudier chacune de ses victimes, ses habitudes et ne frappe qu'à coup sûr. Vous me donnez jusqu'à quand ?

— Demain matin au plus tard. Est-ce que ce sont les trois mille dollars de la prime qui te tentent ?

— Pourquoi pas, sourit Berdakys.

— Méfie-toi de ne pas être grillé par un petit informateur de la rue. Zervos a bien failli réussir.

Berdakys se retourna à la porte, toujours souriant, mais Stournia remarqua que ses doigts se crispaient sur ses dossiers et il jouit intérieurement de cette colère rentrée.

— Oui, mais en définitive, la *Mamma* l'a possédé. Et il en sera de même pour tous les petits gars imprudents qui croiront pouvoir l'intercepter à eux tout seuls.

— N'oublie pas d'aller voir le concierge de cette fille.

— Je n'oublierai pas, répliqua son adjoint.

Une fois seul, Stournia manifesta sa mauvaise humeur en écrasant son cigare dans le cendrier. Un geste habituel. Il se leva pour prendre un autre verre, revint pour consulter le contenu de la corbeille du courrier. Depuis la veille traînait un avis de recherche concernant un citoyen américain, Serge Kovask, Commander de la Navy, disparu mystérieusement en pleine journée à son hôtel du centre-ville. L'avis émanait de la C.I.A., était signé Terry Darmon. Ce Commander se trouvait en mission officielle dans le pays et l'hypothèse d'un enlèvement par des terroristes n'était pas exclue.

Le nécessaire avait été fait par le secrétariat de Stournia auprès des informateurs de toute nature qui hantaient les rues d'Athènes. Le signalement du marin avait été largement diffusé, mais jusqu'à

présent, aucun résultat. L'homme s'était évaporé dans sa chambre, avec une serviette pleine de documents importants. Stournia soupira. S'il avait pu fournir au moins quelques indications à Darmon au sujet de ce Kovask, le terrible patron de la C.I.A. locale aurait peut-être oublié ses récents échecs au sujet de la *Mamma*.

Il se fit apporter les derniers rapports sur les activités des milieux opposés au régime, n'y trouva rien qui méritât de s'y intéresser. Les informateurs signalaient beaucoup de choses sans importance avec un verbiage qu'ils prenaient pour de la conscience professionnelle. Son humeur en devint massacrant et il alla se passer les nerfs en assistant à l'interrogatoire poussé, dans les caves de l'immeuble, de plusieurs suspects. Dans une pièce du sous-sol, on appliquait la *falanga* à un homme de quarante ans couché sur une table, attaché par des sangles. A tour de rôle, les hommes de Stournia lui frappaient la plante des pieds avec une barre de fer. Apprenant qu'il s'agissait d'un professeur, le *mafioso* ne cacha pas sa satisfaction, il avait toujours détesté ce genre d'intellectuel.

Le lendemain, lorsque Berdakys pénétra dans son bureau, Stournia l'aurait giflé pour son air triomphant.

— Bien dormi ?

— A peine deux heures, mais j'ai trouvé trois noms. J'ai travaillé toute la nuit pour éliminer les autres.

Stournia prit un air sceptique.

— Et tu crois que ça marchera ?

— Ecoutez plutôt.

Malgré son air détaché, il enregistra les trois noms : Nekorion, Vouna et Kandilli. Berdakys lui exposait en long et en large les raisons de son choix.

— D'ailleurs, j'ai préparé un petit topo qui tient sur une feuille. Si vous voulez y jeter un coup d'œil ?

Stournia repoussa la feuille :

— Tout à l'heure. Le concierge de Linda Praxas ?

— Facile. Il claquait des dents lorsque je me suis présenté à lui. Désormais, il va la surveiller étroitement. Mais j'en ai appris de belles sur elle. Non seulement elle reçoit pas mal d'hommes, mais encore elle organise des parties avec des jeunes, et ça boit et ça danse jusqu'à l'aube. Il paraît que c'est fréquent.

— Nikos l'ignorait.

— Cette fille est beaucoup trop indépendante pour qu'on lui fasse confiance, ajouta Berdakys.

Le poing de son patron s'abattit avec force sur le bureau :

— De quoi te mêles-tu ?

— Ne vous énervez pas, patron. Après tout, elle fait ce qu'elle veut.

Berdakys quitta la pièce, préférant ne pas imposer sa présence aux nerfs de son chef. Il le connaissait. Le téléphone sonna tout de suite après son départ.

— Coroliou, fit la voix trop douceuse. Lisez les journaux, Stournia. Vous apprendrez du nouveau sur les exploits de la *Mamma*. Que comptez-vous faire ?

— Je suis en train de préparer un piège, bégaya Stournia.

— Darmon est furieux. Ça va très mal pour vous, Stournia.

Il raccrocha, essuya son front, défit sa cravate. Berdakys entra avec un journal à la main. Il ne remarqua pas son drôle d'air.

— Donne !

Un certain Kandilli, publiciste, avait été assassiné dans sa villa où il vivait seul depuis la mort de sa femme.

— Nom de Dieu, Kandilli ?

Il fouilla dans les papiers, trouva le rapport de Berdakys. Ce dernier souriait cruellement :

— Le même que j'ai indiqué sur ce papier, patron. Vous voyez que le choix de ces trois bonshommes était bon ?

— Tu l'avais lu dans les premières éditions, hein ?

L'autre haussa les épaules :

— Le crime ne figure que dans la dernière qui vient de sortir. J'avais trouvé ce nom par simple déduction.

CHAPITRE XI

En revenant de la capitale vers cinq heures du soir, la *Mamma* avait une idée derrière la tête, car, lorsque Kovask descendit de voiture pour ouvrir la porte de l'écurie servant de garage, elle redémarra vivement, tournant sur place, s'éloignant en secouant son bras par la vitre baissée. Il ne fut même pas surpris et rentra seul dans la ferme. Encore une lubie de Cesca Pepini. A moins qu'il ne s'agisse de quelque chose de plus grave.

Soucieux, il fouilla la cuisine, sa chambre, dans l'espoir de découvrir le fameux carnet de Kyprovitcz ou l'arsenal de la vieille dame, mais en vain. Il continua ses recherches dans les dépendances, en profita pour aller jeter un coup d'œil à la tombe secrète de Basile Nikos. Pour le découvrir, il faudrait qu'un bulldozer vienne un jour déblayer les ruines. Cette région au nord de la capitale, aride et désolée, n'intéressait personne. Le truand risquait d'être porté disparu pour toujours.

La *Mamma* revint vers 8 heures du soir, alors qu'il tournait en rond dans la cuisine, buvant de temps en temps un peu de rosé glacé, fumant cigarette sur cigarette. Sans moyen de transport, il se sentait prisonnier de ces murs vétustes. Il l'accueillit plutôt fraîchement.

— Vous aviez oublié le sel ou le pain ? lança-t-il lorsque la voiture s'immobilisa devant l'écurie.

— Ouvrez-moi la porte. Nous discuterons ensuite.

Lorsqu'elle s'extirpa laborieusement de la petite Fiat, elle n'oublia pas un filet à provisions plein à craquer.

— Il faut quand même manger, non ?

— Ne me racontez pas que vous êtes retournée à Athènes uniquement pour ça !

— J'avais un petit travail à faire.

Dans la cuisine, elle alla directement au petit réfrigérateur de camping prendre la bouteille de rosé, fit la grimace :

— Le niveau a drôlement baissé, remarqua-t-elle.

Elle avala un verre, soupira de soulagement. Kovask la regardait sombrement.

— Quel petit travail ?

— Vous avez du feu ?

Son cigarillo embrasé, elle parut aux anges.

— Vous avez descendu quelqu'un ?

— Tiens, comment avez-vous deviné ?

— Je me demande si vous n'êtes pas complètement folle, lança-t-il en se maîtrisant difficilement.

Les yeux noirs de la *Mamma* lancèrent des étincelles. Elle s'approcha de lui, le visage dur :

— Fils, ne vous mêlez pas de mes affaires. Nous collaborons, soit ! Mais chacun garde son indépendance.

— Ce soir, qui ?

— Vous verrez ça dans le journal, demain matin. Un certain Kandilli, publiciste, qui vivait seul dans sa villa au sud de la ville. J'ai dû attendre pas mal de temps le retour de ce salaud.

— Une victime de Coroliou ?

— Un complice. Il n'est pas obligé de payer. Il est seul, sans responsabilité de famille. Il peut prendre le maquis. Pas besoin d'être communiste pour ça. Il y en a tout un échantillonnage, du centre droit à l'extrême gauche. Mais non ! Ce petit monsieur voulait jouir de la vie, empocher du pognon. Bien sûr, ça ne lui plaisait guère d'en ristourner la plus grosse partie à Stournia, mais enfin..., c'était supportable, et il pouvait continuer à mener joyeuse vie.

— Qu'espérez-vous ? Que les autres refuseront de payer ?

— Peut-être pas, mais ça les fera réfléchir et, en attendant, la panique doit commencer à les prendre.

Il était furieux :

— Vous allez compromettre notre plan. Grâce à cette fille Linda Praxas, nous avons quelque chance de capturer Coroliou. Mais non ! Vous n'en faites qu'à votre tête. Vous finirez par tomber dans un piège. Coroliou, Stournia et les autres ne sont pas des imbéciles. Ils finiront par vous coincer. Vous commettez forcément un certain nombre d'erreurs qu'ils sauront utiliser. Suivez-vous un ordre particulier ?

— Non, je frappe au hasard.

Pourtant, il eut l'impression que ses arguments avaient quelque peu mordu dans la superbe inconscience de la vieille dame. Il donna d'autres coups de dents.

— Comment les choisissez-vous ? Ce Kandilli vivait seul, Kavoulos aussi.

— Oui, mais les Tsaroulis, triompha-t-elle.

— Le vieux, sur le port désert à cause de la sieste, et le fils dans ses

bureaux vides. Et l'autre, le brasseur, dans sa voiture. Comment avez-vous pu vous embarquer à son insu ?

Elle étouffa un petit rire de gamine :

— Du stop. Tout simplement du stop. Devant ses bureaux. Je lui ai dit que j'étais la nouvelle bonne de ses proches voisins. Vous pensez bien qu'il n'allait pas refuser de leur rendre service. Rien de plus facile, comme vous voyez.

Kovask se retourna pour sourire. Diabolique, cette femme ! Il l'admirait malgré tout, mais il détestait qu'une femme tue sans la moindre hésitation.

— Bon, je vais faire la pizza.

— Maintenant ? Il est 8 heures.

— J'ai préparé la pâte ce matin. Vous vous en lécherez les doigts !

Elle cuisinait à la perfection et il finit presque par oublier quelle femme dangereuse elle pouvait être dans l'ambiance détendue du dîner. Elle faisait toutes sortes de réflexions amusantes, ne ménageait pas sa peine, avait des inquiétudes de mère affectueuse lorsqu'il mastiquait une bouchée.

— C'est bon ?

— Excellent.

Satisfaite, elle engloutissait à son tour, ne ménageait pas le vin rosé.

— Il faudrait trouver du chianti, dit-elle soudain comme si c'était leur seul souci actuel.

Ils finissaient par oublier l'un et l'autre les menaces qui pesaient sur eux. Au dessert, ils parlèrent sérieusement de Linda Praxas.

— Moi je ne m'y fierais pas trop, déclara la *Mamma*. Une putain est une putain. Si les copains de Nikos allaient chez elle, ils vont la surveiller tôt ou tard.

— Certainement, approuva Kovask.

— Et vous persistez ? Vous avez teint vos cheveux, laissé pousser votre barbe, mais est-ce suffisant ? La C.I.A., le K.Y.P. et les hommes de Stournia vous cherchent, sans parler des centaines de petits informateurs qui quadrillent la ville. Vous me faites la morale, fils, mais vous en auriez bien besoin pour vous-même ! Cette party demain soir, c'est peut-être un beau traquenard.

— Je compte prendre mes précautions.

— Arriver par la fenêtre ?

— Quelque chose dans ce goût-là. Maintenant, je vais dormir en espérant que ma digestion ne sera pas trop difficile.

La *Mamma* se dressa devant lui, indignée et bras croisés sur son

opulente poitrine :

— Répéteriez-vous que ma cuisine est indigeste ?

— Oh ! Certainement pas ! Bonsoir, *Mamma*.

Il s'éveilla assez tôt, alla faire un tour dans la campagne sous un soleil déjà très chaud. Lorsqu'il revint, le café embaumait toute la maison.

— Il faut que je descende de bonne heure, aujourd'hui. Vous n'aurez qu'à me laisser à une station d'autobus à l'entrée de la ville. Et je vais vous demander une chose. Pas de « petit travail » aujourd'hui.

— Je compte me reposer, dit-elle ingénument. Comment ferez-vous pour rentrer ?

— Ce ne sera que très tard dans la nuit.

— Ou pas du tout, hein ?

Le Commander haussa les épaules.

— Ne comptez pas sur moi pour remuer la ville et vous sauver la vie. Votre intervention dans l'échoppe de Zervos ne m'engage pas à vous rendre la pareille.

— Entendu, fit-il. N'auriez-vous pas une arme quelconque à me fournir ? Quelque chose de discret qu'on peut fourrer dans la poche de sa veste, vous voyez ?

— Allez faire un tour dans la cour. Dix minutes.

Sans essayer de tricher, il fuma une cigarette jusqu'au bout, retourna dans la cuisine. Un petit 6,35 d'origine française l'attendait avec un chargeur en supplément. Il l'examina :

— A quelques mètres, c'est suffisant, dit-elle. Vous allez vous balader dans cette tenue ?

— Non, je vais renouveler ma garde-robe.

Devant l'arrêt d'autobus, elle le quitta assez laconiquement, fit un demi-tour sous le nez d'un poids lourd qui freina à mort et s'éloigna. Il vit disparaître la petite Fiat verte avec un pincement au cœur sans trop s'expliquer pourquoi.

Dans une boutique qui revendait des vêtements, il trouva ce qui lui convenait, un costume acheté à un marin américain ayant besoin d'argent. Les retouches nécessaires seraient faites pour 5 heures. Il alla louer une voiture, une petite Renault française, dut laisser une grosse caution à un gérant méfiant.

Il fut très occupé jusqu'à l'heure où il put changer de tenue dans la cabine d'essayage du magasin, en sortit complètement transformé et très élégant. Il retourna devant le domicile de Linda Praxas où il avait passé quelques heures auparavant sans remarquer la présence d'observateurs. Comme il l'avait pensé, le concierge devait servir d'indicateur à Stournia. Dès que quelqu'un pénétrait dans l'immeuble,

il montrait sa tête derrière la porte vitrée de sa loge. A 6 heures, Linda Praxas apparut sur le seuil de la porte, vêtue d'une robe légère et assez courte pour braver les interdictions légales contre la mini-jupe, se dirigea vers un coupé BMW sport qui stationnait un peu plus haut. Kovask dissimula son visage derrière un journal, fut attiré par le manège du concierge, qui apparaissait lui aussi sur le trottoir et y resta jusqu'à ce que le coupé disparaisse dans la circulation. Kovask n'avait plus le moindre doute. Impossible de passer devant ce cerbère sans que sa visite ne soit enregistrée, puis communiquée à Stournia.

Les autres immeubles ne se prêtaient guère à une entrée clandestine. Tous étaient sous la garde de concierges et une promenade par les toits s'avérait pleine d'incertitude. Il fit le tour du pâté de maisons à bord de sa voiture, ne découvrit aucune possibilité intéressante et revint stationner non loin du domicile de Linda Praxas. Certes, parmi les invités du soir pourrait se glisser un informateur de Stournia, mais il se faisait fort de le repérer aisément. L'essentiel restait que le concierge ne remarquât pas sa présence.

Linda revint une heure plus tard, immobilisa sa voiture devant la porte, rentra et revint avec le concierge qui se chargea d'un carton rempli de bouteilles, tandis que la jeune femme portait quelques petits paquets. Ils disparurent à l'intérieur de l'immeuble. Kovask fonça derrière eux. Le concierge était certainement marié, mais nul visage ne se montra derrière la vitre de la loge. Il monta jusqu'au palier intermédiaire, attendit, car Linda ne trouvait pas ses clés.

— Je crois que j'ai dû les laisser dans la voiture, s'exclama-t-elle.

— Je redescends, dit le concierge avec une obséquiosité de larbin.

Kovask s'apprêtait à rejoindre la rue, lorsque Linda poussa un cri de joie.

— Non, elles sont dans le carton.

Ils déballèrent le contenu sur le paillason, puis la porte s'ouvrit.

— Voulez-vous tout ranger dans le frigo ?

— Bien sûr, Despinis.

La jeune femme devait être généreuse en pourboire. La porte repoussée ne lui permit pas d'entendre le reste de la conversation. Quatre à quatre, il dépassa le premier étage, monta jusqu'au second et attendit patiemment. Le concierge s'attarda cinq minutes environ, puis sortit, multipliant les *efharisto* serviles à l'infini, descendit rapidement à sa loge.

Comme il frappa presque tout de suite après, Linda crut que c'était l'homme qui avait oublié quelque chose. En ouvrant, elle arrondit la bouche, mais il lui mit un doigt dessus, pénétra dans l'appartement et referma la porte.

— Mais on s'est fait beau ! s'exclama-t-elle. Tu es en avance.

— Trop ?

— Non, fit-elle d'une bouche gourmande en nouant ses bras autour de son cou.

Le baiser qu'elle lui donna fut vertigineux, et il se laissa entraîner vers le living, chuta sur le divan sans qu'elle accepte de lâcher ses lèvres.

— J'ai pensé à toi toute la journée, murmura-t-elle en tirant sur sa cravate. Enlève tout. Dans le fond, je t'aime mieux en travailleur débraillé.

Elle se débarrassa de sa robe légère, apparut en soutien-gorge et culotte de couleur chair qui donnaient à son corps un attrait un peu canaille. Elle vint se frotter à lui, hâtant son déshabillage, poussant un soupir de victoire lorsqu'elle le captura dans ses mains, ne le lâcha plus tandis qu'il faisait sauter l'agrafe de son soutien-gorge, essayait de rouler son slip.

— Non, fit-elle alors qu'il la poussait vers le divan. Debout... Comme dans les fêtes, tu sais... Les couples qui s'écartent de la danse...

Kovask la plaqua contre le mur et elle se suspendit à lui par les bras et les jambes, renversa sa tête les yeux révulsés. La possession rapide les combla tous les deux d'un plaisir inoubliable. Haletante, elle se laissa complètement aller et il alla la déposer sur le divan sans qu'elle s'en rende compte.

— Jamais je ne pensais que Nikos puisse m'envoyer un type comme toi, dit-elle plus tard en ramassant ses vêtements pour disparaître dans la salle de bains. Pendant son absence, il se rhabilla, jeta un coup d'œil dans le living et la cuisine.

— Tu vas m'aider pour les canapés, dit-elle en le surprenant devant la fenêtre de la cuisine qui donnait sur une cour intérieure.

— Mais c'est déjà fait, il me semble, fit-il en souriant.

Câline, elle vint à nouveau se coller à lui.

— Du calme ! La soirée n'est pas finie...

— Oui, mais après, il m'arrive d'être paf et de ne pas apprécier ce que l'on me fait alors.

— Comment sais-tu qu'on te fait quelque chose à ce moment-là ?

Elle hocha la tête, l'air entendu.

— Je connais mes invités. Ils ne reculent pas devant une femme ivre, au contraire. Et puis ce sont les petites copines qui font des allusions devant toi.

Il sifflota d'étonnement.

— Ce sont de véritables orgies.

— C'est pas mal, mais ce soir je serai sage, car je ne veux faire l'amour qu'avec toi.

En face d'elle, de l'autre côté de la minuscule table de cuisine, il l'aidait à placer les canapés sur des assiettes.

— Si Nikos revenait ce soir ?

— Tu m'as dit qu'il en avait au moins pour une semaine.

— Oui, mais j'ai dit si...

— Jamais il ne vient la nuit. En général, c'est à l'heure de la sieste. Il aime bien cette heure-là, car il dit que c'est la meilleure. Moi aussi, je le pense.

— Et ses copains ?

— Ils préviennent par téléphone. Stournia c'est le matin. Tu parles d'un emmerdeur. Il faut que je me lève à 10 heures lorsque monsieur a envie de...

Les mots les plus grossiers lui venaient tout naturellement à la bouche. Pourtant elle n'était pas vulgaire et paraissait même avoir une certaine instruction.

— Je t'étonne, hein ? Je faisais des études de français lorsque j'ai compris qu'il y avait un autre moyen agréable de gagner sa vie. D'abord à Paris, les occasions sont multiples. Puis j'ai eu envie du soleil et de la mer et je suis revenue ici.

— Nikos ?

— Six mois. Ce n'est pas le mauvais cheval, ton copain, et il a tout le pognon qu'il désire.

De temps en temps, elle croquait un petit four salé, buvait un peu de 505 pour le faire descendre. A ce rythme-là elle risquait fort d'être saoule avant longtemps.

— Et le type au visage glacé ? C'est quand son heure ?

Linda tourna brusquement le dos.

— Quelque chose ne va pas ? demanda innocemment Kovask.

— Ne me parle pas de ce type.

— Mais pourquoi ?

Tendrement, il la prit dans ses bras, colla sa joue contre la sienne :

— Il est si terrible ?

— Tu ne peux savoir... J'ai peur... Je perds tous mes moyens lorsqu'il vient ici... Et pourtant.

Oui, et pourtant ! Il se demandait quel homme était capable de démonter Linda.

— Il vient souvent ?

— Deux fois par semaine. Le lundi et le jeudi.

Kovask tressaillit. Le lendemain était un jeudi.

— Jamais à l'improviste ?

— Non. Il téléphone le matin et arrive régulièrement à 3 heures. Mais ne me parle plus de lui, sois gentil !

— Pauvre petite Linda, murmura-t-il les yeux durs. Je ne te croyais pas aussi impressionnable.

— Si tu le voyais... Et puis j'ai toujours peur qu'il me tue. J'ai l'impression que le jour où il l'aura décidé, rien ne l'arrêtera.

CHAPITRE XII

Vers minuit, l'ambiance était portée au rouge dans le petit appartement qui, toutes les fenêtres ouvertes, répandait sur le quartier des flots de pop'music, des cris et des rires. Les voisins avaient tenté une offensive pour ramener les joyeux fêtards au calme, mais n'avaient obtenu aucun résultat. Deux ou trois, qui avaient eu le courage de téléphoner au poste de police, s'étaient vu répondre que Despinis Praxas ne commettait aucun délit et qu'ils feraient mieux de se montrer plus compréhensifs. Le tout sur un ton menaçant qui laissait entendre que, si quelqu'un était poursuivi, ce pourrait être les plaignants. Dès lors, la party put se dérouler sans heurts, les habitants du quartier faisant leur poing dans leur poche et n'osant protester contre une locataire qui bénéficiait du puissant soutien de la police tout entière.

Entre 10 heures et minuit s'étaient échelonnées les arrivées d'une vingtaine de garçons et de filles, dont l'âge moyen se situait autour de vingt ans. Une petite blonde effrontée avait jugé Kovask du regard avant de s'exclamer :

— Si Linda fait dans le vieux maintenant, ça deviendra moins marrant, les amis !

Le Commander avait été sur le point de lui donner la fessée, mais Linda s'était interposée et, en quelques paroles sèches, avait rappelé à l'ingénue que tous les vendredis elle rencontrait un pépé sénile pour arrondir ses fins de mois, et que personne ne le lui avait reproché. L'incident avait été vite clos.

On avait bu, dansé, jeté quelques bouteilles dans la rue, puis dans la cour intérieure où elles explosaient avec un bruit terrible. Quelques couples essayaient de faire l'amour un peu au hasard des pièces où se déroulait une fantastique farandole, conduite par un barbu en slip qui tenait une bouteille de champagne par le goulot et qui l'enfournait dans la première bouche ouverte qui se présentait. Kovask suivait le mouvement et une jolie fille aux cheveux noirs très longs lui faisait les yeux doux, et profitait du moindre ralentissement dans la file pour coller son corps contre le sien. Linda s'en rendit vite compte. Elle était en train de préparer des punches glacés, mais elle abandonna tout pour s'interposer. Quelques répliques acides fusèrent.

Puis tout le monde s'effondra au hasard, réclama à boire, et à partir de cet instant, le vacarme décrût de façon vertigineuse et seuls quelques murmures s'échappèrent des bouches en feu. On but beaucoup de punches, puis on s'embrassa beaucoup. Linda s'écroula dans les bras de Kovask, coincé dans un fauteuil en cuir blanc.

— J'en ai marre, dit-elle soudain. Je suis déjà à moitié saoule. J'ai envie de les balancer dehors.

— Pourquoi ?

— Mais pour rester seule avec toi.

— Fais-le.

— Non. Tu partiras et ils restent mes seuls copains. Si je me fâche avec eux, je serai toujours seule, car on ne me le pardonnera pas.

— Tu n'es pas obligée de les inviter.

— Si ! Pour qu'ils me considèrent encore un peu, sinon... L'argent gagné avec ses fesses, on doit le jeter par les fenêtres. C'est ainsi. Donne-moi à boire.

— Je crois que ça suffit.

Elle se leva, tituba jusqu'à la cuisine. Lorsqu'il la rejoignit, elle buvait du rhum blanc à même la bouteille. Il la lui arracha sans ménagement.

— Tu es folle !

— J'aimerais.

Elle secouait ses cheveux bruns et jamais ses yeux n'avaient été aussi langoureux. Elle passa ses bras autour de son cou, l'embrassa avidement.

— Syros, j'aimerais partir loin avec toi... Loin de ce foutu pays. J'en ai marre, marre ! Tu ne peux savoir.

Soudain, elle se mit à sangloter contre son épaule :

— Si tu savais...

Ennuyé, il lui caressait les cheveux, comprenait parfaitement son désarroi.

— Il ne faut plus boire. Demain, tu serais dans un drôle d'état.

— Demain ? C'est quoi, demain ?

La fixant dans les yeux, il répondit :

— Jeudi.

Son regard s'agrandit de frayeur :

— Tu es sûr ?

— Absolument !

Elle se jeta contre lui, l'étreignit de toutes ses forces.

— Partons. Maintenant. Personne ne s'en rendra compte. Nous

pouvons rouler toute la nuit, nous embarquer demain pour l'Italie. Je connais un petit port tranquille où on ne nous demandera rien. Sinon un peu d'argent. Je ne peux plus rester ici.

Une sonnerie lui parvint et il écarta la jeune femme pour écouter.

— Le téléphone ou la porte ?

— Le téléphone. Va décrocher. Moi je n'en ai pas la force.

Dans le hall, il n'arrivait pas à découvrir l'appareil dont la sonnerie insistait avec une sorte de rage. Il finit par le trouver dans un coffre ancien qui servait de banquette et où un petit plaisantin l'avait caché. Il le récupéra, le posa sur sa tablette et décrocha. Tout de suite, il reconnut la voix qui demandait à parler à Syros Dragoumi.

— Vous me traquez, *Mamma* ?

— C'est vous, fils ? Eh bien, on gagnera du temps, comme ça. Stournia et deux hommes sont dans l'immeuble. Vous avez quelques secondes, vingt au plus pour vous défiler. Je tourne autour du pâté de maisons avec ma bagnole.

Kovask raccrocha, examina la porte, tourna le verrou, bousilla la molette avec un lourd cendrier en granit. Un rire amusé retentit derrière lui.

— Bonne idée ! fit un gamin maigrichon aux yeux ravis.

— Tenez, dit Kovask, continuez, et si quelqu'un veut entrer, cognez avec. Je crois qu'une offensive des voisins se prépare et je cours sur l'autre front.

— Aux armes ! hurla le garçon... Nous sommes assiégés.

Le Commander avait rejoint Linda dans la cuisine. A nouveau, elle tétait la bouteille de rhum blanc.

— Stournia est à la porte avec deux hommes. Il faut que je file.

Elle ne comprenait pas :

— Tant pis. Il tâchera de se mettre dans l'ambiance, sinon je le vire.

— C'est vous qu'il virera et vous vous retrouverez en prison ou ailleurs. Essayons de filer.

— Mais il sait bien que je suis là.

— Vous expliquerez que vous avez prêté l'appartement à ses amis.

Tout le monde reflua vers le hall, croyant que vraiment les voisins attaquaient, et il sourit en voyant certaines mains armées de bouteilles ou d'objets lourds. Il eut du mal à leur frayer un passage, tirant Linda par la main.

— Votre chambre donne où ?

— Sur la rue. Mais il y en a une autre plus petite qui permet de passer sur un toit.

Au passage dans sa chambre, elle rafla son sac à main qu'elle serra farouchement contre elle. La dernière pièce de l'appartement, petite et délaissée, servait de débarras et une foule d'objets cassés ou en défaveur s'y entassaient. Le Commander ouvrit la fenêtre, se pencha et grimaça.

— Mais il y a quatre mètres jusqu'à ce toit.

— J'ai pensé qu'avec des draps, balbutia-t-elle en se laissant choir sur une malle en osier.

Du hall leur parvenait des cris, des huées et des coups sourds. Stournia et ses hommes, d'abord surpris par la meute des invités saouls et chahuteurs, devaient réagir brutalement et, avec leurs méthodes habituelles.

Kovask haussa les épaules. Des draps ! Il aurait fallu une bonne corde. D'ailleurs, la fille ne paraissait pas en état de le suivre dans cette acrobatique descente, et ensuite il se demandait si ce toit en contrebas menait quelque part. Traversant les deux pièces, il alla jeter un coup d'œil au hall. Il reconnut l'homme au crâne dégarni, au nez de boxeur, qu'il avait déjà vu dans l'échoppe de feu Zervos le cordonnier. Les jeunes gens tenaient bon malgré les coups furieux que portaient les mafiosi. Stournia, lui, s'égosillait en montrant sa carte de police, mais les cerveaux échauffés ne prêtaient aucune attention à ses paroles.

Il referma doucement la porte, revint près de Linda :

— Couchez-vous dans votre lit, jouez la comédie de la fille excédée qui s'est retirée dans sa tour d'ivoire.

— Que vient-il faire ?

— Je crois qu'il est jaloux. Nikos parti, il se sent des droits sur vous. Fermez à clé, enfillez vite un vêtement de nuit. Et surtout ne parlez pas de moi.

— Où allez-vous vous cacher ?

A peine surprise, elle se faisait du souci pour lui et il la rassura d'un sourire. C'était quand même une bonne fille qui aurait pu avoir un peu plus de chance.

— Dans la pièce à côté. Soyez sans inquiétude. Ils ne me trouveront pas.

Dans le hall, un garçon finit par comprendre ce que vociférait Stournia. Il vira au pâle puis au vert, attira une fille et lui chuchota à l'oreille. C'est ainsi, de bouche à oreille, que la nouvelle se répandit et qu'un silence pesant tomba sur le groupe.

— Eh bien, ce n'est pas dommage, fit un des hommes de Stournia en tâtant son crâne qui avait reçu plusieurs coups de bouteille.

— Linda ! aboya Stournia.

Tous les visages se tournèrent vers l'intérieur de l'appartement.

— Tiens, elle n'est plus là, dit un garçon.

— Foutez tous le camp ! hurla un mafioso... Plutôt non. Donnez d'abord vos noms et adresses. Vous aurez de mes nouvelles.

Toujours furieux, il jeta un coup d'œil dans la cuisine, puis dans le living, resta interloqué à la vue du désordre, continua vers la chambre qu'il connaissait bien, essaya en vain d'ouvrir la porte. Il cogna avec force.

— Laissez-moi, gémit Linda. Je ne voulais pas ça... Vous êtes des voyous et c'est la dernière fois que je vous invite.

— Linda, c'est moi. Georgiou.

— Qui ?

Il répéta et elle vint ouvrir, les yeux agrandis par la surprise, faisant un effort pour qu'il ne soupçonne ni sa frousse ni son ivresse.

— Vous ? Mais...

— Alors, comme ça tu organises des orgies dans ton appartement, dit-il en la bousculant et en regardant le lit. Il vint tâter la surface des draps, ne trouva qu'une zone de chaleur.

— Seule ?

— Bien sûr ! Pourquoi dites-vous ça ?

— J'ai cru que tu t'étais enfermée avec un mignon. Si jamais...

Elle se laissa choir sur le lit, passa une main dans ses cheveux d'un air éperdu :

— J'en avais assez. Ils sont devenus fous et je me suis réfugiée ici, car je n'étais plus maîtresse de la situation. J'ai pris des calmants, c'est pourquoi je suis dans le cirage.

— Cachets ou alcool ? fit-il en approchant sa bouche de la sienne, mais il ne sentit qu'une odeur de dentifrice.

— Alors pendant que Nikos n'est pas là, tu te permets un peu de rigolade, hein ? dit-il en arpentant la chambre, regardant un peu partout.

Il finit par ouvrir la porte de la pièce débarras, y disparut pendant quelques secondes, revint enfin à son grand soulagement.

— Tu sais où il est, Nikos ?

Elle secoua la tête, n'osant pas le regarder.

— Disparu, envolé. Certainement mort.

La jeune femme, malgré tout ce qui pouvait la rendre imperméable aux sentiments, alcool plus angoisse, sursauta.

— Mort ?

— Où veux-tu qu'il soit ? Il a disparu une nuit à un endroit précis où nous venions le rejoindre. Depuis, plus rien. Tu n'as pas de

nouvelles, toi, je suppose ?

Comme elle ne répondait pas, il vint la secouer par l'épaule :

— Tu m'entends ?

— Heu... Non, pas de nouvelles.

— Tu es dans les vapes, dis donc.

On frappa et un de ses hommes vint annoncer que « le lot de petits cons » avait été liquidé et qu'ils avaient les noms et les adresses.

— Là-dedans, il y a des noms célèbres.

— Oh ! Oh ! ironisa Stournia, on a des relations dans le beau monde ? Ça va, toi, ajouta-t-il pour son collaborateur.

Il vint s'asseoir à côté de la jeune femme.

— Personne n'est venu te parler de Nikos ?

— Non. Pourquoi ?

— On ne sait jamais. Ça aurait pu se produire s'ils ont trouvé ton adresse sur lui.

— Qui ça, ils ?

— Ceux qui l'ont enlevé.

Caché dans la pаниère en osier, Kovask retenait son souffle. Linda comprenait beaucoup de choses maintenant, savait qu'il n'était pas un ami de Nikos, mais bien au contraire, un de ceux qui se trouvaient à l'origine de son enlèvement. Qu'allait-elle faire ? Parler de lui ? Le dénoncer ? Tout était possible. L'alcool, les émotions forte ébranlaient certainement le peu d'affection qu'elle lui portait.

— Je suis fatiguée, dit-elle.

Stournia grogna :

— Fais un effort. Justement, moi, je suis en pleine forme.

— Je vous en prie !

Dans le hall grelotta la sonnerie du téléphone, mais Kovask fut certainement le seul à l'entendre, car Stournia enfouissait son visage entre les seins de la fille. Quelques secondes plus tard, on tambourinait à la porte.

— Boss, boss, venez vite !... On a fichu le feu à la Cadillac.

— Quoi ? rugit Stournia en se précipitant vers la porte.

Il y eut une galopade, puis plus rien. Kovask sortit alors de la pаниère, passa dans la chambre. Linda regardait par la fenêtre et elle se tourna vers lui, le visage amusé :

— C'est vrai qu'elle brûle, la Cadillac.

Il regarda par-dessus son épaule, vit les hautes flammes, les silhouettes des curieux en cercle. Dans le lointain, une sirène hululait.

— Vous m'en voulez ? murmura-t-il. Ce que vous avez fait pour

moi est très chic. Merci.

— Partez maintenant, avant qu'il ne revienne.

Tout l'immeuble se réveillait, et beaucoup de locataires descendaient vers le rez-de-chaussée. Il put se joindre à eux, sortir sans se faire repérer. La petite Fiat verte était arrêtée un peu plus loin. Il se pencha furtivement vers la portière :

— Inutile de m'attendre, j'ai ma voiture, maintenant.

La *Mamma* démarra en faisant craquer ses vitesses, tandis qu'il montait dans la petite Renault, reculait en homme qui veut éloigner son véhicule du sinistre. Il fit un demi-tour, accéléra.

Il dépassa la petite Fiat à quelques kilomètres seulement de la ferme, fit plusieurs appels de phares, mais la *Mamma* tenait le milieu de la route et ne le lâchait pas. Il dut profiter d'un élargissement pour la doubler. Lorsqu'elle arriva, il avait déjà ouvert les portes du garage-écurie.

Lorsqu'elle le rejoignit, il fumait en silence.

— Vous avez bien failli y rester. Quand je vous disais que cette fille, c'était un piège.

— Vous voilà incendiaire, maintenant ? grogna-t-il.

— J'ai toujours un petit jerrykan de secours dans mon coffre. Je ne pensais pas que ça prendrait aussi vite.

— Merci, dit-il brièvement. C'est un peu gros, mais enfin, ça m'a permis de filer.

— Que voulez-vous, fit-elle hargneuse, je n'ai jamais appris à fignoler, et le temps pressait.

Dans la cuisine, il refusa le rosé. Il avait déjà assez bu. La *Mamma* siffla deux verres.

— Je me demande si vous n'avez pas monté ce scénario toute seule, murmura-t-il. Coup de téléphone à Stournia qui arrive sur les chapeaux de roues, re-coup de téléphone pour me prévenir, et pour clôturer le tout, embrasement général de la Cadillac.

Elle reposa le verre, fit claquer sa langue :

— Oui, j'aurais pu. Mais comme une imbécile gâteuse, je veillais sur votre sécurité, tandis que vous vous ivrogniez au champagne. J'ai vu tomber les bouteilles par la fenêtre. Puis j'ai reconnu la Cadillac. Le temps de filer jusqu'à une cabine publique...

— Vous aviez donc le numéro de la fille ?

— Il était au dos de la photo. J'ai une assez bonne mémoire malgré mon âge. Si vous n'êtes pas content, je regrette de m'être mêlée de ce qui ne me regardait pas.

Souriant, il vint lui tapoter l'épaule.

— Merci. Demain, le type au visage glacé vient rendre visite à Linda. Nous assisterons à son arrivée. Etes-vous vraiment sûre de le reconnaître malgré son nouveau physique ?

— Oui. Mais pas en pleine rue. C'est un peu plus compliqué tout de même, vous savez.

— Et vous conservez le secret ?

— Oui. Pour le moment, oui, concéda-t-elle.

CHAPITRE XIII

Le lendemain matin, Kovask alla changer sa petite Renault contre une autre voiture. Il expliqua au loueur qu'il voulait un modèle plus rapide, et le Grec lui proposa des voitures anglaises, allemandes et italiennes. En définitive, il opta pour une Giulia Alfa Romeo 1300 junior. Il avait rendez-vous avec la *Mamma* dans un café du centre, et il faillit ne pas la reconnaître. Une perruque de cheveux gris dissimulait sa récente blondeur artificielle et lui donnait un air très distingué que réhaussait un maquillage discret. Un tailleur imitation Chanel en faisait une sorte d'aristocrate aux airs blasés. Nul n'aurait reconnu la vieille dame aux sept meurtres sous ce déguisement.

— Alors, fils, qu'en pensez-vous ?

— Extraordinaire ! Vous avez le génie des transformations.

— Quand on est la collaboratrice d'un agent secret, il faut savoir jouer tous les personnages.

Le garçon arrivait avec des Américano et une douzaine de rapiers contenant des *mézés* qu'il disposa sur la table, sous l'œil effaré du Commander :

— Ces amuse-gueules nous serviront de repas, annonça Cesca Pepini. Nous n'aurons peut-être pas le temps de manger.

Il y avait de petits canapés tartinés de *brik*, sorte de caviar rouge, de petites boulettes de viandes qu'on appelle *keftédes*, des olives de toute nature, fourrées, vertes et noires, des *tyropittas* ou tartelettes au fromage, des anchois, des palourdes, des concombres, des tomates et des morceaux de fromage. Sans plus attendre, la *Mamma* commença à grignoter tout en lui demandant s'il avait fait affaire.

— Bonne voiture, apprécia-t-elle. Les Italiens sont les plus forts.

Prudent, il orienta ailleurs la conversation.

— Les journaux ne mentionnent pas l'incendie de la nuit dernière. Même les éditions de midi. Stournia préfère que cet incident soit ignoré.

— Mais il sait d'où ça vient. J'ai signé sur le trottoir avec un bâton de rouge à lèvres : la *Mamma*.

Il sursauta :

— Cette fois, vous êtes complètement cinglée !

Puis il se calma car on les regardait. Elle enfourna une tartelette entière, le considéra d'un œil gamin :

— N'exagérons rien.

— Stournia saura que Linda Praxas a été repérée. Il donnera l'alerte et Coroliou ne viendra pas.

— Mais si, mais si... Moi j'ai dans l'idée que Stournia ignore tout des visites de son patron à cette *putana*.

— Je vous en prie, c'est une brave fille. Hier soir, elle pouvait me dénoncer.

— Oh ! Oh ! Amoureux ?

Il croqua plusieurs olives fourrées sans répondre, avala une gorgée d'Américano. Son associée devenait par trop encombrante, et il se demandait s'il ne devrait pas l'enfermer à double tour dans la vieille ferme pour poursuivre seul sa mission.

— Fils, ne ruminez pas des projets me concernant, fit-elle doucement, comme si elle lisait en lui.

Puis, d'une voix plus haute, elle intercepta le garçon pour lui commander les amandes et des pistaches salées.

— Je me demande comment votre foie accepte tout ça, ricana-t-il.

— Mais très bien. Pendant cinquante et quelques années j'ai vécu très sagement. Il était temps que je m'amuse un peu. Donnez-moi donc du feu.

A cause du cigarillo, on commençait à les regarder bizarrement dans le luxueux café. Il sortit son portefeuille et elle protesta.

— Doucement, fils, il n'y a pas le feu.

— Non, mais tout le monde braque des yeux scandalisés sur nous et je n'ai pas envie de me faire repérer.

Il paya, regagna son Alfa. Elle trottnait derrière lui en protestant à mi-voix.

— Laissez votre trottinette pour le moment, embarquez avec moi.

— Comme vous voudrez. J'ai tout mon matériel.

Seulement, il remarqua qu'elle avait acheté un grand sac en cuir blanc très chic. Il démarra en lui demandant d'où elle sortait tout l'argent qu'elle gaspillait.

— Les économies d'une vie, dit-elle. Ça représentait pas mal de dollars, vous savez fils, mais maintenant, il n'en reste plus autant.

— Vous jouez les vieilles dames indignes, en quelque sorte ?

— Bah ! Tant que j'ai pas pris d'amant... Mais ne croyez pas que j'oublie les miens pour autant. Ni mon mari ni mon petit Cesare. Ma belle-fille se nommait Paola et était très gentille.

— Comment supportait-elle sa belle-mère ?

Puis il regretta tout de suite, la regarda furtivement et resta pétrifié. Deux larmes coulaient sur le visage artificiellement rénové de la *Mamma*.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il.

— Ce n'est rien. Paola portait un bébé. Et Coroliou lui a tiré lui-même une rafale dans le ventre. Alors, vous comprenez, tout ça, c'est pour m'étourdir. Mais je n'oublie pas mon but. Croyez-vous qu'on puisse encore accepter d'être le complice de ce type-là ?

— Difficilement !

— C'est pourquoi je tue ceux qui le deviennent en payant l'amende qu'il leur impose chaque mois. Ce soir, ce sera le tour d'un certain Nekorion, un promoteur immobilier qui ne construit que des immeubles de luxe pour les riches qui soutiennent le régime.

Le silence de Kovask marquait sa désapprobation, et elle ne fut pas dupe.

— Je sais que ça ne vous plaît pas, mais vous devez m'accepter ainsi ou alors séparons-nous.

— Vous seule êtes capable d'identifier Coroliou.

— Et voilà, fit-elle amèrement. Sinon, vous vous seriez débarrassé de moi depuis longtemps.

Kovask roulait doucement en direction du domicile de Linda Praxas. Ils restèrent silencieux jusqu'à ce qu'il se gare à une vingtaine de mètres de l'immeuble.

— La Cadillac n'est plus là, dit la *Mamma*. On a enlevé l'épave, mais il y a une grande tache noirâtre sur la chaussée et le trottoir. On a effacé mon inscription.

— Pour ce Nekorion, vous êtes sûre de vous ?

— Absolument !

Il n'était pas tout à fait une heure, et ils allaient mijoter dans la chaleur torride qui s'accumulait dans la voiture malgré toutes les vitres baissées. La *Mamma* ouvrit son sac et en sortit un ventilateur à piles qu'elle plaça sur la tablette avant.

— Amusant, non ?

Presque attendri, il souriait vaguement. Capable d'abattre de sang froid un homme d'une balle dans la nuque, mais gardant une âme de petite fille.

— Ce Nekorion, si nous en parlions ?

— Pour que vous me mettiez des bâtons dans les roues ?

— Imaginez que Stournia et son équipe vous attendent en son lieu et place ?

— Je ne crois pas. Connaissez-vous le port de Pacha Limani,

proche du Pirée ? Nekorion y amarre son bateau. Un cabin-cruiser très luxueux et très puissant. Tous les jeudis soir, il vient à bord, y passe la nuit, et le lendemain, met le cap sur Ydra où il reste jusqu'au dimanche. Il doit avoir une petite amie là-bas.

— Et il n'est pas marié ? Vous les choisissez bien ?

— Il l'est et a même des gosses. Mais sa femme craint le mal de mer et déteste le bateau. Ses enfants ne viennent jamais avec lui.

— Et il conduit son bateau tout seul ?

— C'est un excellent marin.

— Le nom de son yacht ?

La *Mamma* tapotait son genou de ses doigts :

— Qu'avez-vous dans la tête, fils ?

— Simple précaution.

— Le Katafiyio, *ce qui signifie refuge*. Nekorion joue les navigateurs solitaires excédés par la vie moderne, mais en fait, il va faire la foire à Ydra qui est le Miami local.

— Comment allez-vous procéder ?

— J'ai toute la nuit devant moi, dit-elle. Il arrive assez tard, de nuit, et dort quelques heures en attendant le lever du soleil. Prudent, il préfère naviguer avant que le vent ne se lève.

Kovask tirait nerveusement sur sa cigarette. Il n'avait aucun motif valable pour la convaincre de renoncer à ce meurtre. Ni aucune possibilité physique de l'en empêcher par la force. Ils ne retourneraient pas à la ferme avant le soir, si elle-même acceptait de rentrer, et elle se tiendrait sur ses gardes.

— Comme vous voudrez, mais alors que nous sommes sur le point de coiffer Coroliou, je trouve que cet attentat est stupide.

— Le contraire le serait. Coroliou se méfierait. D'ailleurs, rien ne prouve que ce soit lui que rende visite à cette..., fille. Je ne peux pas renoncer parce que cette..., fille vous a raconté une histoire.

Soudain, Kovask lui fit signe de se taire. Une Mercedes passait devant eux pour la troisième fois. Une 300 de couleur grise avec trois hommes à bord. Au passage, l'un d'eux s'était retourné pour les regarder. Il comprit ce que leur présence, une vieille dame et un barbu, pouvait avoir d'insolite. Il lança le moteur, commença à se dégager.

— Mais qu'y a-t-il ?

— Vous n'avez pas vu les trois types à la Mercedes ? On commence à les intriguer.

— Mais il n'est que 2 heures.

— Coroliou, si c'est lui, prend ses précautions et fait baliser la rue

et le quartier.

— Mais comment allons-nous faire ?

— Ça, je l'ignore. Et nous ne disposons que d'une heure. A 3 heures, l'homme au visage glacé pénétrera dans l'immeuble de Linda Praxas.

Ils roulaient un peu au hasard des rues, le visage maussade. Les passants se faisaient rares, les voitures aussi, et on les remarquait d'autant mieux.

— Si on prenait ma voiture, proposa la *Mamma*. Les gars nous ont vu dans celle-ci...

— Ce sont des experts, des physionomistes comme dans les casinos ou les cercles de jeux. Nous reconnaître dans un autre véhicule les rendrait encore plus soupçonneux. La Mercedes doit maintenant stationner dans la rue.

— Vous renoncez, alors ? fit-elle acide.

— Nous nous séparons. Vous, avec votre Fiat, moi dans celle-ci. Vous ôtez votre perruque. Comme nous ignorons d'où arrivera la voiture de l'homme qui nous intéresse, nous surveillons chacun un bout de l'artère. Vous prenez le nord ?

— D'accord, fils. Et puis ?

— Planquez-vous. Dès que vous pensez que c'est la bonne voiture, vous démarrez. De même si c'est de mon côté qu'ils passent. J'avais prévu de prendre une photographie, mais c'est risqué.

La *Mamma* eut un petit rire :

— Moi, j'avais prévu de bonnes jumelles. Est-ce que nous attendrons la sortie du bonhomme ?

— Non. Il vaudra mieux filer au plus vite, conseilla Kovask. Nous nous retrouvons à la ferme ?

— Vous savez bien que non, répondit-elle tranquillement. Je ne rentrerai qu'assez tard.

Ils se séparèrent devant la petite Fiat immobilisée le long du trottoir. Kovask alla prendre position au sud de la rue, trouva une place à l'ombre d'où il pouvait surveiller l'artère de façon presque parfaite.

Au fur et à mesure que l'heure approchait, il devenait nerveux. L'enjeu de cette surveillance constituait en fait toute sa mission. Si la *Mamma* reconnaissait l'homme au visage glacé... Resterait à lui tendre ensuite un piège et à le conduire aux U.S.A. Il secoua la tête, sortit son appareil de photographie perfectionné avec un objectif pour photographies éloignées. Il l'avait loué le matin même pour la journée. Il le régla soigneusement.

2 h 35. La Mercedes se trouvait cinquante mètres plus haut. Les

trois types ne s'étaient pas manifestés, mais il préféra passer à l'arrière, s'accroupit derrière, le dossier droit. Seul un passant vraiment curieux aurait pu le découvrir. Il braqua son appareil en direction de l'immeuble de Linda. Le meilleur agrandissement donnerait-il un bon résultat ? Il en doutait.

2 h 50. La *Mamma* devait éprouver les mêmes affres que lui. Si jamais elle reconnaissait Coroliou, serait-elle maîtresse d'elle-même ? N'était-elle pas capable de l'abattre en pleine rue, sans se soucier des conséquences futures ? Une sueur glacée coula dans son dos. Et si elle l'avait intoxiqué ? Collaboration ? Il ne pouvait lui faire entièrement confiance.

Une voiture passa, un taxi qui roulait trop vite pour s'arrêter un peu plus loin. D'ailleurs, il disparut tout au bout de la rue. Kovask respira. De temps en temps, il regardait par la vitre arrière. Les gars de la Mercedes avaient pu échapper à son attention, faire le tour du quartier pour le coincer ainsi à l'arrière de sa voiture. Dans sa poche, pesait le 6,35 offert par la *Mamma*.

Parce qu'il s'attendait à une voiture américaine, Stournia utilisant lui-même une Cadillac, il faillit ne prêter aucune attention à la DS 21 qui roulait à moyenne vitesse et qui ralentit de plus en plus. Trois hommes l'occupaient. Comme pour la Mercedes, mais il n'avait aperçu aucun visage. Il braqua son appareil, commença à prendre ses photographies à partir du moment où la portière avant s'ouvrit. Puis ce furent celles de l'arrière. Trois hommes descendirent, chauffeur y compris. Tous habillés pareillement de costumes sombres. A cette distance, il ne voyait rien des visages. Comme un automate, il prenait cliché sur cliché, et ils avaient disparu depuis longtemps dans l'immeuble qu'il appuyait toujours sur le déclencheur.

Rapidement, il s'installa au volant, fit un appel le plus discret possible au démarreur, recula au rétroviseur pour ne pas perdre la Mercedes de vue, trouva enfin l'embranchement d'une rue transversale.

Il contourna tout le quartier pour rejoindre l'endroit où la Fiat verte attendait, mais il arriva trop tard. La *Mamma* avait, quitté la place. Par acquit de conscience, il attendit cinq minutes, puis fila.

Dans un café du centre, il avala une bière glacée en attendant l'ouverture des magasins. Ce ne fut qu'à cinq heures qu'il put déposer sa pellicule chez un photographe. Il ne put obtenir mieux qu'un développement pour le lendemain matin.

— Vous verrez trois hommes sur ces épreuves, expliqua-t-il. Choisissez les meilleures et faites-moi un agrandissement maximum.

Il déposa l'appareil, des arrhes et ressortit. C'était risqué si l'homme travaillait pour Stournia, mais il n'avait pas d'autres moyens

à sa disposition.

A l'heure où une foule nombreuse encombraient les petits bistrots sur les quais du port de pêche, il abandonna sa voiture au début des bassins de Pacha Limani. Le quai en forme de croissant se terminait par les ruines d'un théâtre antique. Il se glissa à l'intérieur d'un petit bistrot, commanda un *ouzo* et quelques *mézés*, observa le va-et-vient.

De sa place, il pouvait voir les pannes encombrées de yachts et d'une foule de marins amateurs. Il eut beau chercher, il n'aperçut nulle part la petite Fiat verte, et encore moins la silhouette épaisse de la *Mamma*.

Au bout d'une heure, il quitta ce bistrot pour un autre qui faisait également hôtel. Il demanda à la serveuse s'il pouvait avoir une chambre donnant sur les quais.

— Je ne crois pas, expliqua-t-elle, car depuis plusieurs jours, elles sont louées.

— De bons clients, fit-il en souriant.

— Je ne sais pas ce qu'ils font. Ils ne descendent jamais ensemble. Toujours un seulement qui vient chercher de quoi manger et de la bière. Beaucoup de bière. Pourquoi avoir loué deux chambres alors qu'ils n'en occupent qu'une.

— Bien sûr, dit Kovask. Combien je vous dois ?

Evitant de trop s'avancer sur les quais, il s'éloigna, sans avoir repéré le yacht de ce promoteur Nekorion que Cesca Pepini s'était juré d'abattre. Comme il l'avait prévu, Stournia avait trouvé la riposte et faisait protéger ses « clients » trop exposés. Les deux hommes dont parlait la serveuse faisaient partie de son équipe et, lorsque la *Mamma* monterait à bord du *Katafiyio* au cours de la nuit, elle serait immédiatement repérée.

Les nerfs à fleur de peau, il patrouilla dans les rues sans trop d'espoir. Cette folle devait se trouver aux cent mille diables et ne passerait à l'action qu'au creux de la nuit.

Soudain, il eut une idée extraordinaire et se précipita dans un café pour consulter l'annuaire. Il trouva le nom de Nekorion accolé à un sigle dont le sens lui échappait, mais qui devait être celui de sa société immobilière. Il nota l'adresse, repartit pour Athènes, avenue Venizelos, très excité.

Mais les bureaux étaient vides depuis un quart d'heure lorsqu'il se présenta dans le hall et le gardien lui indiqua que Kirie Nekorion venait de rentrer chez lui.

— Pouvez-vous me donner son adresse ? fit Kovask en lui montrant un billet de deux cents drachmes.

Il l'obtint. C'était quelque part dans les quartiers résidentiels, à

l'ouest de la ville.

— Mais Kirie Nekorion n'y sera pas avant 10 heures du soir, car il dîne en ville.

— Savez-vous où ?

— Je regrette, Kirie. Vraiment.

Il ne lui restait plus qu'à attendre que le promoteur veuille bien retourner chez lui pour emporter ses affaires de voyage. Peut-être y aurait-il une petite Fiat 500 verte dans son sillage.

CHAPITRE XIV

Vers 10 heures, Vakhos, assis derrière les rideaux tirés de la fenêtre, commença à soupirer. C'était long. De sa place, il voyait les quais assez bien éclairés, les promeneurs paisibles qui venaient chercher un peu de fraîcheur au bord de l'eau, et même, en se penchant un peu, les terrasses qui débordaient sur la rue avec leurs dîneurs joyeux qui s'attardaient. Quelqu'un jouait de la guitare non loin de là et cette ambiance de vacances démoralisait Vakhos. Lorsque Stournia lui avait parlé du pays de son père, il avait tout de suite accepté la proposition d'y travailler, songeant au soleil, à la mer et au farniente. Jamais il n'avait autant travaillé depuis. Filatures, planques, surveillances, coups durs, interrogatoires poussés. Nuit et jour, sans défaillances. Bonne paye, primes n'arrivaient pas à faire passer la pilule et il regrettait l'Amérique et Islis Island, où il surveillait les books pour le compte de l'Organisation.

Allongé sur le lit tout habillé, mains croisées sous la nuque et cigarette au bec, Haris surprit ce soupir et en comprit le sens. Son vrai nom était Harissianos, mais le grand-père avait américanisé son nom cinquante ans plus tôt. Lui aussi s'ennuyait à mourir à surveiller le yacht *Katafiyo* d'un certain Nekorion. Il se redressa, laissa tomber ses jambes au sol.

— C'est l'heure de la relève, dit-il. Laisse-moi ta place. Rien de nouveau ?

— Penses-tu ! Et puis il y a encore du monde. Dans une heure ou deux, il faudra peut-être ouvrir l'œil.

Il abandonna sa chaise avec un plaisir évident, s'étira :

— Je descends faire un tour. Une demi-heure, environ. Que veux-tu que je te rapporte ? De la bière ? Un sandwich ?

— De la bière, oui, mais pas de sandwich. Si tu trouvais quelques palourdes et quelques moules. C'est plus frais.

— Bon, j'essayerai.

Une fois seul, Haris s'installa confortablement derrière le rideau à peine entrouvert. La chambre était plongée dans l'obscurité et nul ne pouvait soupçonner leur présence. D'ailleurs, qui aurait eu l'idée de relever la tête vers les petits hôtels du port ? Ce n'étaient pas des palaces et les gens qui se promenaient au-dehors appartenaient la

plupart à une classe de touristes aisés, qui créchaient dans les hôtels d'Athènes ou des environs.

Son regard noir fouilla chaque recoin, chaque bateau pour se fixer sur le cabin-cruiser du promoteur Nekorion. C'était un beau bateau avec deux moteurs Z-Drive de grande puissance. Plastique acajou et inoxydable, le poste de pilotage très haut perché et hérissé de plusieurs antennes. Haris aurait souhaité le même pour naviguer dans les archipels, avec toute une cargaison de jolies filles et quelques caisses de whisky. Il ne connaissait rien à la manœuvre d'un tel engin, mais on trouvait sur les quais des marins habiles qui se contentaient de peu. Le promoteur, lui, se débrouillait tout seul, paraît-il. Haris se demandait comment avec les amarres, le corps mort et la sortie du port encombré. Il fallait des moulins parfaitement bien réglés.

Tout à ses pensées, il n'entendit pas la porte s'ouvrir dans son dos et pour cause. Depuis qu'ils occupaient la chambre, les deux gangsters avaient huilé les gonds pour éviter tout bruit chaque fois que l'un d'eux sortait.

La *Mamma* avançait sur ses pieds nus. Elle avait abandonné ses chaussures, dans la chambre étroite et surchauffée qui donnait sur une cour pestilentielle et qu'elle avait louée le matin même, avant d'aller attendre le Commander dans un café du centre.

Au dernier moment, Haris flaira sa présence, se retourna. La *Mamma* appuya sur la détente et, dans un « plof » que couvrit le bruit de la rue, la balle pénétra dans la tempe d'Haris, y faisant un trou énorme. L'homme fut sur le point de basculer, mais la poigne de la vieille dame le maintint sur sa chaise où il continua de s'appuyer du coude au dossier.

Toujours sans bruit, elle alla s'asseoir sur le lit, vers la tête. En s'ouvrant, la porte la dissimulerait. L'autre guetteur venait de sortir et elle ignorait dans combien de temps il reviendrait, mais elle avait le temps. En souriant, elle songea au Commander qui la prenait pour une imprévoyante. Il y avait longtemps qu'elle préparait la liquidation de Nekorion, et une enquête discrète dans les différents cafés des quais lui avait révélé la présence de ces deux hommes mystérieux qui surveillaient les bateaux. Ayant localisé Haris et Vakhos, il ne lui restait plus qu'à les éliminer. Stournia comprendrait qu'il ne pouvait rien contre elle et elle hocha la tête avec un air satisfait.

Au bout d'une demi-heure, cependant, elle commença à trouver le temps long et se leva. A ce moment-là, des pas dans l'escalier l'alertèrent, et presque tout de suite après, la porte s'ouvrit. Les deux mains encombrées par un plateau, Vakhos alla jusqu'à la table sans refermer derrière lui.

— Des palourdes, mon vieux, et des moules ! J'ai eu du pot, tu

sais...

La porte se referma avec un bruit léger et il se retourna, vit la silhouette dans la pénombre, entendit la détonation et s'écroula, une balle en plein visage. Lorsque la *Mamma* se pencha sur lui, Vakhos avait cessé de vivre.

Sans se presser, elle regagna sa chambre, s'examina devant la glace, prit son grand sac blanc et descendit au rez-de-chaussée. Depuis son comptoir, le patron lui fit un signe amical et la serveuse s'arrangea pour se trouver sur son passage. Elle aimait bien la vieille dame, bien qu'elle ne l'ait guère approchée.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

— Un petit rosé bien frais, dit Cesca Pepini.

Bien que surprise, la fille la servit à une petite table à l'intérieur.

— Je vais aller faire un tour en ville. Je rentrerai tard.

— La porte du couloir sera ouverte, dit la serveuse. Il suffit que vous ayez la clé de votre chambre.

— Je l'ai, dit la *Mamma* en réglant largement sa consommation.

— Voulez-vous un taxi ?

— Ne vous dérangez pas. Je prendrai l'autobus.

En admettant que la serveuse doute de ses propos et sorte sur les quais pour la surveiller, elle aurait vu la vieille dame se diriger vers l'arrêt des cars. Mais une fois là, Cesca Pepini continua tranquillement son chemin, suivit la grande ligne qui conduisait au phare, grimpa l'escalier de pierres comme si elle voulait contempler la mer et les lumières de la côte. En fait, elle surveillait les allées et venues des promeneurs.

Lorsque le quai fut désert, elle redescendit, s'approcha d'un groupe de petites barques regroupées dans un coin peu profond. Tranquillement, elle ôta ses souliers, se laissa glisser à l'intérieur d'une embarcation qui ne faisait pas trois mètres de long. L'ayant détachée, la *Mamma* utilisa une rame comme une perche, et quand le fond devint inaccessible, elle donna des coups à droite, des coups à gauche, et tant bien que mal, la barque s'approcha des cabin-cruisers amarrés en face. Elle toucha un peu durement la coque de l'un d'eux, se raccrocha au balcon en inox et y noua son attache. Pour monter à bord, elle eut conscience de se livrer à une acrobatie grotesque, priant entre dents pour que nul ne soit spectateur de cet embarquement peu orthodoxe. Une fois debout sur le pont, elle n'eut qu'à passer sur celui d'à côté, puis enfin à bord du *Katafyio*. Rapidement, elle disparut dans le cockpit, s'intéressa à la porte d'acajou donnant à l'intérieur du cabin-cruiser. Ce fut avec une de ses épingles à cheveux qu'elle déclencha la serrure.

Un parfum de femme flottait dans le carré où elle pénétra après avoir refermé la porte derrière elle. Elle visita rapidement la kitchenette, le bloc sanitaire, le poste avant qui comportait deux couchettes, mais ces dernières disparaissaient sous les cordages, le matériel de pêche, des équipements d'homme-grenouille et du matériel divers. Un canot pneumatique encombrait l'angle aigu de l'avant. Dégonflé et mis en sacs, trois exactement, il pouvait la cacher de sa masse. Elle s'accroupit donc derrière dans une position inconfortable, en espérant que Nekorion ne tarderait pas trop sinon elle en sortirait toute courbaturée.

Au même instant, le téléphone sonnait dans le petit café hôtel restaurant qu'elle venait de quitter. Le patron finit par décrocher.

— Voulez-vous demander à Kirie Vakhos ou à Kirie Haris de venir au bout du fil ? demanda Stournia.

— Un instant, je vais envoyer ma serveuse.

Mais cela prit encore quelques minutes. La serveuse monta au premier, frappa :

— Téléphone.

Puis elle récidiva deux fois, redescendit.

— Ils sont sortis.

A l'autre bout du fil, Stournia se garda bien de marquer sa surprise, remercia et raccrocha. Une minute plus tard, Berdakys réveillait deux individus qui dormaient dans l'immeuble de la rue Nileosi, et les quatre hommes embarquèrent dans la Dodge qui remplaçait la Cadillac détruite par le feu.

Berdakys crut bon de demander quelques explications supplémentaires.

— Vous croyez qu'ils ont pu se laisser surprendre tous les deux ?

— La ferme, nous verrons sur place ! lança Stournia.

L'un d'eux aurait dû téléphoner depuis un quart d'heure lorsqu'il avait appelé le café. Haris et Vakhos n'auraient jamais oublié. Leur surveillance était ingrate, mais ils étaient consciencieux.

— Arrête ici, dit-il à celui qui conduisait. Berdakys, tu montes directement chez eux par le corridor. Sois prudent.

Deux minutes plus tard, il était de retour, se laissait tomber sur les coussins arrière. Il était décomposé.

— Morts tous les deux. Haris devant la fenêtre. Il est encore assis avec une balle dans la tempe. Vakhos sur le sol, un trou sur le côté du nez, et ce n'est pas beau à voir. Il a la tête dans un plateau de moules et de palourdes.

Stournia se raidit, étreignit le dossier du siège avant dans ses mains puissantes.

- Elle est à bord du yacht. A attendre Nekorion.
- Qui ne viendra pas, comme nous le lui avons conseillé.
- Allons-y, dit Stournia.

Les quais se vidaient et il ne restait du monde qu'aux terrasses. En face du cabin-cruiser, Stournia freina ses hommes, donna ses instructions.

— J'ai le double des clés. Berdakys, voici celle du trou d'homme à l'avant, cette petite, si je me souviens. Un simple cadenas. Nous, nous pénétrerons dans le carré. Elle ne peut être que dans le poste avant et ce sera à toi de jouer.

La *Mamma* sommeillait lorsqu'elle entendit un bruit de pas au-dessus d'elle. Elle essaya de se détendre, mais sa tête heurta le pont. La porte du carré venait de s'ouvrir. Nekorion pénétrait dans la spacieuse cabine.

Elle poussa les trois paquets du canot pneumatique, ouvrit son sac pour y prendre son automatique et colla son oreille contre le contreplaqué mince de la petite porte. Le promoteur paraissait décidé à se coucher sur-le-champ. Mieux valait le surprendre lorsqu'il se déshabillait que plus tard où, allongé sur la couchette, le moindre bruit l'avertirait.

La porte s'ouvrit et elle avança dans la cabine éclairée par deux lampes, mais vide. Nekorion se trouvait dans le bloc sanitaire. Le cochon, en plein port.

Au-dessus de sa tête, il y eut un drôle de bruit, suivi d'une chute. Avant qu'elle n'ait pu réagir, deux bras robustes la ceinturaient, bloquant son bras contre sa poitrine, l'empêchant de tirer. Trois hommes surgirent devant elle, dont Stournia. Elle lança sa jambe avec force, mais ne toucha personne. Les larmes lui montèrent aux yeux.

— La *Mamma*, enfin ! dit le chauve avec un sourire hideux. Désarmez-la.

Ce fut toute une affaire, mais l'un des hommes lui tordit le poignet jusqu'à ce qu'elle cède.

— Attachez-la !

Pendant ce temps, Stournia vidait le grand sac en cuir blanc, en retirait un vaporisateur. Un jet sur une barre en cuivre des hublots le renseigne sur le contenu : du vitriol. Il y avait aussi un sachet de poivre moulu, un paquet de lames de rasoir, mais ce qui intéressait le plus Stournia était un portefeuille en cuir noir. Il en sortit un passeport américain au nom de Francesca Pepini, veuve Varkos. Ce nom le fit sursauter.

— Varkos de Nashville ? demanda-t-il à la vieille dame étroitement attachée et assise sur une couchette.

Elle lui cracha au visage.

— Celui que toi et Coroliou avez assassiné, oui.

Machinalement, il essuya son visage, soudain songeur.

— Je comprends tout, murmura-t-il, mais nous aurions dû le faire plus tôt.

— Vous crèverez. Tous, vous entendez ?

— Bâillonnez-la !

Berdakys le rejoignit à l'autre bout de la cabine :

— Qu'en fait-on ? Pour la passer sur le quai à cette heure...

— Tu vas envoyer les deux autres à Athènes. Qu'ils prennent l'ambulance et reviennent déguisés en infirmiers. Tout se passera bien. Dans une heure, ils doivent être de retour.

— Avec la bagnole ?

Stournia hésita :

— Non. En taxi. On ne sait jamais...

Un peu plus tôt, Kovask avait assisté au retour de Nekorion le promoteur. Aucune Fiat ne suivait sa Porsche et Kovask avait soupçonné la vieille dame d'être déjà sur place, à bord du bateau. Les deux hommes de Stournia avaient dû la repérer et il n'avait plus une minute à perdre.

Sur les quais, il vit deux hommes quitter le cabin-cruiser, se demanda combien il en restait à bord, découvrit le capot du trou d'homme ouvert. Abandonnant ses souliers sur le quai, il monta à bord, serrant le ridicule 6,35 dans sa main, se glissa dans le trou d'homme avec le maximum de précautions. La porte du poste avant battait doucement à cause du léger mouvement du bateau. Il aperçut la *Mamma* assise bien droite sur la couchette pieds et mains liés, le visage absent, les yeux mi-fermés, un bâillon sciant ses lèvres.

Stournia interposa sa silhouette massive :

— Vous avez perdu Kiria Pepini. Aussi vous allez vous montrer bonne joueuse et nous dire si vous travaillez seule. Faites signe avec la tête.

Mais elle resta impassible.

— Berdakys, gifle-la.

Il se recula, tomba pour ainsi dire dans les bras du Commander qui le frappa d'un atémi donné avec la main gauche, tandis qu'il menaçait Berdakys. Ce dernier, en se retournant, avait vu son patron s'écrouler. Il porta la main à sa poche, mais d'une ruade qui laissa entrevoir sa combinaison mauve, la *Mamma* le projeta à l'autre bout du carré. Kovask n'eut qu'à se baisser pour l'assommer d'un coup de l'extincteur qu'il arracha à son support.

Lorsqu'il eut débâillonné la vieille dame, il entreprit de trancher ses liens.

— Deux hommes doivent revenir déguisés en infirmiers, et une ambulance. Ne nous attardons pas.

Libre, elle fureta partout jusqu'à ce qu'elle retrouve son automatique à silencieux déposé dans un équipet. Kovask arriva à temps pour le lui prendre des mains.

— Non !

— Si, dit-elle. Sinon jamais vous ne saurez qui est Coroliou. Trois hommes sont entrés cet après-midi chez cette fille. Chacun d'eux peut être Coroliou, mais moi seule sais comment l'identifier.

— Comment les avez-vous vus ?

— Avec mes jumelles, de l'autre bout de la rue.

— Seulement, vous n'avez aucune certitude.

Les yeux de Cesca Pepini flamboyèrent :

— Mais j'ai eu un pressentiment. Il était parmi ces trois hommes. Et je ne bluffe pas.

Il savait qu'il devait lui abandonner Stournia et Berdakys. Ils avaient participé à la tuerie de Nashville.

— Ils ont une voiture, dit-elle.

Elle fouilla Stournia, trouva les papiers concernant le véhicule.

— Certainement sur le quai. Les deux autres ont pris un taxi.

Kovask trouva la Dodge, la ramena très près du cabin-cruiser. Pendant que la *Mamma* surveillait le coin, il alla chercher les deux hommes soigneusement ficelés. Au dernier voyage, il referma le bateau après avoir éteint la lumière.

— Je passe devant avec ma Fiat, dit la *Mamma*. Je connais à cinquante kilomètres d'ici un endroit parfait pour avoir un accident d'auto. Et je n'ai pas oublié de remplir mon jerrycan.

Kovask récupéra son Alfa Romeo vers 2 heures du matin. Les quais étaient déserts et il ne remarqua aucune activité du côté du cabin-cruiser *Katafiyio*. Les deux gars déguisés en infirmiers avaient dû se poser bon nombre de questions sur la disparition de Stournia, Berdakys et la vieille dame. Rue Nileosi, on ne fermerait pas l'œil de la nuit ! Coroliou et Darmon, avertis, auraient du mal à comprendre jusqu'à ce que la Dodge accidentée soit découverte. L'accident avait eu lieu dans une gorge sauvage où l'épave ne serait pas trouvée avant plusieurs jours. D'ici là, Cesca Pepini deviendrait une sorte de légende terrifiante. Cette vieille dame âgée arrivant à se débarrasser de deux hommes robustes et à disparaître avec eux allait enfiévrer les imaginations. A moins que Darmon ne soupçonne la vérité.

Ils dînaient en silence dans la vieille ferme, lorsque la *Mamma* lui

demanda pourquoi il paraissait inquiet.

— Je me demande si Coroliou osera retourner chez Linda Praxas, dit-il, et tout mon plan repose sur la visite qu'il fera lundi. S'il échoue, ce sera à cause de votre folle entreprise de ce soir. Il y a longtemps que j'aurais dû vous enfermer dans une cave blindée.

CHAPITRE XV

Pour aller chercher ses photographies développées, le lendemain matin, Kovask prit quelques précautions élémentaires. Depuis un bar proche du magasin, il téléphona au patron, s'excusa et lui demanda s'il pourrait livrer les épreuves en ville. Le Grec répondit qu'il n'avait personne sous la main et qu'il ne pouvait s'absenter.

— Je comprends très bien, dit Kovask, mais ne pouvez-vous pas trouver un commissionnaire ? Je me charge de régler son pourboire. Je suis désolé, mais je ne puis me déranger en ce moment. Je suis au *Zonar*, avenue Venizelos. Je serai seul à une table à la terrasse. A cette heure, il n'y a pas grand monde.

— Bien, dit le photographe, je vous envoie le commis de mon voisin. Il sera là-bas d'ici une demi-heure.

— Donnez-lui le montant de votre travail.

— Entendu.

Installé dans sa voiture, il vit un jeune garçon sortir du magasin de chaussures voisin, pénétrer chez le photographe. Lorsqu'il reparut, il portait une grande enveloppe beige qu'il fourra dans la sacoche d'un vélomoteur. Il était si habile sur son engin que le Commander eut du mal à ne pas le perdre dans les rues encombrées, mais bientôt, il fut certain que le commis n'était pas suivi.

Lorsqu'il eut trouvé une place de stationnement et arriva au café *Zonar*, le jeune garçon fouillait la terrasse du regard, assez ennuyé.

— C'est moi que vous cherchez ? lui dit Kovask.

Il régla la note, ajouta un solide pourboire et rejoignit sa voiture. Il musa en ville, le temps de s'assurer que ses arrières étaient libres avant de reprendre le chemin de la ferme. La *Mamma* cuisinait un lapin à l'italienne avec une *polenta*. Les mains encore enfarinées, elle vint examiner les agrandissements des trois hommes. Deux photos étaient d'une excellente qualité, et on distinguait parfaitement les trois visages inconnus.

Tirant sur sa cigarette, il ne quittait pas la *Mamma* du regard, essayant de surprendre une expression quelconque, mais elle resta impassible.

— Je ne peux rien dire. Tous les trois sont de la même taille, à peu

près de la même corpulence. Coroliou était assez fort, mais avec un régime sévère, il a pu poser une dizaine de kilos.

— Vous ne pouvez vous prononcer ?

— Absolument pas. Mais nous avons jusqu'à lundi, n'est-ce pas ? Trois jours entiers.

Kovask punaisa les agrandissements sur les murs pour qu'ils puissent les examiner à tout moment. Fréquemment, il surprit Cesca Pepini plantée devant, l'air songeur. Ruse ou vraiment perplexité ? Il n'aurait su dire.

Le soir de ce vendredi, il décida de mettre les choses au point alors qu'ils savouraient ensemble un dernier verre de rosé.

— Nous devons établir un plan pour lundi. Je ne sais pas si vous y avez déjà songé, mais nous aurons en face de nous six hommes bien déterminés.

— Vous admettez donc que Coroliou, malgré la disparition de Stournia, de Berdakys et de quelques autres viendra voir cette..., fille ?

— Je suis bien obligé d'y croire, bougonna-t-il.

— Je vous écoute.

Elle alluma un cigarillo et se renversa contre le dossier de sa chaise.

— Nous sommes deux. Un travaillera à l'intérieur, chez Linda Praxas et l'autre à l'extérieur. Comme je connais cette fille, il est logique que j'attende chez elle l'arrivée des trois inconnus.

— Et moi je m'occupe de la Mercedes ? fit-elle tranquillement. Eh bien, si vous voulez ! Je pense qu'une grenade lancée au bon moment suffira.

Il sursauta :

— Une grenade ?

— L'été, on ne reste pas dans une voiture toutes vitres fermées. Je passe à côté et je balance l'engin. Je me suis entraînée il y a quelque temps et je sais combien je dois attendre pour qu'elle explose deux secondes plus tard, le temps de parcourir une vingtaine de mètres et de me planquer. A ce moment-là, vous, que faites-vous ?

— On ne peut embarquer trois hommes en pleine rue alors que l'explosion aura amené une foule considérable sur les lieux, sans parler de la police.

— Pourquoi pas une ambulance ? Bien que cela me déplaie, je peux me déguiser en infirmier.

— C'est complètement dément.

— Je suis de cet avis, dit-elle froidement. Le mieux est de liquider

les trois visiteurs de la fille et de trouver le moyen de quitter l'immeuble sans passer à nouveau par la rue. Car il y aurait également le concierge à neutraliser.

Kovask chercha son regard.

— Je dois ramener Coroliou vivant aux U.S.A. Si nous ne nous mettons pas immédiatement d'accord sur ce point, il est inutile d'aller plus loin. Ce sera chacun pour soi.

La *Mamma* se leva, alla jeter un long regard aux agrandissements, puis fit quelques pas dans la grande cuisine. Kovask attendait, parfaitement immobile, le visage fermé.

— Bon, dit-elle, je sais que je ne vous convaincrAI pas. D'autre part, j'ai réfléchi. Je veux rentrer aux U.S.A. J'accepte que Coroliou soit traduit en justice.

Il inclina la tête sans plus.

— C'est tout l'effet que ça vous fait ?

— Nous devons en arriver là. Mais pas question de grenade ou de quoi que ce soit. Avez-vous la possibilité d'identifier Coroliou rapidement ?

— Non. Cela me demanderait plusieurs jours. Mais la fille le pourra, elle.

— Je préfère ne pas lui faire entièrement confiance.

La *Mamma* ricana :

— Tenez la chandelle. Celui qui couchera avec elle sera le bon.

— J'y ai songé, mais Linda m'a certainement menti.

— Vous voulez dire qu'elle couche avec les trois ? fit la *Mamma* sarcastique. Et comme vous lui plaisez, elle n'a pas osé vous l'avouer ? Ces filles ne sont jamais sincères.

— Demain, je vais voir Linda Praxas. J'ai besoin de sa collaboration.

— Elle refusera.

— Peut-être pas si je lui promets de l'amener avec moi.

— Une alliée de plus, fit la *Mamma* non sans un certain dépit. Moi je me méfierais.

— Vous avez un autre plan ? demanda-t-il froidement.

Elle revint s'asseoir en face de lui, se versa un peu de rosé et l'avalA :

— Non.

— Voici ce que je vous propose.

Le lendemain très tôt, il surveilla le concierge et lorsqu'il sortit pour aller faire ses courses, il se glissa dans l'immeuble. La surveillance de l'homme était plus efficace au cours de l'après-midi,

car Linda recevait rarement avant. D'ailleurs, il dut sonner longtemps avant qu'elle ne vienne ouvrir.

— C'est toi ! s'exclama-t-elle en s'effaçant rapidement.

Elle noua ses bras autour de son cou et l'embrassa fougueusement. Il dut l'écarter doucement.

— J'ai cru que tu m'en voulais et je viens me faire pardonner. As-tu toujours envie de quitter ce pays ?

Il eut l'impression qu'elle était éblouie.

— Parles-tu sérieusement ?

— Oui. Si tout marche comme je le veux, tu pourrais te retrouver aux U.S.A. la semaine prochaine.

— Aux U.S.A. ?

Les larmes qui apparurent dans ses yeux paraissaient sincères.

— Que dois-je faire ?

Cette question le désarma. Linda n'avait aucune illusion et depuis longtemps. Elle savait que chaque bonheur se paye plus ou moins, que tout s'achète.

— Il s'agit de ton visiteur du lundi et du jeudi. En réalité, ils sont trois, n'est-ce pas ?

Pour la première fois depuis longtemps, elle rougit, détourna la tête.

— Je n'ai pas osé te le dire... Tous les trois sont semblables. Glacés, silencieux, impressionnants... Quand ils viennent, j'ai peur, je ne suis plus moi-même. Que leur veux-tu ?

— Un seul m'intéresse, mais comme je suis dans l'impossibilité de désigner lequel, nous prendrons les trois. Peux-tu me dire ce qui se passe lorsqu'ils arrivent ?

— Tu veux que je raconte...

— Non. Par exemple, boivent-ils quelque chose ?

— Rarement. Parfois de la bière, mais ils ont toujours l'air de se méfier et examinent les capsules. Mais des jours, ils refusent et je n'insiste jamais.

— Fouillent-ils l'appartement ?

Elle secoua la tête :

— Non, jamais. Je vais dans la chambre à coucher et ils..., enfin les deux autres attendent ici dans le living.

— Dans quel ordre ? murmura-t-il en regardant ailleurs. Toujours le même ?

— Non... Et si tu veux savoir, fit-elle avec une pointe d'amertume, ils savent varier leurs besoins. Je ne peux pas dire que l'un d'eux préfère...

— Parlons d'autre chose, dit-il, comprenant qu'elle était au supplice. Lundi, je serai ici. Caché. Il faut que je les maîtrise sans bruit.

— Tu veux les tuer ?

— Non. Ils recevront une piqûre qui les rendra inoffensifs.

Elle secouait la tête d'un air catastrophé :

— Ça ne marchera pas. J'ai remarqué qu'il y avait toujours une Mercedes avec trois hommes dans la rue chaque fois qu'ils montent chez moi. Ceux-là interviendront.

— Non, dit Kovask. Pendant quelques minutes, ils seront paralysés dans leur voiture et nous aurons tout le temps de disparaître. Dans la DS des trois premiers.

— Mais tu seras seul ?

— Non. J'ai quelqu'un qui m'aidera.

— Le concierge, fit-elle soudain affolée. Je suis certaine qu'il renseigne Stournia sur mon compte.

— Aucune importance. Le temps qu'il téléphone, nous serons loin. N'oublie pas que j'arriverai dans la nuit de dimanche à lundi. Donc, en principe, il ignorera ma présence et sera pris de court.

Linda alla chercher du whisky et il remarqua qu'elle s'en servait une grande dose.

— Contente de partir ?

Elle sourit tristement :

— Oui.

— Pourquoi cette réticence ? Parce que je t'ai trompé au sujet de Nikos. Sois certaine que je tiendrai parole.

— Nikos ? Je ne le regrette pas. Et Stournia ? Tu ne te méfies pas de lui ?

— Si, bien sûr, fit-il, prudent, ne voulant pas qu'elle soupçonne la vérité, mais il ignore tout de ces visites du lundi et du jeudi. Seul Nikos savait. Pour nous, c'est une chance inespérée.

— Je t'attendrai toute la nuit, de dimanche à lundi. J'ai un double de la clé du bas. Le concierge dormira. Je le connais, il n'est pas homme à veiller toute la nuit.

Kovask jugea inutile et imprudent de s'attarder et elle parut déçue par son départ. La *Mamma* attendait avec impatience de connaître les résultats de sa visite. Il lui expliqua alors le plan qu'il avait définitivement mis au point au cours de la nuit.

— Des piqûres ? Avec quoi ?

— Ceci.

Il alla chercher sa serviette dans sa chambre, ouvrit la petite

serrure, sortit les documents qu'elle contenait et demanda des ciseaux pour découdre le double fond. Il en sortit une boîte en plastique blanc contenant six seringues toutes prêtes, enveloppées dans un emballage transparent aseptisé.

— On les jette après emploi.

— Et vous croyez que les types de la Mercedes vont laisser gentiment pendre leurs bras par les portières ? Pour que je les pique ?

— Patience, *Mamma*, patience !

Du double fond, il retira un container en aluminium, dévissa le bouchon et fit rouler dans la paume de sa main des petites boules de couleur verte.

— Une seule suffirait, mais vous en utiliserez deux. Vous les écrasez entre pouce et index avant de les jeter dans la voiture. Ils seront paralysés durant un quart d'heure au moins. Tout est une question d'horaire, de précision minutieuse. Une fois les gorilles de la Mercedes paralysés, vous me rejoignez. A nous trois, nous obligerons les trois inconnus à rejoindre la DS.

— Nous trois ?

— Linda sera notre complice.

— Et vous croyez qu'une simple piqûre...

— Vous verrez. Pendant des heures, ils ne seront plus maîtres de leur volonté.

— Et moi, qui vous parlais de grenade, fit-elle mécontente. Vous auriez pu me dire que vous disposiez d'engins moins dangereux.

— Ne m'en veuillez pas, mais je voulais étudier toutes les possibilités. En utilisant ces gadgets, je signe en quelque sorte l'exploit. On n'accusera pas les groupes clandestins, mais le patron de la C.I.A. locale, Darmon comprendra que le coup vient d'un service secret. Avant la fin de la journée de lundi, la Grèce tout entière nous cherchera. Malheureusement, c'est la seule façon sûre et logique de réussir. Le reste me regarde.

— Qu'envisagez-vous ? Pour filer au plus vite de ce pays ?

— Un relais ici dans cette ferme qui me paraît sûre, puis un transfert par mer via l'Italie. Dès aujourd'hui, je vais chercher le bateau qui nous y conduira. Je pense passer par le golfe de Corinthe.

— Mais tout au bout le passage est étroit et nous serons longtemps dans les eaux grecques.

— C'est un risque à prendre. Jamais on ne nous cherchera là-bas, mais plutôt vers le sud. De plus, louer un bateau pour naviguer dans le golfe attirera moins l'attention.

Jusqu'au dimanche, ils ne se virent que très peu. Le samedi soir, le Commander revint en annonçant qu'ils embarqueraient à côté

d'Egosthena.

— Nous disposerons d'un petit bateau à moteur, un diesel, ponté. Dix à quinze nœuds de moyenne, mais une consommation réduite à néant. Je l'ai testé tout l'après-midi. Nous aurons un très grand rayon d'action. Seulement...

Elle fronça les sourcils.

— Seulement ?

— Avec quatre personnes à bord, ce sera parfait. Six, la vitesse tombera d'un tiers.

La *Mamma* ricana :

— Vous pensez m'abandonner ici ?

— Non, mais il faudra abandonner deux des inconnus, être certain de l'identité de Coroliou.

— Dans ce cas, il faudra deux jours au moins, fit-elle, pour que je l'identifie.

— S'il s'agit d'une affaire d'empreintes digitales, la C.I.A. a dû faire le nécessaire pour lui en greffer de nouvelles.

La vieille dame partit vexée :

— Fichez-moi la paix avec vos empreintes ! Il s'agit de bien autre chose. Je ne suis pas aussi naïve que vous le pensez parfois.

Ils se séparèrent le dimanche vers onze heures. Chacun régla sa montre sur la même heure.

— Dès que les trois types seront entrés dans l'immeuble, attendez encore cinq minutes avant d'agir, lui répéta-t-il. Puis vous me rejoignez et nous redescendons avec eux.

Alors, elle s'approcha de lui, et traça un signe de croix sur son front.

— Vous croyez que ce sera efficace ? fit-il, goguenard.

— Mécréant ! rugit-elle. Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal !

Dans Athènes, il s'attarda à la terrasse d'un café, attendant une heure précise pour se rendre chez Linda Praxas. Il laissa sa voiture dans une autre rue. L'immeuble baignait dans le silence le plus profond, et la clé tourna sans bruit. Au premier, il n'eut qu'à gratter la porte pour qu'elle s'ouvre. Le hall restait plongé dans l'obscurité, le temps qu'il entre, et Linda n'alluma qu'ensuite. Elle l'embrassa tendrement.

— Tout va bien ?

— En principe, oui. Et toi ?

Elle inclina la tête. Il lui trouva les yeux brillants, excités par l'aventure.

— Tu bois quelque chose ?

— Un jus de fruit, si tu en as.

Linda s'absenta deux minutes, revint avec deux verres remplis à ras bord. Il but près de la moitié du jus d'orange, la regarda en souriant.

— Inutile de t'embarrasser de bagages. La prime que tu recevras pour ta collaboration efficace te permettra de renouveler ta garde-robe de façon somptueuse.

Il s'enfonça dans son fauteuil, parfaitement détendu :

— Je suis bien. Ces jours-ci, j'ai tellement galopé.

Ses yeux se fermaient et il éprouvait un tel bien-être qu'il ne refusa pas le sommeil qui s'emparait brusquement de lui de façon assez étrange.

CHAPITRE XVI

Lorsqu'il ouvrit les yeux, la pièce où il se trouvait était brillamment éclairée. Non sans efforts, il reconnut le living de Linda Praxas, puis il se souvint s'être endormi dans un fauteuil. Comment avait-elle pu le transporter sur le divan ? Il redressa la tête, grimaça à cause d'une douleur due à la migraine. Il resta interdit en reconnaissant la silhouette debout en face de lui. Ce crâne chauve, luisant, bosselé, ce visage glabre, ces paupières étrangement fendues sans cils. Il se demanda si le chef de la C.I.A. ne les taillait pas pour se rendre impressionnant.

— Commander Serge Kovask. Vous aviez disparu depuis la semaine dernière, et je vous retrouve chez cette chère Linda.

Assommé par cette certitude que la fille travaillait pour la C.I.A. et qu'il n'avait rien soupçonné, Kovask se sentit devenir très pâle.

— Je me doutais que vous aviez volontairement organisé votre disparition. Pas de traces, pas d'indices. Et j'ai fini par comprendre que vous étiez venu pour Coroliou.

Ayant déjà accepté la situation, Kovask jeta un coup d'œil à sa montre, mais Darmon le devança :

— Onze heures du matin. Vous avez dormi comme un enfant sous la seule surveillance de Linda. Cette drogue est excellente, à condition de la doser convenablement. Sinon vous auriez pu rester vingt-quatre, quarante-huit heures sans bouger. Je viens de vous faire une piqûre il y a une demi-heure pour vous sortir de votre inconscience. Je sais, c'est un peu tôt. Jusqu'à trois heures de l'après-midi...

Linda lui avait tout raconté.

— La *Mamma* vous rejoindra à cette heure-là. Mais Coroliou ne sera pas au rendez-vous. Vous comprendrez pourquoi.

Il dut lire une lueur de soulagement dans les yeux de Kovask, car il secoua la tête :

— Non, Cesca Pepini ne nous échappera pas. Nous ignorons votre planque commune, mais dès qu'elle se présentera dans la rue, nous la capturerons. Je voudrais éviter de trop donner de publicité à cette affaire et vous comprendrez pourquoi. Il n'est jamais bon que le public apprenne la rivalité qui existe entre les services secrets de notre pays. Mais cette fois, je crois que nous obtiendrons la peau du Commodore

Gary Rice et qu'un tribunal le condamnera pour trahison.

— Vous vous trompez, Darmon, tout ce que j'ai fait n'a été qu'une initiative personnelle. Ne mêlez pas l'O.N.I. à ça.

Darmon le considéra longuement d'un regard neutre :

— Bien sûr. Mais bientôt, vous clamerez le contraire lorsque nous nous serons occupés de vous !

Kovask haussa les épaules.

— A trois heures, tout se passera comme prévu. Il y aura bien une Mercedes avec trois hommes, une DS avec trois autres qui feront semblant de rentrer dans cette maison. Mais la *Mamma* n'aura pas le loisir de rendre inoffensifs ceux de la Mercedes.

Tout était perdu. Sa seule chance restait qu'il puisse neutraliser Darmon avant et filer rejoindre la *Mamma*, renoncer à tout jamais à cette mission folle.

— Je me suis ménagé quatre heures de tête à tête avec vous pour que nous essayions de nous entendre. Attention, Commander, ne me prenez pas pour un imbécile. Si vous acceptez de mouiller Gary Rice, votre patron, nous oublions tout et vous rentrez à notre service. Je n'ai pas voulu de témoin.

— Linda ?

— Sortie. Elle ne reviendra que ce soir. Nous sommes seuls entre hommes. A vous de réfléchir. Mais attention. Je suis armé et je vous abats sur-le-champ.

— Je peux fumer ?

— C'est tout ce qu'il reste dans vos poches. Vos cigarettes et vos allumettes.

Il tira avec plaisir sa première bouffée.

— Linda travaille pour vous depuis longtemps ?

— Plus d'un an. Elle surveillait Stournia, Coroliou et toute la bande. A propos, Stournia et Berdakys ont été retrouvés. Du moins ce qu'il en restait. Vous êtes terrible, Commander. Tout mon réseau parallèle fichu par terre. Le K.Y.P. est furieux évidemment. Il ne manquait plus que Coroliou à votre tableau. Car il venait vraiment ici, le lundi et le jeudi. Le reste du temps, il vit entre ses deux compagnons, étroitement surveillé, dans une villa au bord de la mer. Je crains qu'il ne nous serve plus à grand-chose, maintenant que ses complices sont morts, et pour retrouver une équipe aussi homogène, ce sera difficile. Il y a du café, en voulez-vous ?

— Avec plaisir, dit Kovask.

— Vous trouverez tout ce qu'il faut dans la cuisine. N'essayez pas de me lancer l'eau bouillante au visage ou des trucs de ce goût-là ça ne marchera pas. Je tirerai toujours avant.

La main dans la poche de sa veste, il accompagna Kovask qui prépara une cafetière de café, en but deux tasses. Darmon n'y toucha pas.

— Réfléchissez-vous à ma proposition ?

— Oui, dit Kovask, mais je ne vois pas une réponse qui vous satisferait. Je n'ai pas envie de travailler pour la C.I.A.

— Vous n'avez certainement pas suffisamment réfléchi. Revenons dans le living, maintenant.

Du temps s'écoula. Allongé sur le divan, le Commander, yeux fermés, réfléchissait, mais au moyen de se tirer de là avant trois heures. Désespéré, il ne trouvait aucune idée originale.

— Qu'allez-vous faire de la *Mamma* ?

— Elle ne nous intéresse pas. Elle agissait par vengeance personnelle. Nous la liquiderons proprement et ferons disparaître son corps.

— Si nous envisagions sa vie comme monnaie d'échange ?

— Vous n'êtes pas en mesure de poser des conditions. Cette femme ne fait déjà plus partie de nos préoccupations. C'était un accident. Grâce à elle, vous avez pu nous combattre, mais Stournia aurait dû l'identifier bien plus tôt. Comme gages de vos nouveaux sentiments envers nous, je vous demanderai de me désigner l'endroit où elle se cachait ces derniers temps, comment elle a pu faire autant de dégâts dans un délai si court.

— Allez-vous continuer cette expérience de collaboration avec la Mafia américaine ?

Darmon le considéra gravement :

— Pour le travail que nous menons ici, pour celui que nous mènerons ailleurs, il nous faut des gens sans scrupules. Ceux-ci nous conviennent parfaitement. Bientôt, ce sera le tour de l'Italie et nous utiliserons les mafiosi d'origine italienne.

— Plus tard, notre propre pays, je suppose ! fit doucement Kovask.

— Le vieux Commodore l'avait pressenti, hein ? Il n'est pas tout aussi gâté que nous le supposions ? Eh bien, oui, il faudra en arriver là pour mater les trublions de toute nature qui empoisonnent la vie et le fonctionnement des institutions dans notre pays. Vous allez me dire qu'Hitler avait opéré de la même façon ? Et puis ? Nous pouvons renouveler l'expérience en évitant de commettre les folies qui l'ont perdu.

— Vous y serez conduit tôt ou tard. Déjà dans ce pays...

— Oh ! ça suffit comme ça. Nous n'avons pas à discuter de ces choses. Que décidez-vous ?

— Rien pour l'instant, mais je ne suis pas convaincu.

Un bruit l'alerta. Il venait de la porte d'entrée. Sa main sortit son automatique à silencieux de sa poche. Une clé tournait dans la serrure et la porte s'ouvrit.

— Linda, mais que venez-vous faire ici ?...

La jeune fille avança et soudain il tira. Elle ouvrit la bouche comme suffoquée par l'injustice qui lui était faite, mais la petite boule verte venait de tomber dans le living. Kovask retint sa respiration, se rua vers la cuisine. Darmon, pétrifié sur place, voulut appuyer une seconde fois sur la détente. Linda s'était écroulée dans le hall et la porte venait de se refermer.

Kovask ressortit de la cuisine au bout d'une minute, ouvrit la fenêtre pour faire du courant d'air, désarma Darmon. Derrière lui la porte s'ouvrit une seconde fois et la *Mamma* entra, son gros automatique à la main. Elle se pencha sur le corps de la fille, hocha doucement la tête avec compassion.

— Comment avez-vous deviné ? fit Kovask.

— Par manque de confiance. Votre plan, vos photos, cette visite de Coroliou pour trois heures, c'était bien joli, mais j'avais peur d'être jouée, et depuis cette nuit, je monte la garde dans la rue à bord de ma petite voiture, mais inconfortable, pour y passer une nuit. Vers neuf heures, j'ai vu arriver celui-ci... Entre nous, formidables ces petites boules vertes ! Il ne m'a pas plu. Pas très catholique, hein ? Bon, ensuite, j'ai vu sortir une heure plus tard la donzelle avec une valise. Curieux et non prévu à notre programme. Je l'ai filée. Jusqu'à une villa sur la côte avec plage privée. Dans le sud. Et dans le parc un de ces trois inconnus dont vous avez tiré le portrait. Mon sang n'a fait qu'un tour. J'ai commencé par liquider celui du parc. Une balle. Puis les deux autres se trouvaient dans un living aux fenêtres ouvertes avec cette..., pauvre fille. Une boule verte, puis une autre. Je n'ai plus eu qu'à les ficeler, à les enfermer dans leur propre cave. Sauf elle. Pour l'interroger. Si vous l'aviez vue trembler devant moi. Les mots se précipitaient dans sa bouche. Une putain reste une putain, et elle a vendu la mèche sans rechigner.

— Je vous en prie, fit Kovask, elle est morte !

— Tant pis pour elle, fit-elle méchamment. Elle vous avait monté un joli bateau. Et celui-là vous avait drôlement possédé. Nous sommes quittes. Par deux fois, vous m'avez tiré d'un mauvais pas. Je pense que cette fois vous me voyez arriver avec plaisir. C'est ça, ce Darmon ? Il a l'air malin, ainsi figé. Mais drôlement rapide au tir. Je me suis demandé si l'effet de la petite boule se produirait assez vite. Bon, nous n'allons pas traîner ici ?

— Non. Vous dites que les trois individus sont enfermés dans une cave ?

— Ne vous faites pas de souci, ils ne risquent pas de s'en tirer. Que décidez-vous pour celui-là ?

Kovask venait de retrouver sa boîte contenant les seringues de liquide incapacitant.

— Vous n'allez pas lui faire une piqûre ? Dans quelques heures il lancera tous ses hommes à nos trousses.

Mais il ne l'écoutait pas. Darmon représentait une menace pour le commodore Gary Rice, pour tous ces gens lucides qui luttaienent contre la mainmise de plus en plus féroce de la C.I.A. sur les commandes du pays. Il devait disparaître, emporter son secret avec lui. Kovask regarda d'un air songeur le propre pistolet de Darmon. Il releva la tête, surprit une vague étincelle de conscience dans le regard de son adversaire. Il approcha le pistolet de sa tempe, tira rapidement, s'écarta lorsque le corps tomba lourdement.

— Faites vite, car je crains que le concierge ne sorte de son hébétude, fit la *Mamma*.

— Parce que le concierge aussi ?...

— Je ne voulais pas qu'il prévienne ce type-là.

Il essuya l'arme, la glissa dans les doigts de Darmon. On conclurait au suicide passionnel à cause du cadavre de Linda. Mais la C.I.A. chercherait certainement ailleurs.

— Il faut que nous allions à la villa au bord de mer, dit-elle. J'abandonne ma voiture. Je crois que je n'en aurai plus besoin.

Ce fut plus loin, alors qu'il attendait à un feu rouge, qu'il se souvint de ce qu'elle lui avait dit.

— Vous en avez abattu un dans le parc de la villa ? Et si c'est Coroliou ?

Elle eut un regard indulgent :

— Je sais que vous avez été drogué et que vous en gardez quelques séquelles, mais tout de même, imaginez-vous Coroliou montant la garde dans le parc ? Pas moi. Mais nous en avons toujours un de trop. Si vous êtes d'accord, nous allons leur faire une piqûre, les embarquer dans le coffre de leur bagnole et rejoindre la ferme. D'ici deux jours, je pense être à même de les identifier.

— Vous gardez le secret pour vous ?

— Un peu de patience, fils. Deux jours et nous filerons vers l'Italie avec notre gibier. Pourvu que je n'ai pas le mal de mer.

Peu à peu, il reprenait sa forme, pensait que ce qu'elle avait fait était tout simplement formidable.

— Méfiante, hein ?

— Bien sûr !

— Méfiante, mais aussi un peu mère poule, j'ai l'impression.

— Ça me déplait toujours lorsqu'un beau garçon s'entiche d'une prostituée, répliqua-t-elle.

CHAPITRE XVII

Le temps était à l'orage et Kovask montrait quelque nervosité. Il en avait assez. Depuis deux jours il attendait, dans cette ferme isolée, que la *Mamma* veuille bien se prononcer sur les deux hommes qu'ils détenaient prisonniers, enfermés chacun dans une pièce différente, et étroitement surveillés. Il ne les avait même pas interrogés, le regrettait. Parfois, il se reprochait de trop faire confiance à la vieille dame. La *Mamma*, elle, ne montrait aucune impatience, cuisinait à longueur de journée de bons petits plats. D'ailleurs, elle nourrissait très bien les deux inconnus. Leurs papiers d'identité n'avaient fourni aucun renseignement valable, et le mardi s'achevait avec ces lourds nuages noirs accumulés sur leur tête.

— Il va pleuvoir, dit la *Mamma*, ce qui serait étonnant à cette époque, mais enfin, cela arrive.

— Nous devons quitter ce pays demain au plus tard, dit Kovask. Je crains qu'ils ne nous découvrent, ou pis, que le bateau ne soit repéré. Nous aurons quarante milles à parcourir pour le rejoindre et nous ferions mieux de profiter de la nuit qui s'annonce.

— L'orage risque de faire une grosse mer, non ? demanda-t-elle avec inquiétude.

Elle s'essuya les mains, considérant avec satisfaction les pizzas prêtes à enfourner.

— Bon. Je vais vider les seaux de nos amis. Vous venez assurer ma protection ?

L'un se trouvait dans une petite remise à la porte renforcée, sans ouverture extérieure. Par simple humanité, Kovask avait tendu un fil électrique pour lui donner quelque lumière.

Selon les ordres reçus, l'homme se tenait au bout de la pièce lorsqu'ils entrèrent. Le seau hygiénique se trouvait près de la porte. La *Mamma* le prit et disparut en direction des cabinets extérieurs, les seuls, d'ailleurs. Kovask attendit qu'elle revienne pour refermer la porte.

Ils avaient enfermé le second dans une ancienne loge à cochons, un peu basse de plafond, mais qui possédait elle aussi une porte très résistante et une toute petite ouverture dans le mur en ciment, trop étroite pour permettre une évasion. Nouvelle cérémonie, et il sourit en

voyant la *Mamma* s'éloigner avec son seau comme n'importe quelle fermière d'une région déshéritée.

Puis ils rentrèrent dans la cuisine. La *Mamma* se lava soigneusement les mains, mit ses pizzas au four, alla se verser un verre de rosé.

— Vous avez parlé de cette nuit ?

— Si l'orage craque, ce sera le bon moment, et même si la mer devient mauvaise, le bateau peut encaisser le coup. Je suppose que vous n'avez aucune appréhension ?

— Bah ! Si je suis malade, il y aura la mer. Vous avez peut-être raison. Combien faudrait-il pour rejoindre la côte italienne ?

— Une trentaine d'heures, mais en partant de nuit, nous serions loin des terres au lever du jour. Ce serait excellent.

— Et vous savez naviguer de nuit ?

— Avec de bons instruments, oui. N'oubliez pas que je suis officier de marine.

Elle fit une révérence comique.

— Bien, alors nous pourrons partir quand vous voudrez. Dès que les pizzas seront cuites tout de même.

La surprise le laissa sans parole. Il croisa le regard ironique de la *Mamma*, secoua la tête :

— Je ne comprends pas.

— Coroliou est diabétique. Depuis deux jours nous le privons d'insuline et la nourriture que je lui fais lui apporte du sucre. J'avais acheté, dans cette intention, des bâtonnets spéciaux pour déceler les traces du glucose dans les urines. Ces bâtonnets virent au bleu en présence du sucre.

Il soupira doucement. Aucun des rapports sur Coroliou ne mentionnait cette maladie.

— C'est celui qui est dans la porcherie. Ça lui va bien, fit-elle, les dents serrées, et je regrette d'avoir donné ma parole. Je l'aurais gavé de sucreries jusqu'à ce qu'il en crève.

Avec des gestes brusques, elle alla ouvrir la porte du four, essaya de dominer son émotion.

— Je crois que mes pizzas seront réussies, dit-elle d'une drôle de voix.

FIN

**ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE FOUCAULT
126, AV. DE FONTAINEBLEAU
KREMLIN-BICÊTRE
(VAL-DE-MARNE)**

Dépôt légal : 2^e trimestre 1971

IMPRIMÉ EN FRANCE

Publication mensuelle
Référence 4.100

G. J. ARNAUD

LB

Qui est cette Mamma qui lutte seule et avec courage contre la cruelle police parallèle créée en Grèce par la C.I.A., avec des gangsters ramenés des U.S.A. dans leur pays d'origine ? Sans pitié aucune la Mamma abat les complices de ces barbouzes douteux, finit par inquiéter les responsables américains.

Le Commodore Gary Rice, patron du Commander Serge Kovask, le charge d'une mission explosive : retrouver la Mamma, devenir son allié pour enlever un certain Coroliou, un gangster d'origine grecque actuellement patron de ce service secret qui terrorise la Grèce. Mais la Mamma n'est pas n'importe qui et sa méfiance est telle qu'elle appuie toujours sur la détente avant de discuter.